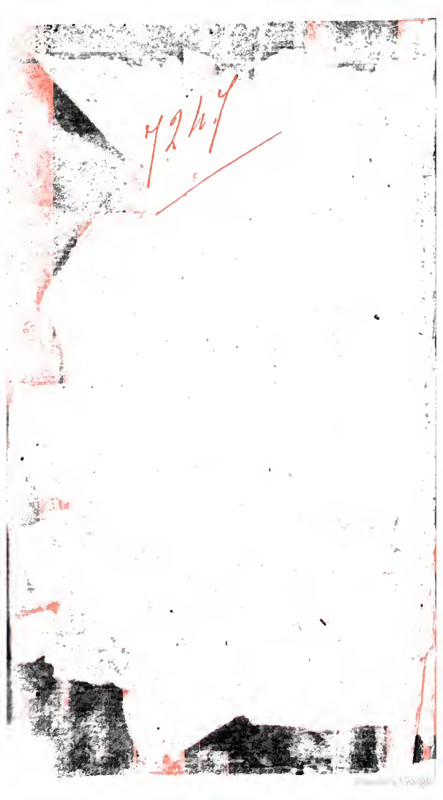



7247

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE.

TOME QUATRIEME.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

Par M. l'Abbé MILLOT, de l'Académie Françoise, & des Académies de Lyon & de Nancy.

TOME QUATRIEME.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE.



A PARIS,
Chez DURAND neveu, Libraire, rue Galande, à la Sagesse.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

ONZIEME ÉPOQUE.

CONSTANTIN.

LE SIÉGE DE L'EMPIRE TRANSFÉRÉ A CONSTANTINOPLE, ET LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENCEMENT du règne de Constantin. — Sa conversion. — Défaite de Maxence.

QUE le grand Conſtantin ſoit né en Bithynie, ou en Angleterre, ou à Naiſſe en Dardanie, (ce qui eſt plus

Doutes ſur la naiſſance de Conſtan-

tin, & sur Hélène sa mere. vraisemblable ;) qu'Hélène sa mere, de basse ou de noble extraction, ait été la femme ou la concubine de Constance-Chlore : voilà de ces problêmes historiques, sur lesquels on perd le tems à disputer dans les ténebres. En bornant notre curiosité au vrai & à l'utile, nous ne manquerons pas ici d'objets pour la satisfaire. Un nouvel ordre de choses va fixer nos yeux ; nouvelle capitale, nouvelle religion, politique nouvelle : moins de crimes éclatans, de sang répandu, de révolutions violentes & soudaines ; mais plus d'intrigues, de perfidies & de méchanceté profonde ; l'église triomphante de l'idolâtrie, & déchirée par des discordes intestines ; l'empire se soutenant encore par son propre poids, & menaçant ruine de tous côtés : tels sont les principaux objets que présente le siecle de Constantin, & qui en font une époque des plus mémorables. Les contradictions fréquentes qui se trouvent entre les auteurs chrétiens & les païens répandent quelques nuages sur la vérité. Jugeons par les faits constans, & non par les éloges ou les satyres. C'est le moyen d'acquérir les connoissances qui méritent notre étude.

Idée générale de son siecle.

306.

Discordes

Constantin, à la mort de son pere, avoit environ trente-deux ans. Sa figure

majestueuse donnoit du relief aux qualités de son ame & de son génie. L'ambition excitoit en lui le courage ; la prudence, jointe au courage, conduisoit les entreprises de l'ambition. Galérius, qui le craignoit, lui refusa le titre d'*auguste*, & le donna à Sévère. Celui-ci trouva d'abord un rival dans Maxence, fils de Maximien que Rome & les soldats proclamerent empereur. Incapable de se soutenir par lui-même, Maxence invita son pere à reprendre l'autorité impériale. Maximien la regrettoit, & la reprit, après avoir sollicité inutilement Dioclétien de faire la même démarche. Dioclétien préféra toujours ses légumes ; soit qu'il ne voulût point renoncer au bonheur de la retraite, soit qu'il ne vît aucune apparence de rétablir le calme dans l'empire. Sévère, trahi par ses soldats, qu'on lui avoit débauchés, fut réduit en peu de tems à s'ouvrir les veines.

entre les princes romains.

Maximien reprend le titre d'empereur.

Maximien craignit cependant bientôt d'être accablé par Galérius. Il passa dans la Gaule ; s'unit Constantin, en lui faisant épouser sa fille. Galérius arrive sur ces entrefaites. Maxence emploie les ressources de la trahison contre ce rival, dont les troupes se laissent, en grande partie, séduire ; mais il manque

Il veut déposer son fils Maxence, qui le chasse.

l'occasion de s'assurer de sa personne. Galérius s'échappe. Maximien saisit ce prétexte pour vouloir déposer son fils : son fils le chasse de Rome. Chassé & furieux, il retourne auprès de Constantin ; il s'efforce de l'engager à la guerre, & ne pouvant y réussir, il va joindre Galérius lui-même, dans la vue, dit-il, de pacifier l'empire, ou plus vraisemblablement, dans le dessein de se relever par quelque nouvelle perfidie.

En présence de Maximien, & de Dioclétien qui refusoit toujours de remonter sur le trône, Galérius nomme auguste, à la place de Sévère, un Dace obscur, vicieux, barbare, un nommé Licinius, homme de guerre, sans autre mérite. Le césar Maximin, outré de ce choix, prend de son côté le titre d'auguste. La scène varie perpétuellement. Maximien, brouillé avec Galérius, repasse dans la Gaule auprès de Constantin ; & lui tend des piéges, pour reconnoissance de ses bienfaits. Poursuivi, arrêté, & encore traité avec douceur, il attente contre la vie de ce prince, qui enfin le force de s'étrangler, & fait abattre ses statues. Le vieux empereur avoit quitté & repris plusieurs fois la pourpre ; ennemi du repos, ennemi de son fils, de son gendre & de lui-même,

310. Il trahit Constantin, son gendre, qui le force à se tuer.

Galérius mourut l'année suivante. Les païens lui donnent des éloges, les chrétiens ne le peignent que comme un tyran. C'eft qu'il fut zélé pour le paganifme, & perfécuteur du chriftianifme. Il publia néanmoins, fur la fin de fes jours un édit de tolérance, qu'on afficha dans Nicomédie. Mort de Galérius.

Maxence, autre perfécuteur, haïffoit d'autant plus les chrétiens, qu'à l'exemple de Conftance Chlore, Conftantin les favorifoit, ou par bonté, ou par politique. Mais fa tyrannie ne fe bornoit point à eux : tout l'état gémiffoit de fes cruautés ou de fes rapines. Vainqueur d'Alexandre, qui s'étoit révolté en Afrique, il devint plus furieux après la victoire. Non content d'exiger de tous les ordres, même des laboureurs, de groffes contributions en forme de don gratuit, il employa toutes les injuftices, toutes les violences, pour affouvir une infatiable rapacité, qu'irritoient les plus affreufes débauches. Sous prétexte de venger la mort de fon pere, il projetoit la ruine de Conftantin. Conftantin méditoit la fienne, fous prétexte d'affranchir Rome de l'oppreffion. Tyrannie de Maxence.

Celui ci, toujours prudent & actif dans fes démarches, ne négligea rien pour affurer le fuccès. Il mit la Gaule 312. Conftantin fe pré-

pare à la guerre contre lui.

à couvert des invasions ; il s'attacha les cœurs par de nouvelles marques de bonté ; il proposa ensuite une entrevue à Maxence, qui, pour toute réponse, fit traîner dans la boue les statues de Constantin. C'étoit le signal d'une guerre irréconciliable. La nécessité de laisser beaucoup de troupes sur le Rhin, enlevoit à Constantin la plus grande partie de ses forces. Son entreprise paroissoit téméraire aux officiers ; l'armée murmuroit ; il avoit besoin de quelque ressource extraordinaire.

Il embrasse le christianisme.

Alors, soit qu'une lumiere surnaturelle lui dessillât tout-à-coup les yeux ; soit que les chrétiens, fort multipliés sur-tout dans les Gaules, lui parussent des instrumens propres à ses desseins ; (car les ambitieux font de la religion même un ressort de politique ;) il se déclara en faveur du christianisme, & il arbora le monogramme de Jésus Christ sur le *labarum*, qui devint le principal étendard des Romains. Personne n'ignore l'apparition miraculeuse de la croix, rapportée par Eusebe comme la cause de sa conversion ; miracle dont toute l'armée fut témoin, selon cet historien, mais dont Lactance ne parle pas, & que d'autres écrivains ecclésiastiques racontent seulement comme un songe.

Apparition de la croix.

Plusieurs traditions contradictoires le font arriver en divers endroits de la Gaule, quelques-unes en Italie, aux portes mêmes de Rome. De-là naissent les doutes de la critique; fondés encore sur ce qu'Eusebe supprime dans son histoire ecclésiastique un fait si intéressant, & le réserve pour la vie, ou plutôt, le panégyrique de Constantin. Il assure le tenir de la bouche même de cet empereur. C'est ce qui donne le plus de poids à son témoignage.

Motifs que Zosime attribue à Constantin.

Quoi qu'il en soit, Zosime, ennemi de la foi chrétienne, suppose d'étranges motifs du grand changement dont nous parlons. Il prétend qu'après avoir fait mourir cruellement sa femme & son fils, agité de remords, Constantin chercha des expiations dans l'ancien culte; que les prêtres idolâtres lui répondirent qu'ils n'en connoissoient aucune pour de tels crimes; qu'un Egyptien lui ayant alors insinué que, parmi les chrétiens, tous les genres de crimes pouvoient s'expier en un instant, il avoit embrassé avidement une religion favorable à ses désirs. On réfute Zosime par le fait même. Crispe & Fausta, le fils & la femme de l'empereur, ne furent mis à mort qu'en 326. D'ailleurs, quoi de plus contraire à l'esprit du christia-

nisme, qu'une expiation si facile & momentanée, où le cœur n'a point de part, tandis que la pénitence, au contraire, étoit un long exercice de vertus mortifiantes ?

Aventages du christianisme.

Il n'est pas étonnant que des idolâtres passionnés aient noirci un prince qui vouloit détruire l'idolâtrie. Mais comment pourroit-on méconnoître le bien qu'annonçoit un tel changement, les erreurs dont il devoit purger la terre, les vertus qu'il devoit y répandre ? A la vérité, nous ne verrons que trop les vices anciens & de nouvelles erreurs corrompre un bien si précieux. C'est-à-dire, nous verrons souvent les chrétiens en contradiction avec leurs principes. Condamnés alors par ces principes mêmes, leurs excès serviront aussi de témoignage, en faveur de la sainte doctrine dont ils auront le malheur de s'écarter.

Abus qu'en feront les hommes.

La religion la plus parfaite doit nécessairement, dans la pratique, se sentir des imperfections humaines. Si elle s'établit en un tems où les hommes ont peu de lumieres & beaucoup de vices, leurs prejugés altéreront bientôt sa doctrine ; bientôt elle sera le jouet ou l'instrument des passions de plusieurs. C'est ce qui arriva au christianisme, malgré les modeles admirables qu'il offroit à l'huma-

nité. L'hiſtoire va devenir, à cet égard, également curieuſe & affligeante, parce que les affaires eccléſiaſtiques, dont on n'avoit pas encore d'idée, feront un des principaux mobiles de l'univers.

CHAPITRE II.

Conſtantin maître de Rome. — Ses premieres lois.

BIENTÔT Conſtantin paſſe les Alpes. Il prend Suze, Turin, Vérone, Aquilée, Modène, & campe à deux milles de Rome. Le lâche Maxence, qui s'y tenoit renfermé, quoique beaucoup plus fort par le nombre, ſort enfin après avoir diſſipé ſes craintes à force de ſuperſtitions; il livre bataille; il eſt vaincu & tué. Rome, délivrée d'un tyran, reçoit avec joie ſon libérateur; le ſénat conſacre des temples ſous ſon nom; l'Afrique établit même des prêtres pour le culte de ſa famille. La politique lui fait apparemment ſupporter ces reſtes d'idolâtrie; ou plutôt il n'étoit encore qu'à demi chrétien.

312. Conſtantin, vainqueur de Maxence, eſt maître de Rome.

Joignant la fermeté & la douceur pour affermir ſa puiſſance, d'une part, il caſſa les prétoriens, attachés à Maxence, qui leur avoit procuré des avantages;

Il joint la fermeté à la douceur.

de l'autre, il s'efforça de guérir les maux qu'une tyrannie de six années avoit produits en tout genre. Les délateurs, *peste exécrable*, comme il les appelle, *le plus grand fléau de l'humanité*, furent condamnés à mort. Le sénat fut rétabli dans ses droits, le peuple soulagé par des bienfaits, Rome & plusieurs villes réparées ou embellies. Les malheurs passés firent mieux sentir le bonheur présent.

Il ne persécute point les païens, comme des auteurs l'ont supposé.

Il est singulier que des auteurs chrétiens, Théophane & Cédrénus, louent Constantin d'une prétendue ordonnance, par laquelle il dévouoit au dernier supplice quiconque persisteroit dans le culte des idoles. L'esprit de persécution auroit donc déshonoré ce prince, lorsqu'il se rendoit si respectable en faisant cesser la persécution contre l'église? Mais il savoit trop combien la prudence & la douceur étoient nécessaires pour l'intérêt même du christianisme. Loin de sévir contre les sectateurs du culte établi, il accepte le titre de souverain pontife; & ses successeurs le porterent jusqu'à Gratien, comme avoient fait auparavant les empereurs depuis Auguste.

Il accepte le titre de souverain pontife.

Il accorde seulement aux chrétiens l'e-

Ses premiers édits accorderent seulement aux chrétiens l'exercice public de leur religion. La liberté de conscience

leur fut commune avec toutes les religions étrangeres. L'exemple seul du prince ne pouvoit manquer de faire d'illustres prosélytes. Les graces & les largesses servirent d'ailleurs à ses vues. Il honoroit les évêques & les admettoit à sa table, pour faire respecter leur ministere, ainsi que leur personne. Il donna le palais de Latran, érigé en basilique, à l'évêque de Rome & à ses successeurs. (Je ne parle point de la donation imaginaire, qui les rendoit souverains de Rome & de l'Occident, fiction absurbe qu'on n'a plus besoin de réfuter.) Il bâtit & dota plusieurs églises. Il exempta les clercs des fonctions municipales, alors onéreuses. Mais cette exemption attirant dans la cléricature plusieurs mauvais citoyens, sans autre vocation que l'intérêt; il ordonna ensuite qu'on ne feroit de nouveaux clercs que pour remplacer les morts, & qu'on choisiroit des hommes déjà exempts par leur pauvreté. Son intention étoit que les riches portassent les charges de l'état, & que les biens du clergé nourrissent les pauvres. Il voulut même que les clercs, destinés par leur naissance ou par leur fortune à ces fonctions publiques, quittassent le service de l'église pour celui de la patrie. Les biens ecclé-

xercice de leur religion, avec plusieurs graces.

Exemption des clercs, limitée.

fiastiques, non les patrimoines des clercs, furent exempts de tributs sous son regne. Cette exemption cessa, quand les richesses de l'église parurent à ses successeurs devoir contribuer aux besoins communs du gouvernement.

Bonnes lois civiles, en faveur de la liberté & de l'équité naturelle, & contre les vexations des financiers.

D'excellentes lois civiles remédierent à plusieurs désordres. La liberté, ce premier bien de l'homme, fut maintenue autant que les usages le permettoient. L'empereur déclara qu'il ne pouvoit y avoir de prescription contre la liberté, & que soixante ans de servitude ne privoient pas un homme libre de ses droits. Il établit en général, *qu'on doit avoir plus d'égard à l'équité naturelle qu'au droit positif & rigoureux*; se réservant néanmoins la décision des cas où l'on ne pourroit les concilier. (La législation n'en devroit laisser aucun.) Persuadé, comme il le dit en propres termes, que l'intérêt des peuples est plus précieux que celui du trésor, il défendit d'emprisonner ou de punir corporellement les débiteurs du fisc; & de suppléer aux non-valeurs, en les repartissant sur les personnes solvables. En un mot, il réprima les vexations des publicains, toujours armés du nom des princes, quand ils foulent les sujets, contre la volonté même des princes. La

prompte adminiſtration de la juſtice, l'uſage de l'appel, les regles pour en prévenir l'abus, & d'autres objets importans qu'on trouve dans les lois de Conſtantin, mériteroient de longs détails qui ne conviennent pas ici. Je me borne à l'eſſentiel.

Cruauté de Conſtantin, après une expédition contre les Francs.

On verra ſouvent, avec regret, ce prince législateur ternir ſa gloire; par des cruautés fort contraires à ſes maximes. Après une expédition contre les Francs, le plus vaillant des peuples de Germanie, qu'il repouſſa & pourſuivit au delà du Rhin, il donna un ſpectacle à Trèves, où les priſonniers furent expoſés aux bêtes féroces. Là, il entendit un panégyrique rempli d'idées toutes païennes, comme de honteuſes flatteries. Sa propre *divinité* y eſt encenſée par l'orateur. L'ancienne religion étoit encore dominante, & il falloit, pour l'extirper, beaucoup de tems, de modération & de ſageſſe. Si Conſtantin avoit ſuivi des conſeils violens à cet égard, non-ſeulement il auroit mis en danger ſa couronne, peut être même ſa vie, mais il auroit nui aux progrès du chriſtianiſme, en irritant la haine de ces nombreux adverſaires.

CHAPITRE III.

Maximin défait par Licinius. — Licinius détrôné par Constantin.

313. Maximin veut régner seul.

MAXIMIN, qui régnoit en Asie, & qui avoit fait un partage avec Licinius, se regardant comme le seul héritier de l'empire, parce qu'il restoit le seul de ceux que Dioclétien & Maximien avoient nommés en abdiquant, méditoit de dépouiller Licinius & Constantin. Il passa le Bosphore, barriere dont on étoit convenu; il s'empara de Bysance, & assiégea Héraclée, autrement Périnthe. Licinius venoit d'épouser à Milan la sœur de Constantin, quand il apprit cette invasion.

Il périt dans son entreprise.

Il marche contre son rival avec une armée fort inférieure, lui livre bataille, remporte la victoire. Maximin poursuivi jusqu'à Tarse, désespérant d'échapper, prend du poison, & finit un regne qui avoit été une tyrannie perpétuelle, surtout pour les chrétiens. Aussi Lactance assure-t-il que Licinius fut averti miraculeusement en songe de le combattre.

314. Brouillerie & guer-

L'union subsista peu entre les deux empereurs. On ignore de quel côté vint la rupture; les uns en accusent Licinius,

les autres Conſtantin. Celui-ci arriva en Pannonie, lorſque ſon collegue y aſſembloit ſes troupes. Il gagna ſur lui deux batailles, qui furent ſuivies d'un traité de partage. Le vainqueur ſe fit céder la Grèce, la Macédoine, la Pannonie, la Dardanie; la Dacie, toute l'Illyrie & la premiere Méſie. On ne peut guere douter que ſon ambition n'ait aſpiré à ces conquêtes. Il ſaiſiſſoit tous les moyens d'agrandiſſement.

re entre Conſtantin & Licinius

Pour fixer le trône dans ſa famille, Conſtantin nomma céſars, quelque tems après, ſes trois fils, Criſpus, Conſtantin & Conſtantius, quoique les deux cadets fuſſent encore des enfans. » Il ſavoit, » dit le ſophiſte Libanius, (dont je rends l'idée dans les termes de M. le Beau,) » il ſavoit que l'eſprit des hom» mes prend le pli de leurs occupations, » il voulut donc nourrir ſes enfans dans » le noble exercice de la grandeur, pour » les ſauver de la petiteſſe d'eſprit, & » pour donner à leur ame une trempe » de vigueur & de force; afin que dans » l'adverſité ils ne deſcendiſſent pas de » cette hauteur de courage, & que dans » la proſpérité ils euſſent l'eſprit auſſi » grand que leur fortune ». Si Libanius ne s'eſt point trompé ſur le motif de Conſtantin, ce prince raiſonnoit mal,

Le premier fait céſars ſes trois fils, par ambition.

ſans doute ; puiſque, pour un exemple de pareils effets de la grandeur ſur de jeunes princes, on en citeroit une infinité de contraires. Nous voyons ici des céſars avant l'âge de trois ans, revêtus du conſulat, ayant des troupes. Ce n'étoit pas, ſans doute, alors qu'ils faiſoient l'apprentiſſage de la ſouveraineté. Mais le peuple s'accoutumoit à reconnoître ſes futurs ſouverains dans des enfans; & le droit de ſucceſſion, auparavant incertain, pouvoit de la ſorte s'établir.

Il publie de nouvelles lois de religion.

A la faveur de pluſieurs années de paix, l'empereur publia encore des lois, & s'appliqua aux affaires du chriſtianiſme. Le ſupplice de la croix fut aboli; le repos du dimanche ordonné, excepté pour ce qui regarde l'agriculture. La loi Papia-Poppéa contre les célibataires fut abrogée, en conſervant néanmoins les anciens privileges à ceux qui avoient des enfans. Le privilege des veſtales, de teſter avant l'âge requis, fut accordé aux perſonnes des deux ſexes, qui ſe conſacreroient à la virginité évangélique. Il fut permis en 321 de donner par teſtament à l'égliſe telle partie de ſes biens que l'on voudroit. Ces deux dernieres lois n'annoncent pas une politique prévoyante.

Célibat favoriſé.

Donations à l'égliſe, permiſes

Les aruſpices gênés.

Les aruſpices conſerverent le droit d'exercer dans les temples leur art im-

posteur ; mais avec défense, sous peine du feu, d'entrer dans les maisons particulieres: défense que les païens regarderent, sans doute, comme une vraie persécution.

D'un autre côté, Licinius persécutoit les chrétiens, qu'il soupçonnoit, non sans apparence de raison, de souhaiter pour maître Constantin. Celui-ci ne souhaitoit pas moins de tout réunir sous son empire ; & la jalousie de ces deux princes préparoit des scènes sanglantes. Constantin ayant attaqué les Goths & les Sarmates sur les terres de son collegue, Licinius s'en plaignit comme d'une infraction des traités. Il n'en fallut pas davantage au premier, pour recommencer la guerre. Selon Eusebe même, le prétexte de la religion persécutée, dont sa politique se prévalut, n'étoit point un motif nécessaire dans les circonstances : l'ambition en auroit trouvé d'autres. Après une telle autorité, on peut croire que les motifs de Constantin sont équivoques. Dieu fait servir les passions même de l'homme à l'exécution de ses décrets éternels.

Constantin veut dépouiller son collegue.

La religion lui sert de prétexte.

Ce prince avoit deux cents galeres, plus de deux mille vaisseaux de charge, & cent trente mille combattans. Avec des forces si redoutables, il court attaquer Licinius, dont les troupes Asiatiques étoient peu capables de lui résister.

323. Il bat Licinius.

L'ayant joint à Andrinople en Thrace, il donne pour mot à son armée, *Dieu sauveur*; & précédé de l'étendard de la croix, il engage l'action, il remporte une grande victoire. Son fils Crispus, presque en même tems, détruit à Gallipoli la flotte ennemie. Licinius s'étoit retiré à Chalcédoine. Constantin le poursuivit. On fit un traité de paix. Mais l'empereur d'Orient rassemblant de nouvelles troupes, la guerre se ralluma bientôt. Licinius, vaincu pour la seconde fois à Chrysopolis, assiégé dans Nicomédie, réduit à déposer la pourpre, admis ensuite à la table du vainqueur, fut envoyé à Thessalonique avec promesse d'une sûreté entiere; il fut étranglé peu de tems après. Les partisans de Constantin supposent Licinius coupable de quelque crime inconnu; mais pourquoi ce crime est-il inconnu? pourquoi s'en tenir à des soupçons vagues? pourquoi ne pas avouer d'ailleurs, qu'une politique barbare peut seule autoriser de telles violences, contre un prince en quelque sorte respectable dans le malheur?

Il le fait mourir lui ayant promis la vie.

Rivalité de religion.

On voit déjà par la haine de Licinius contre les chrétiens, que la rivalité de puissance excitera la rivalité de religion, & que la différence d'opinion & de culte influera prodigieusement sur le sort po-

litique des peuples. La carriere s'ouvre, pour un long espace de siecles, aux animosités de ce genre, d'autant plus dangereuses, que le nom de Dieu servira toujours de prétexte aux attentats contre les droits de l'humanité. Mais aussi l'expérience & la peinture de ces maux seront, pour les siecles suivans, une grande leçon de sagesse.

CHAPITRE IV.

Affaires de religion.

Constantin inquiete les idolâtres, & exhorte néanmoins à la tolérance.

MAÎTRE de tout l'empire, Constantin modéra moins son zele pour le christianisme. Il défendit les sacrifices aux idolâtres; il fit abattre ou fermer grand nombre de temples. Il ne laissa pas de publier un édit en orient, par lequel il déclaroit ne vouloir troubler la paix de personne, exhortant ses sujets à une tolérance mutuelle], désapprouvant le zele de ceux qui vouloient transformer en crimes d'état les actes de l'ancienne religion. L'égypte conserva ses dieux & son culte. Le paganisme, sous la protection du sénat, se soutint à Rome & dans une grande partie de l'empire. C'étoit beaucoup que la croix fût honorée à la cour, que les adorateurs du vrai dieu eussent la faveur

du prince ; & que les autres, contenus dans le respect, n'osassent faire éclater leur haine & leur ressentiment.

Malgré ses lois, les abus sont très-communs.

Le bien eût été plus solide, si la piété de l'empereur avoit eu plus de lumieres. Tandis qu'il faisoit des sermons très médiocres, & peu convenables à sa dignité, il se livroit aux conseils d'hommes avides & trompeurs, qui abusoient de sa confiance pour arriver au but de leurs passions. Malgré tant de sages lois contre l'injustice & les rapines, l'état fut en proie aux rapines & à l'injustice. Malgré tant de zèle pour la religion chrétienne, les guerres théologiques prirent naissance autour du trône, & firent de funestes ravages dans l'église, par l'imprudence du prince. Nous donnerons une idée générale de ce fléau, en le considérant du côté qui intéresse l'ordre public, les mœurs & l'esprit humain ; car les matieres de théologie n'appartiennent point à notre plan.

Disputes théologiques très-dangereuses.

Le christianisme ne respiroit que la charité.

Plus on étudie la doctrine de Jésus-Christ & des apôtres, plus on voit qu'elle ne tendoit qu'à faire des saints & des heureux. Le sauveur du monde avoit réduit toute la loi aux deux préceptes, qui sont la base de l'évangile : *Aimez Dieu par-dessus toutes choses ; aimez le prochain comme vous-mêmes.* Une charité universelle étoit l'ame du christianisme.

christianisme. Elle devoit détacher les hommes de la terre, par le sacrifice des passions déréglées; mais les attacher les uns aux autres par un amour pur & sans bornes. Des devoirs de la société humaine, Elle faisoit un moyen essentiel de salut. Elle bannissoit également l'intérêt, la volupté, l'inimitié, la discorde. Saint Paul avoit même interdit sévérement toute question propre à exciter de vaines disputes; & rien ne paroissoit plus éloigné de l'esprit du christianisme, qu'un zele amer, arrogant & opiniâtre, qui, sous prétexte de servir Dieu, porteroit le trouble dans l'église ou dans l'état.

Les premiers chrétiens avoient été aussi paisibles que vertueux.

Tant que les chrétiens furent en petit nombre, & qu'ensuite la persécution servit d'aliment à leur vertu, les maximes de l'évangile soutinrent la premiere ferveur. Si quelque dispute s'éleva, le jugement des apôtres & des évêques, leurs successeurs, termina sans peine les difficultés. On étoit simple & modeste, on ne se piquoit point de science; au lieu de raisonner sur les mystères, on pratiquoit la morale; on étoit chrétien par l'humilité de la foi, &, encore plus, par la sainteté des œuvres.

Mais les passions

Mais l'église ayant fait de vastes conquêtes en silence, toutes sortes de per-

avoient altéré l'ancienne vertu. sonnes y ayant apporté leurs passions & leurs préjugés, la paix dont elle jouit sous plusieurs princes ayant introduit le relâchement & le goût des vanités terrestres ; l'ambition de dominer sur les esprits s'empara de quelques chrétiens présomptueux. Les Grecs, surtout ceux d'Alexandrie, naturellement sophistes, voulurent discuter, analyser, éclaircir les dogmes ; ils porterent dans la théologie le goût & les idées du platonisme. C'étoit soumettre les vérités divines à tous les caprices de l'opinion. D'autre part, quelques enthousiastes, prenant à la lettre les paroles des écritures ; zélateurs d'un rigorisme absurde, incompatible avec la nature humaine, firent d'autant plus de mal, qu'avec le langage & l'extérieur de la sainteté, ils entraînoient aisément le peuple, & qu'ils joignoient à la chaleur de l'imagination, l'inflexibilité du caractere.

Esprit de sophisme & de rigorisme ; double principe de sectes.

Les sectes chrétiennes devoient être plus turbulentes que celles des philosophes.

De-là naquirent des sectes, bien différentes de celles des philosophes. Ceux-ci ne faisoient point corps, n'avoient aucune influence sur le vulgaire, abandonnoient leurs systêmes à l'examen paisible de la raison, n'agitoient que des matieres indifférentes pour la multitude ; ou, du moins, s'ils attaquoient les superstitions nationales, c'étoit à couvert,

dans un cercle de disciples & de lecteurs qui se contentoient ordinairement de penser, & qui ne cabaloient point. On pouvoit reprocher à la plupart de ces philosophes d'être des sophistes orgueilleux, d'inutiles citoyens : on ne pouvoit les accuser comme des perturbateurs de l'ordre public. Mais les principaux sectaires, étant ministres de la religion, se prétendant les interpretes du ciel, érigeant en vérités de foi leurs erreurs, les inculcant au peuple comme la religion même, inspiroient aisément un fanatisme contagieux, dont il étoit difficile de les garantir en les combattant. Les sectes devoient donc être ennemies ; & quelquefois les orthodoxes, par un zele outré, devoient irriter leur haine & leur audace.

Constantin n'eut pas la prudence d'en prévenir les effets.

Constantin ne se fut pas plutôt déclaré le protecteur de la foi, que ces disputes éclaterent avec violence. Il importoit extrêmement d'en prévenir les effets, par une conduite également ferme & modérée. Il falloit surtout éviter soigneusement des éclats, qui ne pouvoient qu'échauffer les têtes. C'étoit aux prêtres à juger les affaires spirituelles : c'étoit au prince à veiller au maintien de l'ordre & de la paix. Une fois que l'animosité & l'enthousiasme seroient en

fermentation, l'eſprit de parti alloit infailliblement prendre l'eſſor, s'agiter, franchir les bornes. Conſtantin l'éprouva dans tout ſon regne. Des diſputes eccléſiaſtiques, il fit des affaires d'état : loin de les calmer, il les rendit plus ardentes & plus opiniâtres.

Schiſme des donatiſtes. Le ſchiſme des donatiſtes occaſionné par l'ordination de l'évêque Cécilien, que ſes ennemis accuſerent d'être *traditeur*, c'eſt-à-dire, d'avoir livré les écritures dans le tems de la perſécution; ce ſchiſme remplit l'Afrique de troubles & de ſcandales. L'empereur convoqua un concile à Rome, un autre enſuite à Arles (314), pour juger le differend; il ſe récria contre l'*impudence* des donatiſtes qui appeloient à ſon tribunal du jugement des évêques. Il jugea cependant lui-même quelque tems après. Le ſchiſme dégénéra en héréſie, & enfanta le fanatiſme barbare des Circoncellions.

Circoncellions. Ces fanatiques couroient en armes, pour rendre la liberté aux eſclaves, & forcer les créanciers à décharger les débiteurs. Ils faiſoient vœu de continence, & n'en étoient que plus effrénés dans la débauche. Avec ce cri de guerre : *Louange à Dieu*, ils s'excitoient à toutes les horreurs du maſſacre, ſous les ordres de quelques furieux qui ſe qua-

lifioient de *chefs des faints*. A des cruautés atroces, ils joignoient une frénéfie qu'ils appeloient *martyre*; fe précipitant, fe brûlant, ou fe faifant donner la mort. C'étoient des payfans africains: le fanatifme pouvoit déployer en eux toute fa démence & toute fa rage.

Héréfie d'Arius.

Bientôt l'héréfie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, qui nioit la divinité de Jéfus-Chrift, ouvrit une fource intariffable de querelles. Des évêques courtifans, en particulier Eufebe de Nicomédie & Eufebe de Céfarée, (l'hiftorien de l'églife,) l'un & l'autre favorables à l'arianifme *, pouvoient beaucoup fur l'efprit de l'empereur. Le premier lui perfuada qu'il ne s'agiffoit que d'une vaine difpute de mot. Conftantin écrivit, en conféquence, à l'évêque d'Alexandrie & à l'héréfiarque, pour les inviter à la paix & au filence; comparant leur difpute à celle des philofophes d'une même fecte, divifés d'opinion fur quelques points, unis cependant pour l'effentiel. Sa lettre ne produifit rien. La querelle devenant plus vive, & Ofius, célebre

Conftantin la traite de vaine difpute, & invective contre les ariens.

* L'autorité d'Eufebe, comme hiftorien, eft très-grande dans ce qui ne concerne point le dogme: elle le feroit certainement davantage, s'il avoit été bon catholique.

évêque de Cordoue, l'ayant porté à une conduite plus ferme, il publia lui-même une invective contre les ariens ; déclamation indigne à tous égards de sa dignité, & dont la lecture n'inspire que du dégoût. Alors on ne garda plus de ménagement ; les évêques & les peuples se diviserent avec scandale ; les statues de l'empereur furent insultées par les sectaires. On l'exhortoit à la vengeance. *Moi*, dit-il en portant la main à son visage, *je ne me sens point blessé.* Cette modération est d'une grande ame ; sa conduite, en plusieurs points, semble être d'un petit génie.

Ceux-ci s'emportent contre lui.

325. Concile de Nicée.

Enfin il assemble le concile général de Nicée en Bithynie. Les évêques y sont appelés de toutes les parties de l'empire. On leur fournit tout pour le voyage. Au nombre de trois cents dix huit, parmi lesquels on compte dix-sept Ariens, ils décident, en présence de l'empereur, la *consubstantialité* du fils de Dieu avec son pere. Les écrits d'Arius furent condamnés. Constantin défendit d'en conserver des copies, sous peine de mort, & il exila seulement l'auteur ; ce qui paroît une contradiction dans la pratique. M. le Beau dit pour l'excuser, qu'il étoit bien plus févere à l'égard des crimes à commettre, qu'à l'égard des crimes

Défense sous peine de mort de garder les livres d'Arius, seulement exilé.

commis ; & que, par l'événement, les peines prononcées dans ses lois devenoient simplement comminatoires. Mais n'étoit-il pas dangereux de faire des lois, sans vouloir qu'elles fussent exécutées ? On accoutumoit les peuples à regarder la peine prononcée si légérement, comme une formule qui s'appliquoit indifféremment à tout ? Cette imprudence, plus commune encore sous les regnes suivans, fera tort & à la puissance législative & au bien public.

Dispute sur la pâque.

Depuis long-tems une question, peu importante au premier coup-d'œil, excitoit aussi de vives disputes entre les chrétiens. Les uns vouloient célébrer la pâque, comme les Juifs, le quatorze de la lune de mars ; les autres, le dimanche après le quatorze. Le concile prononça en faveur de ces derniers ; mais ce fut l'occasion d'un autre schisme, dont les sectateurs furent nommés *Quarto-décimains*. En même-tems on s'efforçoit de terminer celui des *Novatiens*, qui, depuis quatre-vingts ans, retranchoient de leur communion quiconque s'étoit rendu criminel après le baptême, & soutenoient que Dieu seul avoit le pouvoir d'absoudre. Mais ces rigoristes persisterent opiniâtrement dans leur secte. L'hérésie d'Arius se roidit encore da-

vantage contre le jugement de l'église, & nous verrons Constantin lui-même contribuer, par de nouvelles fautes, aux progrès qui la rendirent si funeste.

CHAPITRE V.

Fondation de Constantinople. — Fin du regne de Constantin.

326. Constantin fait mourir, sans examen, son fils & sa femme.

L'EMPEREUR, après une longue absence, étant allé à Rome, y fit deux actes de barbarie dont la noirceur est ineffaçable. Crispus, son fils aîné, d'une haute réputation, fut accusé par Fausta, seconde femme de Constantin, de lui avoir fait une déclaration d'amour. Sans examen, il ordonna la mort de son fils. L'indignation publique se manifesta. L'impératrice fut, à son tour, accusée d'un commerce infâme. Il la fit mourir de même sur la simple accusation. Plusieurs hommes distingués périrent sans raison connue. Le jeune Licinius, âgé de douze ans, se trouva du nombre des victimes. Tant de cruautés donnerent lieu à un placard, affiché aux portes du palais, où l'on désignoit le prince comme un émule de Néron. Rome retentissoit contre lui de malédictions & d'injures; la populace osa l'in-

Il quitte Rome étant détesté.

fulter ; enfin, il s'éloigna pour jamais de cette ville, qui haïssoit également sa religion & sa personne.

329. Il se fixe à Byzance, & lui donne son nom.

Résolu de fonder une nouvelle capitale, il jeta d'abord les yeux sur l'ancienne Troie, dont le nom étoit si cher aux Romains; mais il préféra Byzance, admirablement située sur le Bosphore de Thrace, baignée de trois côtés par la mer, séparée de l'Asie par un détroit de sept stades *, & enrichie de tous les dons de la nature. Il en augmenta beaucoup l'enceinte, y éleva de superbes édifices, en fit une seconde Rome, lui donna le nom de *Constantinople*, & lui sacrifia les intérêts de l'empire.

Privileges funestes accordés à cette ville.

Pour y attirer une foule d'habitans, il enleve à tous les propriétaires de fonds, en Asie, le droit naturel d'en disposer, même par testament, à moins qu'ils n'aient une maison dans cette ville. Toutes sortes de privileges, distributions de blé, d'huile, de vin, il les prodigue à ceux qui s'y établissent. La flotte d'Alexandrie, qui nourrissoit Rome, dont les campagnes n'étoient plus que des jardins, est destinée à nourrir Constantinople, d'où Athènes tiroit autrefois sa

* La stade étoit d'environ six cents pieds.

ſubſiſtance. On diſtribua au peuple quatre-vingts mille meſures de blé par jour, ſans parler des autres diſtributions. Bientôt les flotes d'Aſie, jointes à celle d'Egypte, devinrent inſuffiſantes.

Vanité de ſon fondateur.

Conſtantin ſembloit donc vouloir ruiner & affamer tout l'empire, en faveur de ſa faſtueuſe capitale. Il ſe hâta de la décorer de ſuperbes édifices qui n'eurent point de ſolidité. Sa ſtatue y brilla ſur une colonne de porphyre enlevée de Rome; & cette ſtatue étoit un Apollon couronné de rayons de lumiere. Il parut modeſte en n'acceptant qu'un petit nombre d'inſcriptions; & il tournoit Trajan en ridicule, parce qu'on liſoit ſon nom ſur toutes les murailles de Rome. Mais Conſtantinople n'en étoit pas moins un inſtrument d'orgueil, ainſi qu'une ſource de calamités pour les provinces.

Impôts odieux.

Il y avoit des impôts onéreux & infâmes, non-ſeulement ſur les marchandiſes, mais ſur les ordures, qu'on enlevoit avec une permiſſion achetée; mais ſur les lieux de débauche, ſur les animaux, & même les chiens. Ces impôts, dont Zoſime attribue l'invention à Conſtantin, quoiqu'il y en eût d'anciennement établis, fourniſſoient à peine aux dépenſes & aux profuſions. Rome perdit un grand nombre de ſes principaux ci-

Rome dépeuplée & appauvrie.

toyens, que la cour devoit infailliblement attirer; elle perdit ses richesses, son lustre, sa puissance, nécessaires cependant alors pour arrêter les barbares.

» C'étoit bien mal connoître les intérêts de l'empire, dit l'abbé de Mably, que de construire une nouvelle capitale, tandis qu'il étoit si difficile de conserver l'ancienne; de perdre des sommes immenses à bâtir une ville superbe, tandis que l'empire, épuisé par tous les fléaux qu'il éprouvoit, pouvoit à peine entretenir des armées ». Le nouveau gouvernement établi par Constantin fut encore un plus grand mal. Nous en indiquerons seulement les traits principaux, qu'il importe de considérer.

Constantinople ruina l'empire.

Les mêmes ordres, les mêmes magistratures, qu'on voyoit à Rome, se virent à Constantinople. Mais le sénat n'y eut pas la même considération, parce qu'il n'eut aucune part aux affaires du gouvernement. Quoique le sénat romain fût esclave sous les mauvais princes, du moins l'ombre de ce corps illustre en imposoit; &, de tems en tems, il reprenoit une partie de ses principes, avec une partie de son autorité. Au contraire, le sénat de Constantinople, étant, dès son institution, esclave de

Le sénat de cette ville, sans autorité dans le gouvernement.

la cour, le gouvernement devint arbitraire, les charges s'avilirent, les lois furent entre les mains d'un seul homme.

Deux empires, ainsi que deux capitales.

Avec deux capitales, il devoit y avoir deux empires. Celui d'Orient embrassa tous les pays depuis le Danube jusqu'aux extrémités de l'Egypte, & depuis le golfe Adriatique jusqu'aux frontieres de la Perse, l'empereur crut devoir, à l'exemple de Dioclétien, subdiviser ces deux vastes corps. Il créa quatre préfets du prétoire, qui eurent chacun leurs districts; encore divisés en provinces, qu'on appela *dioceses*. Ces quatre préfectures étoient l'Orient, l'Illyrie, l'Italie, la Gaule, (avec l'Espagne, la Mauritanie Tingitane & la Bretagne.) Chaque diocese eut son gouverneur particulier, dépendant du préfet. Des *ducs* & des *comtes* furent dispersés sur les frontieres pour les défendre. On leur donna, ainsi qu'à leurs troupes, les terres limitrophes des barbares qu'ils pouvoient transmettre à leurs héritiers, pourvu que ceux-ci portassent les armes. Ces terres se nommoient des *bénéfices* : plusieurs auteurs ont cru y voir l'origine des fiefs. Quant aux préfets du prétoire, auparavant ministres & lieutenans du prince, leur charge devint purement civile, de judicature & de finance. Constantin mit

Quatre préfectures, & leurs *dioceses*.

Ducs & comtes.

Bénéfices.

à leur place deux maîtres de la milice ; & pour affoiblir davantage une dignité, si redoutable autrefois, il établit des patrices qui eurent un rang supérieur aux prélats, mais sans fonctions.

Maîtres de la Milice.

Patrices.

On voit du premier coup-d'œil qu'en multipliant trop les dignités, il surchargeoit les finances ; qu'il étoit presque impossible de maintenir l'harmonie dans une administration si compliquée ; enfin, qu'un changement si considérable devoit entraîner mille & mille inconvéniens, dans un état déjà ruiné, dont les parties se détachoient d'elles-mêmes, & dont le chef ne pouvoit diriger l'action des membres avec assez de vigueur. C'étoit un vieux bâtiment caduc, qu'on ébranloit de toutes parts, en voulant le disposer sur un nouveau plan.

Le nouveau gouvernement, trop compliqué, étoit sujet à mille abus.

Zosime reproche à Constantin d'avoir retiré des frontieres, & mis en garnison dans les villes, une grande partie des troupes destinées à repousser les barbares ; » ce qui, selon la remarque de Montesquieu, produisit deux maux ; l'un, » que la barriere qui contenoit tant de » nations fut ôtée ; & l'autre, que les » soldats vécurent & s'amollirent dans » le cirque & dans les théâtres ». Le séjour des villes énerva entierement la discipline.

Troupes des frontieres mises en garnison dans les villes.

Titres multipliés à l'infini. Nous pouvons mettre parmi les abus pernicieux, ces titres de vanité qu'on multiplia à l'infini, *noble*, *nobilissime*, *illustre*, *clarissime*, *perfectissime*, & la *sublimité*, & l'*excellence*, & la *magnificence*, & la *grandeur*, & l'*éminence*, & la *révérence*, &c. Comme la fausse grandeur inspire la petitesse, toutes les idées se porterent à un frivole cérémonial; les minuties & les mots prirent la place des choses; le mérite disparut quand on fut ébloui des titres. Ce que les Scipions, les Jules-César, auroient trouvé ridicule, fixa les désirs & l'attention des principaux citoyens.

Petitesse d'esprit qui en résulte.

Faste de Constantin. Constantin donnoit l'exemple du faste; il portoit toujours le diadême; son habit étoit resplendissant de perles; la pompe de sa cour & de ses fêtes respiroit les mœurs asiatiques. Etrange moyen de réparer les brêches de l'empire, & d'affermir la prospérité de Constantinople!

Les Goths vaincus, & admis aux dignités. Tout le reste de son regne offre plus de sujets de blâme que de louanges. Il remporte une grande victoire sur les Goths, mais il en éleve plusieurs aux dignités, & ouvre en quelque sorte l'empire à ces barbares. Il reçoit les ambassadeurs de Sapor II, roi de Perse, dont il n'ignoroit pas les préparatifs de guerre;

Fer imprudemment fourni aux Perses.

mais il se contente de lui écrire en faveur de la religion chrétienne, que ce prince persécutoit ; & il lui envoie du fer pour forger des armes. Il demande des prieres aux évêques, au fameux saint Antoine, solitaire de la Thébaïde ; mais il fait mourir le philosophe Sopater, dont le crime, si l'on doit s'en rapporter à Eunape, étoit d'avoir voulu réformer les mœurs de la cour : les courtisans l'accuserent de magie pour se défaire de lui.

Sopater, philosophe injustement mis à mort.

Enfin, après tant de coups d'autorité contre l'arianisme, il se livre à un prêtre arien, il rappelle de l'exil Arius & ses fauteurs, il admet leurs fausses professions de foi, il les protege ouvertement. Il veut obliger saint Athanase, évêque d'Alexandrie, de recevoir l'hérésiarque. Fatigué de ses refus, il prête l'oreille aux calomnies, & exile cet inflexible défenseur du concile de Nicée, que les conciliabules de Tyr & de Jérusalem avoient déclaré coupable.

Ariens protégés.

Sapor se servoit déjà du fer qu'on lui avoit imprudemment fourni. Ayant redemandé, sans rien obtenir, cinq provinces cédées à Galérius, il ravageoit la Mésopotamie, il insultoit l'empire romain. L'empereur, âgé de soixante-trois

337. Constantin meurt en Asie.

ans, arrivé en Asie & fait reculer l'ennemi. Il tombe dangereusement malade; il reçoit le baptème, (pourquoi si tard?) il dépose son testament entre les mains de ce prêtre arien qui avoit sa confiance; & il meurt à Nicomédie après un regne de trente années. On l'a honoré comme saint dans plusieurs églises. Les Grecs & les Moscovites célebrent encore sa fête le 21 Mai.

Jugement sur ce prince.

Quelque éloge que mérite Constantin par l'établissement du christianisme, on ne peut effacer les taches dont sa gloire est obscurcie. Les faits parlent : nous les avons rapportés. Ses talens politiques mis dans la balance, ne l'emportent point sur ses fautes. » Avec quelques ta-
» lens pour la guerre, (c'est le juge-
» ment de l'abbé de Mably,) qu'il n'em-
» ploya qu'à perdre ses ennemis parti-
» culiers, & non pas ceux des Romains,
» il n'eut aucune qualité propre au gou-
» vernement. Dupe de ses ministres &
» de ses favoris, qui abusoient de sa
» foiblesse, il ne vit que par leurs yeux.
» Une inquiétude naturelle le faisoit con-
» tinuellement agir, mais souvent sans
» fruit. S'il paroissoit occupé par de
» grands projets, il les avoit conçus en
» homme présomptueux & vain, & les

» exécutoit en politique médiocre. Il » contribua plus que tout autre à avan- » cer la ruine de l'empire ».

Eusebe de Césarée, son panégyriste, éleve ses vertus jusqu'au ciel. Mais un panégyriste est rarement un historien. Cet évêque courtisan porte la dissimulation, dans son histoire ecclésiastique, jusqu'à ne parler ni d'Arius ni de l'arianisme; jusqu'à ne rien dire du principal objet du concile de Nicée, dont il fait une longue description dans la vie de Constantin, & dont il réduit le jugement à la question de la pâque. Il est étrange qu'un écrivain si respecté ait commis cette faute inexcusable. Les païens ont encore plus noirci Constantin par la satyre, que d'autres ne l'ont exalté par leurs flatteries. Selon le jeune Victor, les dix premieres années de son regne, il fut un grand prince, les dix suivantes un brigand, & les dix dernieres un dissipateur. Eusebe lui-même avoue, dit Fleury, » que sa trop grande » facilité donna cours à deux grands » vices, à la violence de ceux qui op» primoient les foibles, pour contenter » leur avidité insatiable; & à l'hypo» crisie des faux chrétiens, qui entroient » dans l'église pour gagner ses bonnes » graces ». On ne se trompera point sur

Eusebe, son panégyriste, est fort suspect.

Les satyres des païens le sont aussi.

Conſtantin, ajoute ce judicieux abbé *, en croyant le mal qu'en rapporte Euſebe, & le bien qu'en dit Zoſime.

On ſuppoſe qu'il établit les évêques juges ſans appel.

On lui attribue, dans le code Théodoſien, une loi qui rend les évêques juges ſans appel de toutes les cauſes qu'une des parties voudra porter à leur tribunal. Cette loi, contraire à l'ordre civil, eſt rejetée par les meilleurs critiques comme ſuppoſée. Cujas montre-t-il aſſez de diſcernement, lorſqu'il la juſtifie par les vertus & la juſtice des évêques d'alors ? Les brigues, les conciliabules, les excès d'un grand nombre, prouveroient plutôt qu'il étoit déjà néceſſaire de les tenir dans les bornes de l'autorité ſpirituelle. Il y avoit beaucoup de ſaints prélats dont le jugement, ſans doute, ne pouvoit être que celui de la charité & de la juſtice. Mais combien d'autres ſe livroient à la paſſion & au préjugé !

---

* Voyez *l'Hiſt. Eccléſiaſtique de l'abbé Fleury.*

CONSTANTIUS ou CONSTANCE, ET SES DEUX FRERES.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'au tems ou Julien fut créé César.

CONSTANTIN avoit imprudemment partagé l'empire entre ses trois fils & deux de ses neveux. Les neveux furent massacrés après sa mort par les soldats, ainsi que ses deux freres, & ses principaux courtisans. Cet horrible massacre fut, sans doute, commandé par l'ambition. On l'attribue à Constantius, le puîné des fils de l'empereur, celui qu'il chérissoit davantage, quoique le moins digne de sa tendresse. Comment un prince dont quelques auteurs exaltent la politique, n'avoit-il pas prévu qu'en faisant cinq souverains, non-seulement il ruinoit l'empire, mais il allumoit dans sa famille le feu de la guerre ?

337. Massacre des neveux & des freres de Constantin.

Les trois freres firent un nouveau partage, où entrerent les dépouilles de leurs cousins. L'aîné, Constantin, conserva la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Espagne, & acquit vraisemblablement

Partage entre ses trois fils, Constantin, Constantius & Constant.

la Thrace & Conſtantinople, qu'il céda bientôt à Conſtantius. Celui-ci fut maître de l'Aſie entiere & de l'Egypte. Conſtant, le cadet, eut l'Italie, l'Illyrie, l'Afrique, la Macédoine & la Grèce. Le plus âgé n'avoit que vingt ans; aucun ne paroiſſoit digne du trône. On obſerva que depuis Auguſte, Commode ſeul étoit né d'un pere déjà empereur; & on augura mal de ces jeunes princes, qui, dès le berceau, reſpiroient, pour ainſi dire, l'orgueil de la ſouveraineté.

Lois contre les délateurs. Ils firent cependant de concert quelques lois ſages, principalement contre la fureur des délations. Ils défendirent, à l'exemple de leur pere, d'avoir égard en juſtice aux libelles anonymes. Conſtantius dit dans une loi : *On doit regarder comme innocent celui qui, ayant des ennemis, n'a point d'accuſateur.* Mais pour que les délations ceſſaſſent, il falloit que la juſtice régnât dans les cours.

Conſtantin & Conſtant ſe font la guerre. Bientôt Conſtantin, mécontent de ſon partage, ayant des prétentions ſur l'Italie, ne pouvant rien obtenir de Conſtant par la négociation, prit les armes (en 340,) & paſſa les Alpes. Son frere, devenu ſon ennemi, étoit alors en Dacie, d'où il envoya une armée, qu'il ſe propoſoit de ſuivre avec de plus grandes forces.

Constantin se laissa surprendre dans une embuscade, fut vaincu & tué. Constant se vit maître de tout l'Occident. Il regna sans gloire, esclave des plaisirs & de ses flatteurs; protégeant le christianisme & la catholicité, ce qui lui attira quelques justes éloges de la part des chrétiens, mais d'ailleurs souillé de vices, que les païens ont dépeints avec les couleurs de la haine. Magnence, Germain d'origine, esclave affranchi, commandant deux légions, forma contre lui une conspiration à Autun (en 350) & se fit proclamer auguste. L'empereur alors occupé de la chasse apprit la révolte, voulut se sauver en Espagne: mais il fut assassiné en chemin.

Mort du premier.

Le second est assassiné.

Dans l'intervalle de ces révolutions, les troubles de l'arianisme continuerent avec plus d'éclat. Constantius étoit déclaré pour les ariens; ses freres pour les catholiques. Saint Athanase, rétabli dans son siege d'Alexandrie, n'y reste pas long-tems en repos. Les accusations se renouvellent. Un concile d'Antioche le condamne, & le dépose encore. Grégoire, qu'on nomme à sa place, s'empare du siege par violence: les églises d'Alexandrie deviennent comme un champ de bataille & un théâtre public de désordres; exemple affreux, mais

Troubles continuels au sujet de l'arianisme.

lement une partie essentielle du dogme; & qu'Athanase étoit poursuivi comme le plus zélé défenseur du dogme.

Sapor II, roi de Perse, est la terreur des Romains.

Cependant, depuis le commencement de son regne, Constantius avoit dans le roi de Perse, Sapor II, un ennemi très-redoutable, qui le devenoit d'autant plus tous les jours, que l'empereur négligeoit les affaires d'état pour celles de théologie. Les Perses le mirent en fuite à la bataille de Singare (en 348). Ils se rendirent l'effroi des Romains; ils infesterent la Mésopotamie. Sapor assiégea Nisibe, avec des efforts extraordinaires; & ne leva le siége après quatre mois, que pour marcher contre les barbares qui étoient entrés dans ses états. Ce prince persécutoit les chrétiens par politique. Autrefois, dans les tems de persécution, ils avoient trouvé un asyle en Perse; mais ils y parurent suspects, & furent traités en ennemis publics, quand la religion prit le dessus dans l'empire par le zele de Constantin.

Pourquoi il persécutoit les chrétiens.

350.

Constantius en guerre avec l'usurpateur Magnence.

Magnence jouissoit de son usurpation en Occident. Népotien, neveu de Constantin, échappé au massacre de sa famille, voulant lui enlever Rome, avoit péri avec sa mere & ses principaux partisans. Vétranion vieux général, qui savoit la guerre & qui ne savoit pas

lire, proclamé auguſte en Pannonie, étoit peu capable de ſoutenir ſa fortune. Conſtantius quitte enfin l'Aſie pour combattre & dépouiller Magnence. Il avoit raſſemblé ſes forces. On prétend qu'il exhorta ſes ſoldats à recevoir le baptême. On lui fait dire : » Si quelqu'un » refuſe de ſe faire baptiſer, qu'il ſe re- » tire ; je ne veux point de ſoldats qui » ne ſoient enrôlés ſous les étendards » de Jéſus-Chriſt ». Mais puiſqu'il ne ſe fit baptiſer lui-même qu'à la mort, n'y a-t-il pas quelque ſujet de doute ſur ce récit ?

Vétranion, ligué avec Magnence, ſe laiſſe tromper.

Vétranion s'étoit ligué avec Magnence, & marchoit contre l'empereur. Au lieu de combattre, ce général fait un traité. Conſtantius le trompe, lui débauche ſes troupes, le force à dépoſer lui-même la pourpre. Il le conſola, dit-on, par cette moralité ſurprenante : *Vous ne perdez qu'un nom frivole qui n'a de réel que les chagrins ; & vous allez jouir d'un bonheur ſolide, ſans mélange d'inquiétude.* On ajoute que le bon vieillard lui écrivit de ſa retraite, où il vivoit agréablement : *Vous avez tort de ne pas prendre votre part de ce bonheur, que vous ſavez procurer aux autres.* De tels hommes n'étoient rien moins que des philoſophes ; où ils affectoient

feſtoient de le paroître, ou les hiſtoriens parlent pour eux.

Tandis que le lâche Conſtantius s'occupe d'un concile à Sirmium, Magnence approche à la tête de ſon armée. Sur le point de paſſer la Save, il reçoit un envoyé de l'empereur, qui lui fait des propoſitions de paix. Il les rejette, & s'avance juſqu'à Murſe ſur la Drave, où une bataille fameuſe va décider de l'empire. On combat avec fureur : plus de cinquante mille hommes des meilleures troupes ſont maſſacrés ; les Gaulois de Magnence font des prodiges de bravoure, & périſſent preſque tous dans l'action. Enfin, l'uſurpateur prend la fuite, après avoir perdu Marcellin, à qui il étoit redevable de ſa puiſſance.

351. Bataille de Murſe, gagnée ſur Magnence

Conſtantius ne s'étoit point montré. Tremblant dans une égliſe voiſine, il attendoit l'événement avec Valens, évêque arien de Murſe. Ce prélat fourbe avoit pris des précautions, pour être inſtruit du ſuccès. Tout-à-coup il annonce la victoire, comme une nouvelle apportée par un ange. L'empereur perſuadé du miracle, l'honore comme un ſaint, & lui attribue tout le bonheur de ſes armes. On juge aiſément combien de fautes groſſieres devoit produire cette baſſe ſuperſtition. Conſtantius échouera

Lâcheté de Conſtantius, & fourberie d'un évêque arien.

ſur tous les écueils de la crédulité & & de la foibleſſe.

Fureur & mort de Magnence

L'année ſuivante (352), Magnence dont Rome déteſtoit la tyrannie, s'étant enfui dans la Gaule, ayant été vaincu en Dauphiné par les généraux de l'empereur, voyant ſes ſoldats réſolus de le livrer, s'abandonna aux tranſports du déſeſpoir. Il égorgea ſes parens, ſes amis, ſa propre mere, & ſe perça enſuite de ſon épée.

———

353. Conſtantius ſe livre aux eunuques, & tyranniſe ſes ſujets.

Dès que Conſtantius fut délivré de cet ennemi, il devint plus lâche tout à la fois & plus cruel. Agité ſans ceſſe de ſoupçons, il craignoit tout, & étoit entretenu dans ſes craintes, dans ſes défiances, par les eunuques dont ſon palais étoit rempli; (car la mode infame des eunuques s'établiſſoit, ainſi que tous les abus du deſpotiſme oriental.) Sous prétexte d'exterminer les partiſans de l'uſurpateur, Conſtantius exerça la plus odieuſe tyrannie. Les délations encouragées produiſirent l'effet arbitraire. Pour un coupable, mille innocens périrent.

L'eunuque Paul, célebre par ſes injuſtices.

L'eunuque Paul, ſecrétaire du prince, ou plutôt ſon ſatellite, porta de tous côtés l'injuſtice & les alarmes. La Grande-Bretagne ſurtout fut le théâtre de ſon attroce inquiſition. Martin, qui y commandoit, vivement touché des maux

publics, prévoyant qu'il y seroit enveloppé à son tour, voulut tuer ce monstre féroce; mais il manqua son coup, & se tua. Toutes les sentences de mort, présentées selon l'usage à l'empereur, étoient confirmées, sans que l'impératrice Eusebie osât même demander grace pour quelqu'un. Les incursions continuelles des Francs, des Allemands, & d'autres barbares, inspiroient moins de terreur, que les ordres & les caprices de la cour.

L'Orient gémissoit encore davantage sous le gouvernement de Gallus, neveu du grand Constantin, qui, après avoir été six ans, avec son frere Julien, dans une espece de captivité en Cappadoce, étoit devenu césar & beau frere de l'empereur : il avoit été envoyé contre les Perses. Prince dur, sans capacité, naturellement plus cruel que Constantius, excité par sa femme Constantine, aussi cruelle que lui-même; Gallus, dans une cour de flatteurs & de méchans, fut un tyran impitoyable. Il remplit de meurtres Antioche & tout l'Orient; il fit massacrer Domitien, préfet de la province, sous un faux prétexte de complot; il livra les innocens à la rage des délateurs, aux tortures & à la mort.

Gallus, devenu césar, tyrannise aussi l'Orient.

Cette conduite violente donna de l'om- Constan-

tius veut le perdre, & y réussit brage à Constantius. Il craignit que le césar ne voulût se rendre indépendant ; & employa les insinuations, les instances les plus vives pour l'attirer en Italie. Gallus prévit le danger ; on conjecture qu'il forma quelque projet de révolte. Forcé néanmoins de partir, il se met en route. Sa femme, son unique ressource, le dévançoit. Elle meurt. Il est arrêté à Pettau dans le Norique, & on lui tranche la tête.

Les songes deviennent des crimes. Alors Constantius, énivré de son bonheur, prend le titre de *maître du monde*, le titre d'*éternel*. Un orgueil si ridicule est accompagné de tous les rafinemens de la tyrannie. Jamais les délateurs n'eurent si beau champ, pour déployer leur scélératesse. Les songes devinrent une matiere d'accusations capitales. Ceux qui avoient l'imprudence de les raconter, s'exposoient à perdre la vie, pour peu que leurs rêves fussent susceptibles d'interprétation maligne. Un délateur, digne ministre du fameux Paul, étoit appelé plaisamment le *comte des songes*, parce qu'il travailloit sur cette partie avec beaucoup de fruit. La méchanceté humaine sembloit croître, à mesure que tout dégénéroit.

Fausses louanges données à Quel abus ne fait on pas de la plume, quand la bassesse ou le préjugé en reglent

l'ufage ? Des panégyriftes ont loué la clémence de Conftantius. Plufieurs anciens écrivains eccléfiaftiques ne parlent de Gallus qu'avec éloge. C'eft que Gallus, felon la remarque de M. le Beau, n'abandonna point la religion, comme fit dans la fuite l'empereur Julien, fon frere. Dirigé par les confeils d'Aétius, célebre arien, s'il fut mauvais catholique, il refta du moins toujours attaché au chriftianifme; & des actes extérieurs de piété couvrirent fes vices & fa tyrannie. Il eft fi naturel de porter de faux jugemens, quand on ne confidere les objets que fous une feule face! Ammien Marcellin, auteur généralement eftimé, judicieux, véridique, témoin oculaire, dément par les faits tous ces éloges, dictés par l'efprit de parti ou par l'adulation. Les faits font des preuves certaines; fouvent les louanges ne font que des paroles trompeufes. Nous en trouvons ici un exemple très-remarquable. Le fophifte Thémiftius ayant été fait fénateur de Conftantinople, paya Conftantius d'un panégyrique, par lequel il en fait le plus grand philofophe de l'empire. Voilà comme on fe jouoit impudemment de la vérité.

Conftantius & à Gallus.

Le fophifte Thémiftius.

La politique de ce prince égaloit fa philofophie. Il lui reftoit deux grands

355. Politique

de cour, pour perdre deux grands généraux l'un par l'autre.

généraux, dont ses courtisans tramoient la perte ; Ursicin qui s'étoit signalé en Orient, & Sylvain qui défendoit la Gaule contre les barbares. Celui-ci, accusé par la plus noire calomnie, exposé à mille insultes, craignant tant d'une cour ingrate & perfide, se décide à la révolte, & se fait proclamer empereur. Ursicin, déjà disgracié, paroît alors le seul homme capable d'arrêter la rebellion. Ses ennemis eux-mêmes parlent pour lui, dans l'espérance que les deux généraux se détruiront mutuellement. La cour se détermine à employer Ursicin, moins en homme de guerre qu'en ministre de trahison. On feint d'ignorer la démarche de Sylvain ; on écrit à ce rebelle des lettres de louanges sur sa conduite. L'autre général va le trouver à Cologne, & voyant que son parti ne sauroit être abattu à force ouverte, il use d'artifice ; il gagne sa confiance, en affectant de partager ses chagrins & d'entrer dans ses projets ; il lui débauche des soldats, le fait tuer, & pleure sa mort avec tout l'empire.

Les provinces en proie aux barbares.

En chargeant Ursicin de cette odieuse commission, l'intention de la cour n'étoit pas de lui rendre le pouvoir en cas de succès. Il demeura dans la Gaule, en qualité de général, mais sans troupes.

L'armée de Sylvain s'étoit aussitôt dissipée ; & l'empereur aimoit mieux perdre des pays, que de fournir des secours au grand capitaine, dont le mérite lui faisoit ombrage. Ainsi tout fut en proie aux barbares. Les Francs, les Allemands, les Saxons, ravageoient la Gaule, & avoient ruiné quarante-cinq villes le long du Rhin. Les Quades & les Sarmates désoloient la Pannonie & la haute Mésie. Les terribles incursions des Perses augmentoient les malheurs de l'Orient.

Constantius occupé d'affaires théologiques.

Constantius, livré aux querelles théologiques, convoquant des conciles, persécutant les défenseurs de la consubstantialité, irritant le zele des évêques catholiques, excitant l'audace des ariens, fomentoit la discorde & le trouble dans l'intérieur de ses états, tandis que le fer & le feu ruinoient les frontieres. Tel étoit le grand philosophe de Thémistius. Lorsque les gens de lettres abusent ainsi de l'idée de philosophie, & que les princes exercent ainsi l'autorité de la couronne, certainement la raison est sans force & les peuples sans ressources.

CHAPITRE II.

Depuis l'élévation de Julien, jusqu'à sa révolte.

L'empereur fait césar Julien.

AU milieu de tant de périls, Constantius, malgré ses jalouses défiances, se laissa déterminer par l'impératrice Eusébie, à créer césar le célebre Julien, qu'il est tems de faire connoître. Ce prince, frere de Gallus, cousin-germain de l'empereur, né avec les plus heureuses dispositions, s'étoit formé par l'infortune & par l'étude, dont les leçons valent mieux d'ordinaire, que toutes celles qu'on reçoit au sein de la grandeur & des plaisirs. Elles avoient élevé son ame au-dessus de sa naissance, en lui inspirant l'amour de la vertu, la passion de s'instruire, le mépris des voluptés & la haine de tout ce qui dégrade l'homme. Au sortir du château de Macelle en Cappadoce, où il fut enfermé six ans, avec son frere, il obtint la permission de finir ses études à Constantinople, ensuite à Athènes. Là, il ne se distingua de la foule que par sa modestie, son application & ses succès. Heureux si la vraie religion avoit toujours été la base de sa conduite! Mais dégoûté du chris-

Comment ce dernier avoit passé sa jeunesse

tianifme, parce que fes premiers maîtres l'avoient fatigué d'exercices de dévotion, ou parce que les difputes opiniâtres des chrétiens avoient révolté fon génie contre la foi; il s'abandonna à Maxime d'Ephèfe & à d'autres platoniciens. Il fut bientôt infatué de leur théurgie myftérieufe & abfurde, qu'ils couvroient d'un voile de piété fublime. Il devint fuperftitieux & enthoufiafte à leur école. Séduit par de frivoles illufions, il s'attacha du moins au folide en pratiquant la morale. Ne peut-on pas faire honneur au chriftianifme des exemples de vertus qui font refpecter fa mémoire? une éducation chrétienne en avoit, fans doute, nourri le germe dans fon ame.

Les platoniciens le féduifent.

Gallus, étant céfar, fut alarmé du penchant que montroit déjà fon frere pour l'idolâtrie. Il lui envoya l'apôtre de l'arianifme, Aétius, comme un furveillant & un guide refpectable. Julien affecta le zele de l'arianifme & diffipa les foupçons. L'habit de moine, les fonctions de lecteur, lui fervirent encore de déguifement, felon quelques hiftoriens de l'églife, pour échapper à la défiance de Conftantius. Après la mort de Gallus, il paffa fept mois dans une efpece de prifon; & fans la protection d'Eufébie

Il déguifoit fon penchant à l'idolâtrie.

qui l'estimoit, il auroit subi le même sort que son frere.

355 Constantius ne lui donne point d'autorité.

L'empereur, en le nommant césar à l'âge de vingt-trois ans, lui donna sa sœur Hélène en mariage ; mais il ne lui donna point sa confiance ; il le mit, pour ainsi dire, dans les entraves. Ses domestiques furent remplacés par des espions ; ses amis n'osoient l'approcher ; son titre lui tenoit lieu de pouvoir. Chargé du gouvernement de la Gaule, il eut un conseil, ou plutôt des maîtres qui devoient régler toutes ses démarches ; peu de troupes, peu d'argent, rien à sa disposition. Quelques défauts qu'on puisse reprocher à ce prince, il est impossible de ne pas admirer sa grandeur d'ame & les ressources de son génie, quand on le voit forcer tant d'obstacles dans la carriere de la gloire.

Il l'envoie dans la Gaule.

Conduite de Julien dans cette province.

Il avoit passé sa vie dans les écoles ; il y avoit contracté même une rouille de pédanterie ; il ne connoissoit ni la guerre ni le gouvernement ; il étoit sans expérience comme sans autorité. Cependant il se montre d'abord en grand homme. A Vienne, pendant le premier hiver, il étudie les affaires de la province, la science militaire ; il donna l'exemple de la discipline & du travail ; se nourrissant

comme les soldats, ne se chauffant point, couchant sur une peau de bête, se levant au milieu de la nuit, sans cesse occupé, & ne connoissant d'autre plaisir que l'étude. Les soldats l'admirent & s'attachent à sa personne; les Gaulois respectent & chérissent son équité; ses surveillans ne sont plus rien, parce qu'il fait tout sans leur secours, & que tout réussit au gré de ses vœux. Deux panégyriques de Constantius, qu'il écrivit alors, sont une preuve de ses ménagemens politiques. Il dissimuloit aussi ses sentimens de religion avec tant d'adresse, que saint Hilaire de Poitiers, trompé par les apparences, le loue comme un prince religieux, dans le même ouvrage où il dépeint l'empereur comme ennemi de l'église.

Il se fait aimer & respecter.

Les exploits de Julien répondirent à l'idée que l'on avoit de son mérite. Toutes ses campagnes furent signalées par la victoire. En un mot, aussi habile que brave, il chassa les Allemands, qui l'avoient même assiégé dans Sens; & après les avoir taillés en pièces près de Strasbourg, il porta la terreur de ses armes au-delà du Rhin. Une chose plus étonnante, c'est que la cour tourna ses victoires en ridicule, tandis que Constantius s'en attribuoit sottement l'honneur. Dans

Il chasse les barba-

une telle cour, les jugemens ne pouvoient être qu'injustes & bizarres.

Constantius va à Rome pour la premiere fois.

Constantius, qui faisoit son séjour à Milan, avoit passé à Rome pour y célébrer son triomphe sur Magnence: odieuse cérémonie, car le triomphe ne devoit pas avoir lieu pour des guerres civiles. Il ne connoissoit point encore cette capitale: il en admira les édifices; & afin d'y laisser lui-même un monument, il y fit transporter d'Egypte l'obélisque de Ramessés, haut de cent trente-deux pieds, que Constantin destinoit à l'ornement de Constantinople. Sixte-Quint a relevé cet obélisque, le plus grand de ceux qui sont à Rome.

Il s'y montre tolérant, quoique persécuté.

Quoique l'empereur, avant son entrée, eût ordonné qu'on enlevât le fameux autel de la Victoire, rétabli par Magnence dans le sénat, il visita les temples des dieux, il en loua les fondateurs, conféra les sacerdoces aux païens, maintint les privileges des vestales. Et cependant il avoit défendu les sacrifices sous peine de mort; du moins à en juger par une loi insérée dans le code Théodosien, qui vraisemblablement ne fut jamais publiée.* Sa conduite, en fait de religion, fut toujours pleine

* Voyez *Mém. de l'académie des Inscr. t.* 15.

d'inconséquences. Tolérant à Rome pour le paganisme, il ne cessa de troubler l'empire par son zele pour l'arianisme. Il persécuta aussi tour à tour les sectes d'ariens, selon qu'il se déclaroit tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre : réglant sa conduite au gré des eunuques & des courtisans, dont les intrigues décidoient de tout.

359. Sapor forme des entreprises redoutables ; & la cour veut perdre Ursicin qui pouvoit lui résister.

Sapor, l'implacable ennemi des Romains, avoit rejeté des propositions de paix trop peu conformes à ses prétentions. Excité par un riche transfuge de Mésopotamie, que des traitemens injustes avoient fait sortir de l'empire ; il résolut de ne pas se contenter, comme auparavant, d'incursions rapides & sans fruits durables, mais de pousser la guerre avec vigueur. Ursicin commandoit alors en Orient. Les eunuques conseillerent ou commanderent son rappel ; dans la circonstance où l'on avoit le plus besoin de ses services. Tout l'Orient murmuroit d'avoir perdu son défenseur : on l'y renvoya sans autorité, pour lui imputer ensuite les fautes de Sabinien, général foible & incapable de commandement. Cette malheureuse cour s'applaudissoit des maux publics, pourvu qu'elle perdît les grands hommes, objet de sa jalousie & de sa haine. Sapor

s'empara d'Amide en Mésopotamie ; après un long siege qui lui coûta trente mille hommes. La principale affaire de Constantius étoit alors d'assembler les conciles de Rimini & de Séleucie, pour décider les disputes théologiques, toujours plus vives à mesure que l'on multiplioit davantage les décisions & les formules de foi. Nous en parlerons encore à la fin de ce regne.

On assemble des conciles, tandis que la Mésopotamie est envahie par les Perses.

Julien, au contraire, travaille au bonheur de la Gaule.

La conduite de Julien dans la Gaule formoit un contraste singulier avec celle de l'empereur. Les intervalles de repos que la guerre laissoit au vaillant césar, il les consacroit à rendre la justice & à soulager les peuples. Florentius, son préfet du prétoire, vouloit augmenter les taxes; & prétendoit que les dépenses de la guerre en exigeoient l'augmentation. Julien démontra lui même par un calcul, que les taxes étoient plus que suffisantes pour tous les frais. Il réduisit à sept pieces d'or, chacune d'environ quinze livres de notre monnoie, les anciennes impositions, qui montoient à vingt-cinq pieces par tête. Sa sévérité contre les concussionnaires ne l'empêchoit point d'être en garde contre les accusateurs. Numérius accusé de concussions nioit tout ; on manquoit de preuves. L'accusateur s'écria en plaidant

Qui sera jamais coupable, si l'on en est quitte pour nier les faits? Julien répartit: *Qui sera jamais innocent, s'il suffit d'être accusé pour être coupable?*

CHAPITRE III.

Fin du regne de Constantius.

FLORENTIUS & d'autres ennemis de l'équité, ne manquoient pas de noircir Julien à la cour, de le rendre suspect, d'empoisonner toutes ses actions. L'empereur, ne le regardant plus que comme un rival, & voulant le désarmer, lui ordonna de faire partir l'élite de ses troupes pour Constantinople, d'où elles devoient marcher contre les Perses. Après quatre campagnes glorieuses, Julien se voit ainsi au moment de perdre tout le fruit de ses travaux. Il voit la belle province qu'il a sauvée, & qu'il a rendue florissante, prête à devenir la proie des barbares vaincus par ses armes. Il obéit cependant. Il publie les ordres de l'empereur, il en presse l'exécution. Mais les troupes gauloises, ne pouvant se résoudre à abandonner leur patrie & leurs familles, pour aller combattre en Asie, prennent

360. L'empereur ordonne à Julien d'envoyer ses troupes en Orient.

Il obéit; mais les Gaulois le forcent d'accepter le diadême.

des mesures contraires. On le proclame lui-même auguste à Paris; on n'écoute ni ses remontrances ni ses prieres ; on le presse , on le menace ; & enfin on lui fait accepter le diadême. Plusieurs écrivains l'accusent , sans aucune preuve , d'avoir dirigé secretement le complot. Peut-être s'en montra-t-il plus affligé qu'il ne l'étoit au fond du cœur ; mais puisque des ennemis passionnés n'ont pu le convaincre , l'histoire ne doit pas le condamner. Suivons ses démarches dans une conjoncture si critique.

Il se conduit avec prudence. Il pardonne d'abord à des traîtres , qui ont conjuré sa mort. Il déclare ensuite aux soldats , que les emplois militaires ou civils seront uniquement la récompense des services , & que quiconque en sollicitera pour un autre , doit s'attendre à un refus. Il écrit une lettre à Constantius , par laquelle il expose la violence qu'on lui a faite , & les motifs qui l'ont engagé à céder ; promettant de lui demeurer soumis par les sentimens ; représentant d'ailleurs que jamais les troupes gauloises ne se laisseroient conduire en Asie ; qu'il étoit absolument nécessaire de partager le titre de la souveraineté ; & que la discorde entre les princes produiroit les plus grands malheurs. Une autre lettre , qui ne devoit

pas être publique, contenoit des reproches que le ressentiment avoit dictés.

L'empereur, loin d'entrer en négociation, n'envoie que des ordres séveres. Julien les communique aux troupes, qui l'interrompent par ces cris : *Julien auguste ; la province, l'armée, l'empire, le demandent.* Il ne balance plus à soutenir une démarche, d'où il voit dépendre sa vie & celle de ses amis. Si la révolte contre un prince pouvoit se justifier, celle-ci seroit excusable par les motifs & ses circonstances. **Constantius refuse tout accommodement.**

N'ayant rien à espérer, ayant tout à craindre de Constantius, Julien prend la résolution de le prévenir. Il concerte ses mesures avec prudence ; il pourvoit à la sûreté des Gaules ; il demande à ses troupes un serment de fidélité. Les soldats jurent de le suivre par-tout, eux qui avoient refusé de quitter leur pays pour l'empereur ; tant on mettoit de différence entre ces deux princes ! Il conduit son armée à pied, la tête nue, essuyant toutes les fatigues d'un simple soldat. Il s'empare de Sirmium, où l'on ne se doutoit pas même de sa marche. Il se saisit du pas de Sucques entre le mont Hæmus & le mont Rhodope, à l'entrée de la Thrace. L'Italie, la Grece, embrassent son parti avec ardeur ; mais **361. Julien marche contre lui. Ses succès**

deux légions de Pannonie, qu'il envoyoit dans la Gaule, parce que leur fidélité étoit suspecte, s'étant révoltées en chemin & ayant pris Aquilée, il s'arrête pour reprendre cette place. Le siege devoit être long; les nouvelles d'Orient inspiroient de l'inquiétude : un événement imprévu met tout-à-coup Julien en possession de l'empire, sans qu'il ait le malheur de verser le sang romain.

Mort de Constantius.

Constantius, à qui Sapor avoit enlevé Singare & Bezabde, deux villes importantes de la Mésopotamie, assiégea la derniere sans succès. La honte qu'il rapporta de son entreprise fut attribuée également par les catholiques, les ariens & les idolâtres, à ses violences contre les trois religions; preuve remarquable de la témérité avec laquelle on interprète les décrets du ciel. Il se disposoit à recommencer la guerre contre les Perses, quand il apprit la marche rapide de Julien. Sapor s'étant retiré, il partit d'Antioche pour s'opposer aux rebelles. Une fievre ardente l'arrêta en Cilicie, & il mourut âgé de quarante-quatre ans, après avoir reçu le baptême à l'extrêmité, comme son pere.

Il fit peu de bien & beaucoup de mal.

Quelques bonnes lois, quelques expéditions heureuses, quelques actes de clémence, quelques signes de vertu, ne

rendent pas sa mémoire moins odieuse ni moins méprisable ; il fit trop de mal & trop peu de bien. Les querelles seules de religion, qu'il irrita en se flattant de les étouffer, devinrent une plaie incurable pour l'église & pour l'empire. Ammien, attaché sans fanatisme à l'ancien culte de Rome, s'exprime ainsi à ce sujet : « Il troubla, par une superstition de vieille femme, le christianisme, » tout simple qu'il est en lui-même ; & » s'appliquant plutôt à l'approfondir curieusement, qu'à le régler avec gravité, il y excita de grandes divisions » & les fomenta par des disputes de » mots : il épuisa les fonds destinés aux » voitures publiques, en faisant aller & » venir sans cesse les évêques pour tenir » des conciles, où il vouloit être l'arbitre du culte & de la croyance. » Le témoignage de cet historien a d'autant plus de poids, que son impartialité sembloit rendre sa religion douteuse : quelques-uns l'ont cru même attaché au christianisme.

Il trouble l'empire par la théologie.

Sans entrer dans le détail des querelles ecclésiastiques, envenimées sans cesse par la division des évêques, & par les imprudences ou les cabales de la cour, il suffira d'observer une chose essentielle. Les ariens s'enveloppoient de subtilités

Sentiment & plaintes des ariens.

trompeuſes ; ils confeſſoient en apparence la divinité du Verbe ; ils le diſoient ſemblable au Pere (*homoiouſion*), mais ils rejetoient avec obſtination le mot Conſubſtantiel (*homoouſion*) ; ſe plaignant qu'on embraſât le monde chrétien pour une ſyllabe, pour un mot qui ne ſe trouvoit pas dans l'écriture : comme ſi ce mot n'avoit pas exprimé la choſe même ; comme ſi le jugement de l'égliſe ne l'avoit pas conſacré.

Conciles de Rimini & de Conſtantinople où ils paroiſſent triompher

Le concile de Rimini en 359, compoſé de quatre cent évêques, dont plus des trois quarts étoient catholiques, après avoir refuſé d'abord de rien changer au ſymbole de Nicée, intimidé enfin par les ordres de la cour, admit une formule qui portoit que *le fils eſt ſemblable en tout au pere.* Le concile de Séleucie transféré à Conſtantinople fit de même. « Les ſouſcriptions que l'on » exigea par-tout, dit Fleury *, cauſe» rent un grand trouble dans l'égliſe. » Ce fut une eſpece de perſécution plus » dangereuſe que celle des païens, en » ce qu'elle venoit du dedans. Preſque » tous ſignerent, même ſans être perſua» dés de l'erreur : très peu s'en exemp» terent, ou parce qu'ils eurent le cou-

* *Hiſt. Eccléſiaſt. l.* 14.

» rage de résister, ou parce que leur » obscurité les fit négliger..... Tous les » autres céderent au tems, les uns plus » tôt, les autres plus tard, soit par » crainte, soit par intérêt, soit par igno- » rance. Le prétexte de la paix & de la » soumission à l'empereur fit entrer pres- » que tous les prélats dans la commu- » nion des ariens. » Mais la fermeté des Hilaire, des Athanase, &c. fut invincible, & la foi de Nicée triompha enfin de tant d'orages.

Zèle outré de quelques saints évêques.

Il seroit à souhaiter que, dans les transports d'un zele ardent, on eût toujours concilié la défense de la foi avec le respect dû au souverain. Quelques saints prélats attaquerent Constantius par des écrits outrageans, adressés à lui-même; d'autres louerent ces invectives, & écrivirent sur le même ton. * Un premier exemple en produisit, selon la coutume, des plus dangereux. On cessa de voir la majesté impériale, dans un prince qui favorisoit l'hérésie, quoiqu'on ne l'eût pas méconnue autrefois, dans les tyrans qui persécutoient le christianisme.

Pourquoi l'on étoit moins sou-

Cette différence de conduite naissoit de la différence de situation. Les évê-

* Voyez Fleury, & *l'Hist. de l'Eglise Gallic.*

soumis qu'autrefois aux princes.

que, en général, comblés de biens & d'honneurs par Constantin, aigris par les travers & les vexations de son fils, dont le caractere n'étoit rien moins qu'imposant ; échauffés de la chaleur des disputes, si âpres en matiere de religion ; venoient naturellement franchir les bornes de l'ancienne modestie. Les plus vertueux d'entre eux se livroient aux transports du zele ; les autres s'énorgueillissoient de leur empire sur les esprits ; quelques-uns, courtisans flatteurs, donnoient l'exemple de l'ambition & de l'intrigue ; quelques autres, s'imaginoient honorer Dieu en bravant les princes.

Audace de Léonce de Tripoli.

Léonce de Tripoli eut l'audace de refuser une visite de respect à l'impératrice Eusébie. Il prescrivit le cérémonial qu'il exigeoit d'elle : « Quand j'entrerai, » qu'elle se leve aussitôt, qu'elle vienne » au-devant de moi, qu'elle s'incline profondément pour recevoir ma bénédiction. Quand je serai assis, elle se tiendra modestement debout, jusqu'à ce » que je lui fasse signe de s'asseoir. » L'impératrice demanda vengeance de cette insulte : l'empereur loua l'évêque, de peur d'essuyer aussi quelque outrage.

Le mal venoit de l'empereur.

C'est à la foiblesse & à l'imprudence de ce prince, qu'on doit attribuer la plu-

part des maux qui infecterent l'église, & qui refluoient nécessairement sur la société. Sous un sage empereur, ou les disputes auroient été moins violentes, ou du moins l'autorité suprême n'auroit pas été avilie.

Excès dans Alexandrie.

Pour connoître parfaitement à quels excès de fureur & de scandale ces querelles pouvoient déjà porter les chrétiens, il suffit de lire ce qui se passa dans Alexandrie en 356. Constantius voulut y établir sur le siege d'Athanase l'évêque George, arien, vrai brigand qu'il appeloit *le plus parfait des docteurs*. Le duc d'Egypte, chargé de l'expédition & excité par l'intrus, livra aux cruautés de la soldatesque les catholiques zélés, hommes & femmes, tandis que leur pasteur prenoit la fuite. George ne monta sur le siege épiscopal, que pour y signaler également sa rage & son avarice. Il s'empara de la ferme des salpêtres & des salines; il imposa un droit sur des cercueils qu'il fit faire pour les enterremens, & dont on fut obligé de se servir. On le chassa, ne pouvant plus le supporter. Il revint bientôt en état de se rendre plus redoutable. Alexandrie, le berceau de l'arianisme, sembloit destinée à donner l'exemple de toutes les horreurs que l'esprit de secte devoit enfanter.

JULIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de Julien. — Ses efforts pour détruire le christianisme.

361.
Julien reconnu avec joie.

A PEINE la mort de Constantius fut-elle connue, que tous les cœurs se tournerent vers Julien. Le bruit de ses exploits & de ses vertus lui attiroit la vénération publique. On voyoit du prodige dans l'événement qui lui assuroit le trône sans combat. Constantinople le reçut avec autant d'alégresse que de respect. Il fit des funérailles magnifiques à l'empereur, qu'il affectoit de pleurer, mais qu'il ne pouvoit regretter véritablement. Un de ses premiers soins fut de créer une chambre de Justice, pour la punition de ceux qu'on jugeroit avoir abusé de leur crédit sous le dernier regne. Trois célebres délateurs, Paul, Apodème & l'eunuque Eusebe, grand chambellant, expierent leurs crimes par le feu. On applaudit à cet acte de sévérité. On blâma quelques jugemens arbitraires qui tomberent sur des innocens, comme il arrive

Il punit les délateurs.

arrive presque toujours en pareilles occasions.

Les abus à réformer étoient sans nombre, surtout dans la maison du prince, où des hommes inutiles dévoroient la substance de l'état : mille barbiers, mille cuisiniers, le reste à proportion ; gens avides, corrompus, dont le luxe & la rapacité n'épargnoient rien. Le trésor public se perdoit dans cet abîme. Julien s'en aperçut d'abord. Ayant demandé un barbier, & voyant entrer un homme en habit superbe : *Je demandois un barbier*, dit-il, *& non pas un sénateur.* Ce barbier, outre des gages & des gratifications considérables, avoit tous les jours la nourriture de vingt hommes & de vingt chevaux. Tous les barbiers furent congédiés, excepté un. *Encore est-ce trop*, dit le prince, *pour qui laisse croître sa barbe.* Il traita de même les eunuques, & tout ce qu'il ne jugea pas nécessaire.

Il réforme le palais.

Une philosophie outrée présida peut-être à cette réforme. Mais les peuples durent se féliciter d'avoir un tel philosophe pour souverain, plutôt qu'un maître fastueux & prodigue. Il les mit à couvert des vexations de finance, & de la licence des soldats ; il rendit la justice avec autant de soin que de promp-

Il s'occupe du bien public.

titude ; il s'en fit un devoir indiſpenſable. & n'y chercha que le bien de ſes ſujets.

Flatterie repouſſée. Ennemi de la flatterie, un jour que les avocats applaudiſſoient avec tranſport à ſon jugement : *Je ſerois*, dit-il, *fort ſenſible à ces éloges, ſi je croyois que ceux qui me les donnent, euſſent le courage de me cenſurer, en cas que j'euſſe décidé le contraire.* Une de ſes principales maximes de gouvernement étoit, qu'*il faut s'en tenir aux lois & aux coutumes anciennes, à moins qu'une grande utilité publique n'oblige d'y déroger.* Maxime vraie, qu'il appliqua fauſſement au chriſtianiſme.

Maxime de gouvernement.

Modeſtie outrée de Julien à l'égard des conſuls. Parmi des traits frappans de ſageſſe, on aperçoit dans ce prince une affectation de modeſtie, qui dégénéra quelquefois en indécence, & il eut en général le défaut d'outrer les choſes louables. C'étoit la coutume que l'empereur accompagnât les nouveaux conſuls au ſénat. Mamertin & Névite, décorés de ce titre, viennent au palais le jour de la cérémonie. Julien court au-devant d'eux, les reçoit dans leur litiere, leur demande l'ordre pour partir, les place lui-même ſur leurs chaiſes curules, les précede à pied, confondu avec la foule. Son panégyrique, prononcé par Mamertin, eſt parvenu juſqu'à nous. On

y voit une flatterie ingénieuse, qui auroit dû ne pas plaire à une ame philosophe. Mais Trajan avoit bien écouté le discours de Pline, & ces panégyriques flatteurs n'étoient que trop d'usage.

L'empereur haranguant un jour le sénat, on lui annonce que le philosophe Maxime arrive d'Ionie. Il se leve brusquement; il va embrasser Maxime; le fait entrer, le comble d'éloges; il l honore comme un ancien maître, dont les leçons méritent la plus vive reconnoissance. Il l'accompagne ensuite, lui serrant la main. Ses invitations & les honneurs qu'il rendoit à la philosophie, attirerent dans le palais une foule de sophistes peu dignes de sa confiance; & l'extérieur de philosophie devint un masque pour l'ambition & l'intérêt. Les vrais philosophes sont toujours rares, même quand ils sont respectés.

Il honore excessivement le philosophe Maxime.

Son palais est rempli de sophistes.

Depuis long-tems Julien haïssoit le christianisme. Il l'abjura aussi tôt qu'il se vit le maître. Son principal objet fut de détruire une auguste religion, qu'il envisageoit comme ennemie de la prospérité publique; prenant sans doute pour la religion même, les abus qu'y mêloient les passions & les préjugés. Ses philosophes l'animoient à cette entreprise, & la plupart lui suggéroient des

Il se propose d'abolir le christianisme.

partis violens, également oppofés à fes principes & à fon caractere. Trop humain pour s'expofer au reproche de tyrannie, trop habile pour ne pas prévoir les rifques d'une perfécution fanguinaire; il forma fon plan avec la plus profonde politique. Sans perfécuter ouvertement les adorateurs de Jéfus-Chiift, il fit plus de mal que tous les perfécuteurs.

Mais fans perfécution ouverte.

» Il favoit, dit Libanius, * qu'on ne » gagne rien à vouloir forcer les conf- » ciences; qu'on peut guérir quelquefois » les maladies corporelles en liant les » malades; mais que ni le fer ni le feu » ne peuvent détruire la croyance. Si la » main facrifie, le cœur la défavoue, » accufe la foibleffe du corps, & con- » ferve fes premiers fentimens. On ne » change point d'opinion, on feint de » changer. Ces hypocrites vont enfuite » demander grace au parti qu'ils ont » paru abandonner; & ceux qui ont » péri dans les fupplices reçoivent les » honneurs divins ». Libanius, à en juger par ce paffage, méritoit l'eftime de l'empereur, qui, en effet, profita de fes confeils & de fa plume.

Penfée de Libanius fur ce fujet.

Julien pratique avec

Suivons Julien dans une affaire fi délicate. Comme grand-prêtre, il donne

* Or. 13.

l'exemple du culte qu'il se propose de rétablir. Il préside avec zele aux cérémonies païennes ; il se montre plein de respect pour les dieux : il en inspire aux ames superstitieuses ; les autres se font un devoir de paroître l'imiter. Une religion sans morale est méprisable quand on l'examine de près. Les chrétiens avoient un avantage infini, en reprochant au paganisme ce défaut essentiel ; car il falloit emprunter de la philosophie l'idée & la connoissance des devoirs, que la religion devroit inculquer & prescrire. Julien tire du christianisme ce qu'il ne peut s'empêcher d'y reconnoître d'excellent à cet égard, & s'efforce de l'introduire dans le paganisme. Il veut qu'on enseigne les préceptes de la vertu, qu'on les joigne aux exercices du culte ; que la charité surtout, qui caractérise les chrétiens, soit pratiquée avec ferveur.

Zele la religion païenne.

Il y introduit la morale.

La conduite des prêtres ayant encore plus d'influence sur les mœurs que leurs discours, il les exhorte par ses écrits à la sainteté du sacerdoce ; & leur en trace le plan, jusqu'à leur interdire des lectures, *qui allument*, dit-il, *peu-à-peu le feu des passions*. Il exige l'amour des dieux & celui des hommes, comme les premieres qualités de leur état. Il ordonne qu'on les respecte ; mais aussi

Il donne des regles de vertu aux prêtres.

qu'ils ſe rendent reſpectables. Il peint la dignité de leur miniſtere, en les appelant *les interprêtes des dieux auprès des hommes, & les cautions des hommes auprès des dieux.* C'eſt uniquement pour le bien des pauvres, pour l'intérêt de la veuve & de l'orphelin, qu'ils doivent, ſelon lui, viſiter les grands & les magiſtrats.

Il tourne les chrétiens en ridicule.

En relevant ainſi l'idolâtrie, il ſaiſit tous les moyens imaginables de miner ſourdement le chriſtianiſme. Perſuadé que le ridicule & le mépris ſont plus efficaces pour cet effet que les tortures; il défend de maltraiter ſous prétexte de religion les *Galiléens*, (c'eſt le nom qu'il donne aux diſciples de Jéſus Chriſt,) parce qu'ils ſont, dit-il, *plus dignes de compaſſion que de haine; aveugles qui s'égarent ſur l'eſſentiel, & qui abandonnent le culte des dieux, pour honorer des reſtes de cadavres & des oſſemens de mort.*

Il entretient les diviſions entre eux.

Il rappelle tous ceux que Conſtantius avoit exilés, catholiques ou ariens; & rend aux évêques leurs égliſes, dans la vue de ranimer entre eux les funeſtes diſſentions qui faiſoient tant de ravages; car il ſavoit, dit Ammien Marcellin, d'un ſtyle exagérateur & emphatique, il ſavoit que *les bêtes feroces ſont moins cruelles pour les hommes, que les chré-*

tiens, en général, ne l'étoient dans leurs disputes les uns pour les autres.

Enfin, il profite des excès du faux zele, en y oppofant une modération apparente. Maris de Chalcédoine, arien, vieillard aveugle, l'infulte publiquement dans un facrifice : *Tais-toi, malheureux aveugle*, lui dit l'empereur, *le Galiléen ton dieu ne te rendra pas la vue.* — *Je le remercie*, dit l'évêque, *de m'épargner la douleur de voir un apoftat tel que toi.* Julien continua le facrifice fans répliquer.

Il oppofe la modération aux outrages.

Les chrétiens avoient parmi eux des hommes habiles, qui enfeignant les lettres & les fciences, infinuoient leur religion dans les efprits, & décréditoient le paganifme. Redoutables ennemis des philofophes, ils les combattoient avec les mêmes armes, dont ceux ci faifoient ufage contre la vérité. Pour leur enlever cet avantage, pour les rendre méprifables par l'ignorance, l'empereur défend aux chrétiens d'enfeigner la grammaire, l'éloquence, la philofophie, fous prétexte que, ne croyant pas la doctrine religieufe des Grecs, ils ne peuvent fans une honteufe impofture, employer des livres remplis de cette doctrine. Le même édit permet aux chrétiens de fréquenter les écoles; mais un édit poſté-

Il interdit aux chrétiens l'enfeignement des lettres & des fciences; & même la fréquentation des écoles.

rieur le leur défend, parce que l'évangile doit leur ſuffire. Défenſe qu'Ammien taxe d'inhumanité, & qui n'en étoit pas moins propre à produire ſon effet. On ne verra que trop dans la ſuite combien l'ignorance peut nuire à la religion ; & la politique de Julien prenoit une voie preſque infaillible.

Il emploie mille moyens de les dégoûter ou avilir.

Comme l'intérêt eſt le grand mobile du cœur humain, c'eſt par-là ſurtout que l'empereur attaque le chriſtianiſme. Les graces, les dignités, il les réſerve pour les idolâtres ; il abandonne les fidelles au mépris & aux vexations. Il anéantit les privileges des clercs ; il abolit les diſtributions fondées par Conſtantin en leur faveur, & en faveur des veuves & des vierges ; il fait réparer les temples aux frais des chrétiens ; il les exclut de tous les emplois, diſant que leur loi ne leur permet point de ſe ſervir de l'épée ; il leur ferme les tribunaux, parce que cette loi leur interdit les procès & les querelles. S'ils ſe plaignent d'être ſurtaxés par les gouverneurs, *l'évangile ne vous apprend-il pas*, répond-il, *à mépriſer les biens de ce monde, & à ſouffrir les maux en patience* ? Il ſaiſit une occaſion de dépouiller l'opulente égliſe d'Edeſſe, *pour faciliter aux Galiléens le voyage du royaume des cieux.*

Il déclare que la diverſité de culte ſera une cauſe légitime de divorce; moyen facile de multiplier les apoſtaſies. Enfin, il emploie tous les reſſorts d'une adroite politique, contre des hommes qu'il veut ſéduire & ébranler, mais dont il ne veut pas faire des martyrs.

Le zele indiſcret & téméraire de plu-ſieurs chrétiens, qui renverſerent des autels, des ſtatues & même des temples, ou qui troublerent avec éclat l'ordre public, fit couler le ſang dans les provinces. » En divers endroits, dit » l'abbé de la Bléterie, ſurtout en Orient » où le climat échauffe plus les eſprits, » les païens enflés de leur fortune pré-» ſente inſulterent publiquement les chré-» tiens; qui, de leur côté, ſe ſouvenant » moins des regles de l'Evangile que de » leur proſpérité paſſée, rendoient injure » pour injure & inſulte pour inſulte. Des » paroles on en venoit aux coups, & » des coups à la ſédition ». Il n'eſt donc pas étonnant que des gouverneurs, ennemis du chriſtianiſme, aient porté la rigueur au-delà des bornes preſcrites. Mais quoi qu'en diſent des écrivains eſtimables, il paroît douteux qu'ils ſe ſoient conformés en ce point à la volonté ſecrete du prince. Les ſupplices, pour ſimple cauſe de religion, étoient certaine-

Le zele indiſcret de quelques-uns occaſionne des violences.

ment contraires au but qu'il se proposoit, & au plan qu'il avoit tracé avec tant d'art.

Superstition de Julien.

On ne peut douter au moins des travers où, malgré sa philosophie, une aveugle superstition l'entraînoit. Il égorgeoit des victimes sans nombre; les bœufs sembloient devoir manquer, s'il eût vécu. C'est l'expression d'Ammien lui-même, qui assure que la dépense des sacrifices, des cérémonies, devenoit onéreuse pour l'état; que les soldats se rassasioient presque tous les jours de la chair des animaux immolés; qu'ils buvoient excessivement, surtout les Gaulois, & perdoient alors toute retenue. Selon saint Chrysostôme, l'empereur, dans les cérémonies religieuses, étoit investi d'une foule de débauchés. Saint Grégoire de Nazianze l'accuse d'abominations secretes, de sacrifices nocturnes où le sang humain étoit répandu. » Mais, comme le remarque

Imputations suspectes de quelques auteurs.

» l'abbé de la Bléterie, on doit tenir » pour suspects des découvertes divulguées après la mort de Julien, dans » un tems où la haine publique n'étoit » pas encore rallentie; & quelquefois » des bruits populaires produisent des » histoires si bien circonstanciées, qu'elles trompent les auteurs les moins capables de vouloir tromper ». J'ajoute

une obſervation plus frappante. Saint Grégoire, en invectivant contre Julien, parle de Conſtantius, non-ſeulement comme d'un prince admirable, mais comme d'un ſaint. Cette partialité eſt facile à concevoir par les circonſtances, ſurtout dans le genre oratoire : elle doit apprendre au lecteur impartial à régler ſon jugement. Il faudroit bien peu connoître l'humanité, pour être ſurpris de voir les hommes les plus reſpectables, ſuivre quelquefois la prévention : il faudroit n'aimer ni la vérité ni la juſtice, pour ne pas mettre dans la balance les raiſons qui, en ce cas, infirment leur témoignage.

CHAPITRE II.

Guerre de Perſe. — Fin du regne de Julien.

EN même tems que l'empereur travailloit à la ruine du chriſtianiſme, il méditoit une grande entrepriſe contre les Perſes. Il ſe propoſoit de venger ſur Sapor les outrages faits au nom romain; & par ſon économie, par la ſageſſe du gouvernement, par la terreur qu'il avoit inſpirée aux barbares, il s'étoit mis en état de porter la guerre au fond de l'Aſie.

362. Guerre entrepriſe contre les Perſes.

Il partit de Constantinople l'an 362. Les provinces occidentales s'aperçurent à peine de son absence. Tout y demeura tranquille jusqu'à sa mort. Il ne fallut que son nom pour arrêter ces peuples avides & féroces, qui menaçoient toujours l'empire. Sapor lui ayant envoyé demander la paix, il jeta sa lettre avec mépris, disant qu'*il iroit bientôt lui-même porter la réponse*. C'étoit un héros incapable de montrer de la foiblesse; mais quel héros peut compter sur la fortune ?

Calamités publiques.

Des calamités publiques furent comme le prélude du mauvais succès de son expédition. Nicomédie, qu'un horrible tremblement de terre avoit renversée depuis peu, fut entierement détruite par une nouvelle secousse. Plusieurs autres villes essuyerent le même désastre; quelques-unes furent englouties par la mer. La sécheresse amena la peste & la famine. Julien crut y remédier en taxant les denrées à bas prix. Il en fit venir des provisions considérables; mais les marchands abandonnerent un commerce, où ils ne pouvoient gagner suffisamment; & des riches avares acheterent sous main tout le bled, pour le revendre à un prix excessif. Exemple remarquable en faveur de la liberté du commerce.

Monopoles sur le blé.

Antioche, qu'habitoit alors l'empereur, éclata en murmures contre lui.

Cette ville, presque toute chrétienne, mais également voluptueuse & frivole, qui jugeoit des hommes par l'extérieur, qui vouloit du brillant, du faste, des plaisirs; qui s'embarrassoit peu du mérite, ou plutôt le meprisoit ouvertement; n'avoit point dissimulé ses sentimens à l'égard d'un prince, dont la cour étoit une école de philosophie, & dont les mœurs austeres étoient la censure des mœurs nationales. Son air sauvage, son cortege philosophique, ses dévotions superstitieuses, & principalement sa barbe longue & hérissée, (car il imitoit en ce point les philosophes,) égayerent la malignité des citoyens. On le tourna en ridicule, on eut l'insolence de l'outrager par des satires. **Julien outragé à Antioche.**

Il ne se vengea que par une satire plus juste, mais peu convenable à sa dignité. Dans cet ouvrage qui subsiste encore aujourd'hui, intitulé *misopogon*, c'est-à-dire, l'*ennemi de la barbe*, il affecte de se censurer lui même & de se reprocher mille défauts, pour peindre avec plus de vivacité les désordres d'Antioche. On lui répliqua, il se tut. Mais il protesta en partant que jamais il ne reviendroit dans cette ville. Il y laissa pour gouver- **Il se venge par le *misopogon*.**

neur Alexandre, homme dur & inquiet. *Je sais bien*, dit-il, *qu'Alexandre ne mérite pas un gouvernement, mais Antioche mérite un tel gouverneur.* C'étoit avouer que la passion dirigeoit son choix; c'étoit manquer aux principes de sagesse qui honoroient sa philosophie.

Il pardonne à des assassins, & donne l'exemple aux troupes.

Plusieurs traits louables lui méritent ensuite de grands éloges. Dix soldats chrétiens avoient formé le complot de l'assassiner : il les punit seulement par des reproches. Ayant trouvé parmi les bagages beaucoup de vins & de liqueurs; *un soldat*, dit-il, *ne doit boire que le vin qu'il se procure par son épée; je suis soldat, je ne prétends pas être mieux traité que les autres.* Et il rejette avec indignation ces superfluités de luxe. Haranguant ses troupes, il leur déclare qu'il exige dans la guerre une prompte obéissance, mais qu'ensuite *peu jaloux du privilege des princes, qui substituent leur volonté à la raison & à la justice, il permettra que chacun lui demande compte de ses démarches, & il sera prêt à les satisfaire.* Toujours donnant l'exemple du travail, de la patience & de la valeur, il fait de ses soldats autant de héros, & les conduit en habile général. C'est-là qu'on reconnoît le grand homme.

Après une marche périlleuse par l'Assyrie, il s'avance vers les bords du Tigre. En deça de ce fleuve, étoit la ville de Coqué, près des ruines de la fameuse Séleucis ; au-delà, Ctésiphon, capitale des Perses. Si la flotte romaine passoit de l'Euphrate dans le Tigre, au dessous de Ctésiphon, où les deux fleuves se réunissent, elle devoit être exposée à une perte certaine ; & l'armée auroit manqué de tout en assiégeant cette place. La connoissance de l'histoire servit l'empereur. Il savoit qu'on avoit creusé un canal de communication entre les deux fleuves. Quoiqu'il n'en restât aucun vestige, il le découvrit à force de perquisitions. On le creusa encore de nouveau, & il y fit descendre la flotte.

363. Il arrive au bord du Tigre, & profite de l'histoire.

Le passage du Tigre n'en étoit pas moins périlleux. On voyoit des rives fort hautes, garnies de troupes & d'éléphans armés en guerre. Les soldats perdoient courage. Julien leur donne des jeux militaires, pour dissiper leur inquiétude ; il fait en même tems ses préparatifs, & commande l'embarquement à la faveur de la nuit. Les Perses mettent le feu aux premiers vaisseaux qui se présentent. *Courage*, s'écrie-t-il, *nous sommes les maîtres du rivage : ce feu est le signal que j'ai prescrit.* L'armée le croit,

Il passe le fleuve avec beaucoup de danger.

se rassure, passe avec assurance, met en fuite les ennemis après un combat opiniâtre, pille leur camp, & admire plus que jamais son empereur.

Il renonce au siége de Ctésiphon.

Ctésiphon étoit regardé comme l'écueil de la puissance romaine. Les plus sages furent d'avis de n'en pas tenter le siege, parce que la grande armée de Sapor approchoit. D'ailleurs Arbace, roi d'Arménie, & deux généraux, dont on attendoit le secours, n'arrivoient point. Julien ne pouvant espérer de forcer la place sans eux, prit le parti de les aller joindre, & de remonter le Tigre. Mais trompé par les conseils d'un transfuge, qui promettant de le conduire, ne vouloit que l'entraîner à une perte certaine, il brûla sa flotte, il s'engagea dans l'intérieur du pays. Bientôt il trouva des campagnes dévastées, où il falloit combattre tout-à-la-fois la faim & les Perses.

Sapor l'attaque dans sa retraite.

Dans cette affreuse position, il délibere sur la retraite ; il se détermine à s'avancer vers la Corduène, province de l'empire au midi de l'Arménie. Sapor, à la tête de ses troupes, vient troubler la marche. On ne cesse de combattre. Les Romains, presque toujours victorieux, éprouvent déjà les horreurs de la famine ; les Perses, quoique découragés, profitent d'un tems d'orage pour

faire un dernier effort. Julien, ſans cuiraſſe, combat avec ſon intrépidité ordinaire ; il vole par-tout où le péril eſt plus preſſant. Percé d'un javalot au foie, il tombe. Bientôt on le revoit à cheval. Il perd tout ſon ſang ; il ſe fait porter dans ſa tente, en criant que ſa bleſſure n'eſt pas mortelle. A peine lui a-t-on mis l'appareil, qu'il veut retourner au combat ; mais les forces l'abandonnent, & il ſent approcher ſa fin.

Combat où il eſt bleſſé.

La mort de ce héros eſt auſſi étonnante que ſa vie. Dans un long diſcours qu'il adreſſe à ſes amis, il ſe félicite de voir ſon ame prête à ſe dégager des liens du corps. Il remercie Dieu de ne l'avoir point fait périr ni par une conſpiration, ni par une longue maladie, ni par le glaive d'un tyran. Il aſſure qu'après avoir vécu ſans crime, occupé de ſes devoirs, ennemi du deſpotiſme, zélé pour le bien de la patrie ; il reçoit un trépas ſi glorieux comme une faveur du ciel : *car*, dit-il, *c'eſt une lâcheté égale de ſouhaiter la mort avant le tems, & de la craindre quand il faut mourir.* Il refuſe de nommer ſon ſucceſſeur ; il s'en rapporte au choix de ſes amis, & ajoute qu'en bon citoyen, il ſouhaite d'être remplacé par un homme digne de gouver-

Sa mort courageuſe.

ner la république. Il expire enfin, âgé de trente & un an.

Ammien, plus croyable que personne, fur l'hiftoire de ce prince.

Les contes populaires qu'un zele mal entendu a débité fur la mort de Julien, ne méritent pas plus de croyance, que les infamies & les cruautés dont on a voulu flétrir fa mémoire, affez flétrie par fa haine pour le chriftianifme *. Ammien étoit témoin oculaire, & fon récit porte l'empreinte de la vérité. Admirateur des vertus de Julien, il ne diffimule point fes défauts, fa vanité, fa fuperftition, fon penchant à la fatire. Il blâme fur quelques articles fa conduite envers les chrétiens. L'impartialité d'Ammien a même induit en erreur des favans modernes, qui l'ont cru, comme je l'ai déjà remarqué, partifan du chriftianifme. Cet hiftorien eftimable peut donc fixer notre jugement fur un héros, dont les qualités morales & politiques auroient excité l'admiration générale, malgré fes travers, fi l'apoftafie ne l'avoit rendu exécrable aux yeux des chrétiens

* Parmi beaucoup d'autres abfurdités, on peut diftinguer celle-ci. L'auteur inconnu des Actes de faint Théodoret, qui fe donne pour avoir fuivi l'empereur, dit que l'armée ennemie étoit compofée d'anges fous la forme humaine.

de ſon ſiecle. S'il eût protégé la religion, que n'auroient-ils pas écrit à ſa louange, puiſqu'un ſaint évêque, en le décriant, a cru pouvoir célébrer Conſtantius, arien déclaré & mauvais prince ?

En qualité d'auteur, Julien mérite la préférence ſur la plupart de ſes contemporains. La ſatire des Céſars & le Miſopogon ſont les plus curieux de ſes ouvrages. Il en écrivit un contre le chriſtianiſme, dont il ne reſte que des fragmens dans la réfutation de ſaint Cyrille d'Alexandrie. Les platoniciens modernes empruntoient beaucoup de choſes de la doctrine chrétienne ; ils s'efforçoient de couvrir par des allégories les abſurdités du polythéiſme. Leurs dieux n'étoient plus que des génies ſubordonnés à l'Etre ſuprême. C'eſt apparemment ce qui faiſoit illuſion à cet eſprit rare, & ce qui le rendoit la dupe de leurs folles ſuperſtitions.

Ouvrages de Julien.

Par où les platoniciens le ſéduiſirent

Sa lettre à Thémiſtius eſt un témoignage éclatant de ſon eſtime pour la philoſophie. » En formant trois ou quatre » philoſophes, lui dit-il, vous pouvez » ſervir le genre humain plus utilement » que ne feroit un grand nombre d'em» pereurs. Le philoſophe eſt chargé » dans l'univers d'un rôle important. » Vous dites qu'il eſt capable de donner

Eloge qu'il fait des philoſophes.

» des conſeils avantageux à l'état : il » fait plus ; il donne de bons exemples. » Ses actions viennent à l'appui de ſes » diſcours. Comme il eſt lui-même ce » qu'il veut que ſoient les autres, ſa con» duite eſt plus perſuaſive & plus effi» cace que les ordres de ceux qui ne » ſavent que commander * ». La philoſophie pratique pouvoit ſeule juſtifier cet éloge. Y avoit-il alors des Socrates ou des Phocions ?

Hardieſſe de Libanius à ſon égard.

Libanius éprouva plus que tout autre l'amitié de Julien. Ce fameux ſophiſte enſeignoit à Antioche quand l'empereur y arriva. Il ne ſe montra point à la cour. *J'étois ſon ami*, dit-il, *& non pas ſon courtiſan.* Julien piqué de ſon peu d'empreſſement, lui écrivit un billet de raillerie & de reproche ; & reçut une réponſe ſur le même billet, preſque dans le même goût. Il mande le ſophiſte, le prie à dîner. — *Je ne dîne point*, répondit celui-ci. — *Hé bien, nous ſouperons enſemble.* — *J'ai mal à la tête, je ne le puis pas.* — *Du moins venez me voir ſouvent.* — *Je viendrai quand vous me ferez avertir ; je crains de me rendre importun.* Cette hardieſſe ne déplut point

* Voyez la *Traduction de l'abbé de la Bléterie.*

à l'empereur. Il fut toujours intimement lié avec Libanius.

Rien n'eſt plus connu dans l'hiſtoire eccléſiaſtique, que les vains efforts de ce prince pour retablir le temple de Jérusalem. Ammien raconte que le déſir d'immortaliſer ſon regne par de grands ouvrages l'y détermina ; & que des tourbillons de flammes s'élançant de terre à pluſieurs repriſes, empêcherent les ouvriers de continuer. Les auteurs chrétiens lui attribuent un autre motif, celui d'enlever au chriſtianiſme la preuve tirée de la ruine des Juifs & de leur temple ; ils ajoutent beaucoup de circonſtances miraculeuſes dont on trouve le détail dans nos hiſtoires eccléſiaſtiques. Nous ne connoiſſons point de miracle mieux atteſté, dit le ſavant Fleury.

Projet de rebâtir le temple de Jéruſalem

JOVIEN.

UNE consternation générale suivit la
353. mort de Julien. L'armée victorieuse
Jovien élu empereur. manquoit de tout, elle se trouvoit environnée d'ennemis. Il ne restoit aucun descendant de Constance Chlore. Salluste, préfet d'Orient, refusa l'empire, & conseilla de différer l'élection, jusqu'à ce que l'armée de Mésopotamie pût y concourir. Mais on avoit besoin d'un chef : on élut Jovien, capitaine des gardes appelés *les domestiques*. Quoique jeune, adonné à la table, au vin & aux femmes, il se distinguoit par des qualités estimables, qui pouvoient un jour le corriger de ses défauts.

Il fait une paix honteuse avec Sapor. Sapor envoya proposer la paix, soit qu'il craignît le désespoir des Romains, soit qu'il voulût, en les amusant, les réduire aux dernieres extrémités de la disette. Jovien lui dépêche aussitôt des députés. Quatre jours se passent en négociations : l'armée ne continue point sa marche. Selon Ammien, on auroit pu, dans cet espace de tems, gagner la Corduène, & y trouver l'abondance & la sureté. La faim étoit devenue insupportable, quand Sapor exigea la

reſtitution de cinq provinces ſur le Tigre, que ſon aïeul Narsès avoit cédées à Galérius. Il demanda encore Niſibe, Singare, & quelques autres places de la Méſopotamie. Ces honteuſes conditions furent acceptées. C'eſt la premiere époque du démembrement de l'empire.

Premier démembrement de l'empire.

Jovien repaſſa le Tigre, ſans avoir eu la prudence de ſtipuler que les Perſes lui fourniroient des proviſions. Ses troupes n'eurent pendant ſix jours d'autre nourriture que la chair des chameaux, & des autres bêtes de ſomme qu'on tuoit. Niſibe, qui avoit réſiſté trois fois à Sapor, demanda inſtamment la permiſſion de ſe défendre elle-même. L'empereur, fidelle à ſon traité, força les habitans de ſortir; & leur déſeſpoir augmenta ſa honte. Julien auroit, ſans doute, péri glorieuſement, plutôt que de ſigner une paix ſi ignominieuſe.

Retraite des Romains.

La conduite du peuple d'Antioche fera juger de l'indignation générale. Quoique Jovien fut chrétien zélé, quoique la mort de ſon prédéceſſeur eût excité dans la ville parmi les chrétiens la joie la plus indécente; ce peuple, bien loin de le recevoir avec les acclamations d'uſage, l'accabla de traits ſatiriques, & en ſeroit venu aux excès d'une violente ſédition,

L'empereur, quoique chrétien, inſulté à Antioche.

ſi le préfet Salluſte ne l'eût un peu appaiſé.

Il protege le chriſtianiſme ſans violence.

Cependant le ſéjour du prince à Antioche fut conſacré au bien public. C'eſt là qu'il parut vraiment ſage, en guériſſant les plaies de l'égliſe, ſans troubler les conſciences ni l'état. Les païens étoient d'autant plus inquiets, que d'abord le faux zele ſe déchaîna, abattit les autels, inſulta, menaça les partiſans de l'idolâtrie. Mais Jovien n'ignoroit pas que la violence, en fait de religion, eſt en général une tyrannie auſſi abſurde qu'odieuſe ; puiſqu'elle révolte au lieu d'éclairer, & qu'elle produit ſeulement l'hypocriſie pire que l'erreur. Il laiſſa donc à chacun le libre exercice de ſon culte. Il rendit aux égliſes & aux clercs leurs privileges. Il rétablit les anciennes diſtributions de blé, les réduiſant néanmoins au tiers pendant la diſette. Il rappela d'exil ſaint Athanaſe, que les ariens avoient toujours en horreur, comme leur plus redoutable adverſaire. Dans un concile d'Antioche, où l'on confirma la foi de Nicée, l'empereur déclara ſon intention de n'inquiéter perſonne ſur la croyance, & de favoriſer quiconque travailleroit à concilier les eſprits. Les hérétiques cabalerent ſans le ſurprendre;
les

les catholiques triompherent sans persécution. Sa conduite doit être citée pour modele, puisqu'elle ne lui a procuré que des éloges.

On pouvoit espérer un regne équitable & pacifique. Jovien étoit attendu avec empressement à Constantinople & à Rome. Fort empressé lui-même d'y recevoir l'hommage de ses sujets, il partit d'Antioche au mois de décembre. Mais sa fortune ne fut qu'un éclair. En Galatie, on le trouva mort dans son lit, étouffé vraisemblablement par la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans sa chambre pour en sécher les murailles. Il n'avoit que trente-trois ans.

Il meurt en Asie.

Quoique ce regne ait été trop court, on doit le regarder comme très-avantageux au christianisme : si le successeur de Julien eût fait comme lui profession de l'idolâtrie, & se fût conformé à sa politique contre les chrétiens ; deux exemples pareils en auroient vraisemblablement entraîné d'autres : un troisieme empereur païen auroit pu étendre au loin les progrès du mal. C'est un prodige, dans l'ordre de la providence, de voir la religion la plus réprimante s'affermir au milieu des obstacles, malgré les fautes mêmes & les dissentions de ses sectateurs.

Ce regne très-utile au christianisme.

VALENTINIEN I, *en Occident*, *Et VALENS*, *en Orient.*

364. L'armée proclame Valentinien.

APRÈS un interrègne de quelques jours, l'armée élut empereur, à Nicée en Bithynie, Valentinien, qui étoit resté à Ancyre. Son pere Gratien, né en Pannonie d'une famille obscure, avoit fait une fortune considérable par sa valeur & par sa force extraordinaire; d'abord simple soldat, & enfin comte d'Afrique. Le fils, marchant sur ses traces, avoit acquis de la réputation dans les armées; & quoique peu instruit, excessivement févere, & trop avide d'argent, il se distinguoit par des vertus dignes du trône.

On veut qu'il se donne un collègue.

Sa réponse ferme.

Dès qu'il eut été revêtu des ornemens impériaux, les soldats demanderent à grand cris qu'il se donnât un collegue, afin que l'empire ne se trouvât plus exposé au malheur de rester sans chef. Intrépide au milieu de cette séditiou, adressant la parole aux troupes: « Il ne tenoit qu'à vous, leur dit-il, de faire » un autre empereur; mais à présent » que je le suis par votre choix, c'est à » moi de commander, à vous d'obéir.

» Je ne refuse pas de prendre un collè-
» gue ; je me réserve le soin d'en choisir
» un, quand je le jugerai convenable,
» qui soit digne de vous & de moi. »
Ce discours imposa silence aux séditieux. Peu de tems après, Valentinien nomma auguste son frere Valens ; en quoi il eut moins d'égard au bien public, qu'à l'intérêt de sa famille. Un de ses capitaines lui avoit dit avec franchise : *Si vous aimez votre famille, vous avez un frere ; si vous aimez l'état, choisissez le plus digne.* Il auroit dû profiter de ce conseil. **Il s'associe son frere Valens.**

A l'occasion d'une maladie que les deux empereurs eurent ensemble, on vit naître une accusation de magie, que l'ignorance superstitieuse rendit ensuite commune. Ils se laisserent persuader que les amis de Julien avoient employé contre eux des maléfices. Ils firent informer juridiquement sur cet attentat. On mit à la torture le philosophe Maxime, objet de la haine de Valentinien. On ne trouva contre lui ni preuves ni indices. On ne laissa pas de le condamner à une amende énorme, parce qu'on le soupçonnoit de s'être enrichi dans le tems de sa faveur ; mais il fallut bien la réduire à peu de chose, parce que sa fortune étoit réellement très-bornée. **Accusation de magie.**

Les barbares, n'ayant plus à craindre **Incursions**

des barbares, de tous côtés. un Julien, s'étoient mis en mouvement, & recommençoient leurs incursions. Les Allemands fondoient sur la Gaule & la Rhétie, (le Tirol, le Trentin, &c.); les Quades & les Sarmates, sur la Pannonie; les Pictes & les Ecossois, sur la Grande-Bretagne; les Goths, sur la Thrace; diverses nations Maures, sur les provinces d'Afrique; & Sapor, se croyant libre de tout engagement après la mort de Jovien, vouloit conquérir l'Arménie, qu'avoient anciennement possédée les rois de Perse. Pour faire face à tant d'ennemis, les deux augustes se partagerent l'empire. Valens eut l'Orient; c'est-à-dire, l'Egypte, l'Asie & la Thrace; Valentinien se réserva l'Occident. Rome ne fut pas préférée à Constantinople, comme on pourroit se l'imaginer; car Milan, dès le tems de Constantius, étoit le séjour du prince, parce qu'il s'y trouvoit presque au centre de ses états.

Partage de l'empire.

Réglemens de Valentinien pour rétablir les finances.

Rien n'étoit plus essentiel en ce tems d'orages, que de rétablir les finances, épuisées par la guerre de Perse, & de maintenir le calme intérieur, troublé sans cesse par la diversité de religion. Valentinien fit pour cela des réglemens politiques. Il déclara que personne ne seroit exempt des impositions, qu'exi-

geoit la guerre contre les barbares; que les officiers de sa maison & les magistrats y contribueroient, & devoient donner l'exemple du zèle, ainsi que les clercs, qui font une profession particuliere de soulager les malheureux. On observe que Constantius, précisément par le même motif, avoit exempté les clercs de cette taxe, disant que leur gain retournoit au profit des pauvres. Mais qu'arrivoit-il, si la charité étoit moins forte que l'intérêt? Les clercs soumis aux impositions.

Les présens que les villes faisoient au prince, en certaines circonstances, avoient été considérablement diminués par Julien, qui les regarda toujours comme un hommage purement volontaire. Valentinien les changea en tributs, & n'en dispensa que les sénateurs. Le besoin peut-être l'obligeoit de se ménager cette ressource. Il publia du moins des lois séveres pour empêcher les exactions, les vexations, plus onéreuses souvent au peuple que les impôts mêmes. Présens des villes changés en tributs.

Sa conduite, par rapport au second objet, fut réglée par la prudence; chrétien & catholique décidé, il toléra l'exercice de la religion païenne, qu'il ne pouvoit proscrire sans exciter des tempêtes. Il laissa les prêtres du paganisme en possession de leurs privileges; il pro- Tolérance de Valentinien.

mit même des récompenses à ceux qui se comporteroient sagement ; il ne toucha point à l'autel de la Victoire, si cher aux Romains.

Il renvoie les faux philosophes.

Quant aux philosophes, prodigieusement multipliés sous Julien, ceux dont les vertus ne soutenoient pas ce titre, il leur ordonna de retourner dans leur pays ; parce qu'*il est honteux*, (ce sont ses termes,) *que des hommes qui se vantent d'être à l'épreuve des coups de la fortune, n'aient pas le courage de partager avec leurs citoyens le poids des charges publiques.*

Il honore &contient le clergé.

Il se fit un devoir de ne point entrer dans les questions de théologie, laissant aux évêques ce qui regarde le dogme, & ne se mêlant que de ce qui intéresse l'ordre politique de la société. S'il fit sortir de Milan saint Hilaire de Poitiers, ce fut à cause des troubles qu'excitoit son zèle contre l'évêque de cette ville, accusé d'arianisme. Plein de vénération d'ailleurs pour l'épiscopat, il opposa une barriere aux clercs & aux moines intéressés, en leur défendant de fréquenter les maisons des veuves, des orphelines ; & en déclarant dévolues au fisc les donations qu'une femme leur feroit, sous prétexte de piété, même par testament. Il défendit, comme avoit

Il annulle les donations faites aux clercs & aux moines par des femmes.

fait Constantin, d'admettre à la cléricature ceux qui devoient porter les charges publiques. Avec de sages précautions, on auroit pu dès le commencement prévenir la nécessité fâcheuse de ces lois.

Sous un tel gouvernement, les discordes de religion parurent éteintes, & la catholicité y gagna beaucoup. Valens au contraire, arien impitoyable, ne cessa de persécuter les catholiques, sans pouvoir rétablir solidement l'arianisme. L'église tranquille en Occident.

Une institution louable, commune aux deux princes, ce fut de faire élire parmi les notables de chaque ville des *défenseurs*, destinés à protéger les foibles, à veiller au maintien de l'ordre & de la justice, à s'élever contre les abus & les vexations, non par la force coactive, qu'ils n'avoient point entre les mains, mais par les remontrances, les oppositions juridiques, & le recours aux tribunaux supérieurs. Malheureusement plus les désordres sont communs dans un état, moins aussi de pareilles fonctions y peuvent être exercées d'une maniere efficace. Défenseurs, établis dans les villes.

Tandis que Valentinien secouroit la Gaule contre les Allemands, qui n'ayant pas reçu les présens, ou plutôt l'espece de tribut établi par un long usage, fai- 365. Tyrannie de Valens.

ſoient des courſes au-delà du Rhin, Valens fut ſur le point d'être détrôné. Procope, parent de Julien, avoit diſparu après la mort de ce prince, dont on le ſoupçonnoit d'ambitionner la ſucceſſion. Il apprit dans ſa retraite la mauvaiſe diſpoſition des eſprits contre Valens. Ce prince étoit déjà repréſenté comme un Tibère, parce que Pétrone ſon beau-pere étoit un Séjan. La tyrannie de Tibère ſembloit revivre dans un édit, par lequel on condamnoit à mort, non-ſeulement les auteurs des libelles diffamatoires, mais ceux qui oſeroient les garder.

Procope veut le détrôner, & périt.

Quoique Procope n'eût ni le génie ni le courage qu'exigent les grandes entrepriſes, il débuta cependant avec ſuccès. Proclamé auguſte par quelques cohortes, il ſe rendit maître ſans peine de Conſtantinople & de la Thrace. Il s'empara même de Cyzique, capitale de l'Helleſpont ; mais l'année ſuivante, trahi par ſes généraux, dont il ne méritoit point les ſervices, il fut défait en Phrygie & livré à l'empereur, qui le fit exécuter ſur le champ.

Guerre avec les Allemands

Valentinien ne ſecourut point ſon frere : les Allemands exerçoient alors ſes troupes. Jovin, excellent général, employé contre les barbares, les attaqua ſéparés en pluſieurs corps ; remporta

ſur eux trois victoires, & les força de reſpecter les frontieres. Un roi de cette nation fut inhumainement pendu par des ſoldats. Jovin alloit en punir leur tribun, ſi les ſoldats eux-mêmes n'avoient proteſté qu'eux ſeuls étoient coupables de ce meurtre.

Les Romains, barbares & perfides.

Mille traits atroces flétriront déſormais les Romains. Mêlés avec les barbares, ils en ont pris les mœurs, ils y ont ajouté leurs propres vices. Les trahiſons, les cruautés, les crimes les plus noirs, ne les effraient plus. Ils craignoient les entrepriſes de Vithicabe, autre roi germain : n'ayant pu s'aſſurer de ſa perſonne, ils corrompirent un de ſes domeſtiques, & l'engagerent à l'aſſaſſiner. Si les anciens Romains avoient eu cette conduite, Rome ne ſeroit rien dans l'hiſtoire.

Valentinien trop ſévere.

On reproche à Valentinien pluſieurs actes d'une rigueur exceſſive, qui approche de la tyrannie. Il avoit pour maxime, que la *ſévérité eſt l'ame de la juſtice, & que la juſtice eſt l'ame de la ſouveraineté.* Mais il ignoroit que pour être véritablement juſte, il faut n'être ſévère qu'à l'égard du crime, & qu'en outrant la ſévérité on tombe dans l'injuſtice. Le célebre Prétextat, préfet de Rome, fort attaché au paganiſme

Prétextat, ſage préfet de Rome.

connoissoit mieux les regles que l'autorité doit se prescrire. La douceur tempéra toujours son incorruptible équité, & l'on respecta toujours ses jugemens, comme une source du bien public. Il appaisa les troubles que le schisme d'Ursin avoit excités. Cette affaire scandaleuse doit être rapportée en peu de mots.

366. Le siege de Rome excite déjà l'ambition.

Après la mort du pape Libère, fameux pour avoir souscrit un formulaire des ariens, Damase fut élu canoniquement. La soif des honneurs & des richesses lui suscita un rival. Selon Ammien, les ambitieux tournoient leurs vues avec ardeur sur cette place éminente, qui autrefois ne présentoit que des travaux & des dangers. « Ils voient, dit-il, qu'elle » leur procurera le moyen de s'enrichir » par les libéralités des dames, de se » faire porter sur des chars, de se mon- » trer superbement vêtus, d'avoir une » table mieux servie que celle des rois : » plus heureux, s'ils imitoient la vie de » quelques prélats de province, qui, » par leur frugalité, leur simplicité, » leur modestie, se rendent chers au » dieu éternel, & respectables à ses » vrais adorateurs. »

Ursin le dispute à Damase : schisme scandaleux.

Ursin, diacre de l'église romaine, voulut enlever le pontificat à Damase, forma un parti, & reçut l'ordination.

Il soutint un siege contre les partisans du pape. Une basilique où il s'étoit retranché devint un champ de bataille. Cent trente-sept personnes y périrent. L'empereur l'exila ; le préfet chassa les schismatiques à main armée ; mais le schisme ne fut entiérement éteint que plusieurs années après. On doit le regarder comme le prélude des maux affreux que l'ambition fit naître au sein de l'église. Le mal, sans doute, étoit déjà grand, puisque l'exemple de tant de saints évêques n'étoit plus une assez forte barriere.

Tandis que Valentinien maintenoit la tranquillité en Occident, Valens troubloit l'Orient par le zèle de l'arianisme. En même tems il attiroit sur l'empire des ennemis capables de le renverser, & que nous verrons bientôt établir leur domination en Occident. Je parle des Goths, déjà célebres dans l'histoire, qui méritent actuellement quelques détails particuliers. Le Scandinavie, (aujourd'hui Suède & Norwège,) appelée par les anciens *la pépiniere des nations*, dont une province conserve encore le nom de Gothie, paroît aux savans les plus judicieux avoir été la premiere patrie de ce peuple. Quelques siecles avant l'ère chrétienne, il en étoit sorti pour former des établissemens ailleurs. Les

Origine & établissemens des Goths.

La Scandinavie.

Rufes, les Vandales, les Lombards; les Erules, autant de peuplades gothiques, fe fixerent dans la Germanie. Le gros de la nation pénétra, au fecond fiecle, jufques fur les bords des Palus-Méotides, s'y établit, & de-là étendit rapidement fes conquêtes. Sous le regne de Valens; les Goths poffédoient la Dacie, (aujourd'hui la Valachie, &c.) On les diftinguoit en Oftrogoths & en Vifigoths; les premiers, établis fur le Pont-Euxin & vers les bouches du Danube; les autres, le long de ce fleuve.

Qualités de ce peuple; fes rapports avec l'empire.

Beaux hommes, belliqueux, fenfés, chaftes, conftans, ils fe diftinguoient de la foule des barbares par des qualités fupérieures. Leurs princes ne portoient que le nom de juges, plus refpectable à leurs yeux que celui de rois. Leurs lois, précifes & claires, étoient invariablement obfervées. (Elles fe trouvent dans le code Théodoric; nous en parlerons ailleurs.) Claude II, Aurélien, Tacite, Probus, avoient réprimé cette nation conquérante. Galérius & Conftantin en avoient tiré du fecours. Les Goths s'étoient obligé de fournir quarante mille hommes de troupes auxiliaires, quand on les demanderoit. Julien qui les méprifoit, étant mort, ils commencerent de nouveau à fe faire

craindre. On leur paya des contributions, pour racheter la petite Scythie qu'ils ravageoient. Valens ensuite alluma la guerre par son imprudence.

Valens leur fait la guerre avec succès.

Ils avoient envoyé trois mille hommes à Procope, le croyant légitime empereur, comme parent de Julien. Ces Goths, enveloppés dans leur retraite, mirent bas les armes, & furent traités en prisonniers. L'empereur refusa de les rendre. La guerre devint inévitable. Il s'y prépara du moins avec de sages précautions. Son économie lui fournit assez de ressources, pour qu'il pût diminuer les impôts, loin de les augmenter. La supériorité de ses forces réduisit les barbares, après trois campagnes, à recevoir les conditions de paix qu'il leur imposa, & à s'obliger de ne point passer le Danube. Mais les Goths conserverent leur ressentiment ; ils attendirent des circonstances plus favorables : Valens succombera un jour sous leurs efforts.

Perfidie des Romains, à l'égard des Allemands & des Saxons

D'un autre côté, Valentinien défit les Allemands à Sultz sur le Nècre, & conclut ensuite un traité, par lequel les deux peuples s'engagerent à ne point entrer dans le pays l'un de l'autre. Les Romains violerent cet engagement ; ils construisirent des forts sur les terres des barbares. Ceux ci taillerent en pieces

les travailleurs. Ainſi les traités, ſans bonne foi, ne ſervoient qu'à préparer de nouveaux maſſacres. Les Saxons, autres barbares, qui avec des barques légeres remontoient les fleuves, & portoient au loin leurs brigandages, éprouverent auſſi la perfidie des Romains. On venoit de leur accorder une trève, on leur avoit permis de ſe retirer; on leur dreſſa cependant une embuſcade, où ils périrent en ſe défendant avec fureur. Pour que ces indignités fuſſent utiles, il auroit fallu pouvoir exterminer des nations innombrables, d'autant plus terribles qu'on irritoit leur vengeance.

Autre affaire de Germanie

Macrien, roi des Allemands, donna bientôt de nouvelles inquiétudes. Valentinien, pour le mettre aux priſes avec des ennemis étrangers, ſollicite le roi des Bourguignons, qui habitoient vers la ſource du Mein, à venir le joindre contre eux. Les Bourguignons arrivent au bord du Rhin; mais ils ne voient point paroître les Romains qu'ils attendoient. Furieux de ce qu'on les a trompés, ils maſſacrent tous les ſujets de l'empire qui leur tombent entre les mains, & retournent chez eux ſans avoir attaqué les Allemands.

Cruauté de Valentinien.

L'empereur n'épargnoit pas ſes propres ſujets. Emporté & violent, quoi-

qu'il publia des ordonnances très-sages, il commettoit des injustices cruelles. Un gouverneur ayant demandé un meilleur poste : *Puisqu'il n'est pas content de sa place*, dit-il, *je vais lui en donner une autre ; qu'on lui tranche la tête.* L'ordre fut exécuté. Il faisoit nourrir de cadavres deux ours, dont il prenoit un soin tout particulier. Maximin, préfet des Gaules, possédoit sa confiance, homme sanguinaire, qui avoit le front de dire : *Personne ne doit se flatter d'être innocent, quand je veux qu'il soit coupable.* Les Romains se montrent plus barbares & plus vicieux de jour en jour.

On les voit avec horreur se souiller par trahison du sang des princes. Para, roi d'Arménie, étant devenu suspect à Valens, le comte Trajan est chargé de le faire périr ; on l'invite à un festin, où il est assassiné. Gabinius, roi des Quades, se plaint de ce que Valentinien fait bâtir un fort sur ses terres. On envoie dans le pays un fils du préfet Maximin, avec le titre de duc. Ce duc invite de même le roi, qui se livre à lui sans défiance, & qui est égorgé au sortir de table. **Deux rois assassinés en trahison par les Romains.**

Un meurtre si infâme occasionna la mort de l'empereur. Les Quades passent le Danube, mettent tout à feu & à sang. Valentinien porte le ravage dans leur **375. Mort de Valentinien I.**

pays. Ils lui envoient des députés pour demander grace. C'étoient les principaux de la nation, mais ſi mal vêtus & d'un extérieur ſi groſſier, qu'il prend cette députation pour une inſulte. Tranſporté de colere, il leur parle avec violence, ſe rompt une veine, & expire bientôt après. « Il fut, dit M. le Beau, la der-
» niere victime de cette fougueuſe co-
» lere, qui avoit coûté la vie à un grand
» nombre de ſes ſujets : prince guerrier,
» politique, religieux, mais violent,
» hautain, avare, ſanguinaire ; & trop
» loué peut-être par les auteurs chré-
» tiens, qui par l'effet d'une prévention
» trop ordinaire, lui ont pardonné tous
» ſes défauts pour une ſeule vertu qui
» leur étoit favorable. »



VALENS, en Orient ; GRATIEN, en Occident.

GRATIEN, fils aîné de Valentinien, alors âgé de seize ans, étoit auguste depuis sa neuvieme année. Ce prince religieux, éleve du poëte Ausone, nourri dans la piété & dans l'étude des lettres, plus que dans la science du gouvernement, joignoit à de bonnes qualités un fond de foiblesse. L'armée lui donna pour collegue son frere Valentinien II, enfant de quatre ans, qu'il aima comme son fils. Gratien commença son regne par une injustice énorme ; tant les princes sont sujets à s'égarer, quand leurs propres lumieres ne suffisant pas, ils se gouvernent, sans le savoir, par les passions d'autrui. Des intrigues de cour noircirent à ses yeux l'innocence même : il fit exécuter à Carthage le fameux comte Théodose, qui venoit d'étouffer en Afrique la révolte d'un prince Maure ; qui avoit auparavant sauvé la Grande-Bretagne ; qui, dans toutes les occasions, s'étoit montré le plus ferme appui de l'empire ; & qui, relevoit la gloire de ses triomphes par le mérite de la modestie. Le préfet Maxi-

375. Gratien succède à Valentinien.

Il fait mourir le comte Théodose, un grand homme.

Maximin

punijustement. min fut vraisemblablement l'auteur de sa condamnation ; mais en essuya une à son tour. Convaincu lui-même de plusieurs crimes, il eut la tête tranchée, ainsi que deux autres ministres de tyrannie. L'empereur renouvela l'ancien privilege des sénateurs, de n'être point mis à la question ; privilege que le barbare Maximin avoit toujours méprisé.

Valens n'est plus qu'un tyran. L'Orient devenoit tous les jours plus malheureux sous l'empire de Valens. Ce prince défiant, lâche & cruel, avoit quelque temps contenu ou dissimulé ses vices. En persécutant la religion catholique, il avoit du moins montré d'ailleurs de la modération & de l'équité. Sa victoire sur les Goths lui faisoit honneur. Des avantages médiocres remportés sur le roi de Perse lui enflerent l'ame. Il crut pouvoir n'écouter que ses flatteurs & ses passions : il immola tous ceux que lui dénonçoit la calomnie ; il se rendit inexorable dans l'exercice du despotisme, *parce que*, disoit-il, *quiconque s'appaise facilement, s'écarte facilement de la justice.* La haine publique & de fréquentes conspirations prouverent combien sa maxime étoit fausse & son gouvernement injuste.

Conspiration de Théodore. On soupiroit pour le moment où il cesseroit de vivre ; on consultoit la magie

pour connoître son successeur. Théodore, un de ses secrétaires, homme respectable & chéri, se laissa tromper par les prestiges de quelques devins, qui lui annonçoient l'empire. Ce complot donna lieu à des terribles exécutions ; les innocens périrent, confondus avec les coupables ; le crime supposé de magie fit abandonner aux bourreaux ceux que l'on ne pouvoit accuser de crimes réels. cruellement punie.

Alors les feux s'allumerent pour le supplice des philosophes, la plupart infatués de visions absurdes. Avec leurs livres, on en brûla plusieurs de physique, de jurisprudence & même de littérature. Le célebre Maxime, le maître de Julien, eut la tête tranchée à Ephèse. Il avoua qu'il étoit instruit de l'oracle en faveur de Théodore ; mais il ajouta que l'honneur de la philosophie ne lui permettoit pas de trahir le secret de ses amis. « Sa mort, selon M. le Beau, ne » parut injuste qu'aux zélés partisans de » l'idolâtrie. » Le crime, pour lequel il mourut, ne paroît cependant ni constaté ni capital. Supposa-t-on qu'il falloit le punir alors d'avoir enseigné des erreurs à Julien ? Supplice de Maxime, & d'autres philosophes.

Tout ce que l'empire avoit souffert des barbares, n'est rien en comparaison de ce qui nous reste à raconter. Pour Les Huns vont causer une révolution.

ſe former une idée juſte de la révolution, il eſt néceſſaire de connoître les Huns, dont elle fut proprement l'ouvrage; ce peuple ſi terrible, que l'hiſtorien Journandès le dit né du commerce des diables avec des ſorcieres. Le ſavant M. de Guignes a puiſé dans la littérature chinoiſe les notions, qu'on ne pouvoit trouver ailleurs ſur cette matiere. Les Huns, abſolument inconnus en Europe, où ils devoient cauſer tant de malheurs, étoient connus à la Chine plus de deux mille ans avant Jeſus-Chriſt. Ils habitoient au nord de cet empire, cinq cents lieues de pays, d'occident en orient, juſqu'aux Tartares Mantchéous; & trois cents lieues, du ſeptentrion au midi, juſqu'au Tibet & à la grande muraille de la Chine.

Ils étoient connus à la Chine depuis un grand nombre de ſiécles.

Mœurs de ce peuple féroce.

Ces Huns étoient également hideux & féroces; vivant de racines crues, ou de chair ſimplement mortifiée entre le dos du cheval & les membres du cavalier; regardant comme un ſépulcre toute eſpece d'habitation fermée; errant avec leurs drapeaux à travers les montagnes & les forêts; tranſportant leur famille ſur des chariots; preſque toujours à cheval, & ne combattant point à pied; d'une adreſſe prodigieuſe à tirer de l'arc, même en fuyant; ſans lois pour l'uſage

des femmes; ne connoiſſant d'autre vertu qu'une valeur intrépide, & une rare fidélité à leur parole ; faiſant des incurſions continuelles ſur les terres de leurs voiſins, & cherchant avec ardeur à envahir des pays plus favoriſés de la nature que leurs déſerts. Les empereurs chinois avoient conſtruit la grande muraille d'environ quatre cents lieues pour ſe mettre à couvert de leurs entrepriſes. C'étoit, en un mot, ce que la Tartarie a jamais produit de plus redoutable.

Les Huns fondent ſur l'Europe.

Des guerres civiles s'étant allumées parmi les Huns, ceux du nord, vaincus, ſe retirerent à l'occident. Pluſieurs hordes ſe réunirent vers la Sibérie. De nouvelles peuplades, qui fondoient ſur la Tartarie occidentale, les pouſſant vers le midi, ils paſſerent le Wolga. Ils attaquerent les Alains, établis aux environs des Palus-Méotides, (la mer de Zabache ou d'Azow ;) nation Nomade comme eux ; mais compoſée d'hommes bien faits & moins ſauvages ; barbares cependant, qui écorchoient leurs ennemis après les avoir tués ; & qui de la peau, enlevé avec la tête, faiſoient des houſſes pour leurs chevaux. Les Alains ſe diſperſerent, les uns en deçà, les autres au-delà du Tanaïs (le Don), d'autres vers le Danube. Le vaſte pays

entre le Wolga & le Tanaïs fut occupé par les Huns. Ils ne s'y fixerent pas long-tems.

Ils chassent les Alains, ensuite les Goths.

Avides de nouvelles conquêtes, ils franchirent le Tanaïs, massacrerent les Alains & les barbares du voisinage, ou les forcerent de se joindre à eux. Ils chasserent ensuite les Ostrogoths au-delà du Borysthène (le Dnieper), puis du Niester. Enfin ils attaquerent les Visigoths, qu'ils firent reculer jusqu'au Danube. « Il sembloit, dit Montesquieu, » que ces nations se précipitassent les » unes sur les autres ; & que l'Asie, » pour peser sur l'Europe, eût acquis » un nouveau poids. »

376. Les Visigoths demandent le passage du Danube.

Les Goths, dont le roi Ermanéric avoit étendu les conquêtes, depuis le Danube jusqu'à la mer Baltique, saisis de terreur, se figurant les Huns comme des monstres qui venoient dévorer les hommes, ne pensoient qu'à trouver un asyle contre leur furie. Les Visigoths, au nombre de près de deux cents mille, se présentent sur le rivage du Danube. Ils conjurent les Romains de leur permettre le passage, de les recevoir dans l'empire en qualité de sujets, qui le défendront jusques à la mort. On envoie prendre les ordres de Valens. Flatté d'acquérir un peuple entier de soldats, sans

Valens les reçoit.

prévoir qu'ils pourroient devenir bientôt de formidables ennemis ; il leur accorde un établissement en Thrace, à condition qu'ils remettront leurs armes avant de passer le fleuve. Mais les Romains s'empressent plus à les dépouiller, qu'à les désarmer au passage. Les barbares, profitant de leur funeste avarice, conservent presque tous leurs épées & leurs javelots : ils les achetoient volontiers en abandonnant tout le reste.

Les Ostrogoths passent malgré lui.

Parurent ensuite les Ostrogoths, après avoir campé quelque tems aux environs du Niester. On craignit enfin de recevoir cette multitude d'hommes dangereux. On rejeta leur demande. Mais tandis que les troupes s'éloignoient du Danube pour escorter les premiers venus, qu'on vouloit éloigner du fleuve, les autres le passerent sans obstacle. Dès-lors plus de barriere entre les Romains & la nation qui les menaçoit depuis long-tems.

Ces barbares maltraités pillent la Thrace.

Ces barbares étant une fois dans l'empire, il falloit veiller sur eux, avec prudence, & ne pas les irriter par des traitemens injustes. Lupicin, comte de la Thrace, fit tout le contraire. Il les empêcha d'acheter des vivres ; il les mit en fureur, & ne sut prendre aucune bonne précaution pour les contenir. Les Goths, sous la conduite de Fritigerne, inondent

la Thrace, pillent, tuent, & font déjà trembler les Romains. Ils invitent les Huns & les Alains, qui les avoient chaſſés de leurs terres, à groſſir leur armée & à partager leurs dépouilles ; car c'eſt en ſe réuniſſant que les barbares devenoient ſi forts.

Valens marche contre eux avec de mauvaiſes troupes.

Valens conclut la paix avec Sapor, pour venir en perſonne défendre la Thrace. Follement perſuadé que les Goths ſeroient les défenſeurs de l'empire, il avoit licencié la plupart des anciennes troupes ; il avoit exigé une taxe, au lieu des ſoldats qui devoient fournir les villes & les provinces ; enfin, il avoit attiré l'ennemi, & s'étoit privé du ſecours le plus néceſſaire. De nouvelles troupes, levées à la hâte, compoſerent ſon armée. Cependant on avoit grand beſoin de courage & de diſcipline.

378. Il néglige le ſecours de Gratien & perd la bataille d'Andrinople.

Il arrive à Conſtantinople, dont les environs étoient déjà infeſtés par les barbares. Gratien, vainqueur des Allemands, marchoit en perſonne pour le ſecourir. La jalouſie & la vanité l'empêchent de l'attendre ; il veut avoir tout l'honneur de la victoire. La bataille d'Andrinople trompe cruellement ſes eſpérances. Fritigerne emploie avec ſuccès la ruſe & la valeur, & taille en pieces les Romains. Valens périt. Les circonſtances

de

de sa mort sont incertaines. On raconte qu'étant blessé, il se retira dans une chaumiere, & que les Goths y mirent le feu sans savoir qu'il y étoit. On ajoute que le peuple d'Antioche qui le haïssoit, avoit coutume auparavant de dire, par maniere d'imprécation : *Qu'ainsi Valens puisse être brûlé vif.* Le rapport de l'imprécation avec le feu de la chaumiere, suffisoit pour rendre ce récit le plus commun, puisqu'il approche le plus du merveilleux.

Circonstances incertaines de sa mort.

Si les Goths avoient connu l'art des sieges, toute la Thrace devoit être subjuguée. Ils ne connoissoient pas même les machines que l'on y employoit. Une grosse pierre, lancée du rempart d'Andrinople, les épouvanta tellement, quoique accoutumés à braver la mort, qu'ils vouloient prendre la fuite. Leurs généraux les retinrent ; mais Andrinople, Périnthe, Constantinople, furent attaquées sans succès. Ils étendirent au loin leurs ravages. D'autres barbares s'étant joints à eux, ils porterent la désolation jusques dans l'Achaïe, d'une part, & dans la Pannonie, de l'autre. Fritigerne, étonné de ne point trouver de résistance, admiroit l'imprudence des Romains, qui se croyoient les maîtres d'un pays qu'ils ne savoient pas défendre : *Ils le posse-*

Les Goths échouent dans les siéges par ignorance

Mais ils portent le ravage depuis la Grèce jusqu'à la Pannonie.

dent ſans doute, diſoit-il, *au même titre que les troupeaux poſſèdent les prairies où ils paiſſent.*

Principe des barbares.

Ces mots expriment le premier principe de tous les barbares du nord. Ils croyoient que la force faiſoit le droit; que ce qu'on enlevoit avec l'épée étoit légitimement acquis ; que ce qu'on ne pouvoit défendre avec l'épée étoit légitimement perdu. Ces féroces conquérans, accoutumés dès l'enfance à braver la mort, & à regarder comme un bonheur de mourir les armes à la main, devoient bientôt mépriſer un peuple d'eſclaves, & des princes mous, faſtueux & imprudens. Les barrieres de l'empire une fois rompues, ils devoient le démembrer comme la proie du plus fort.

GRATIEN & VALENTINIEN II, en Occident; & THÉODOSE, en Orient.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS l'élévation de Théodose, jusqu'à la mort de Gratien.

GRATIEN, arrivé à Constantinople, sentant le besoin qu'il avoit d'un puissant appui, jeta les yeux sur Théodose, fils de ce grand général dont il avoit ordonné le supplice. Théodose, après la mort de son pere, s'étoit retiré en Espagne sa patrie, où il se rendoit également cher & respectable par sa conduite. On le rappelle; on lui donne le commandement des troupes. Il défait une armée de Goths & de Sarmates, près du Danube. L'empereur le fait son collegue, & lui cede l'empire d'Orient, auquel il ajoute une partie considérable de l'Illyrie, la Dacie, la Mésie, & toute la Grèce, pays que désoloient les barbares.

379. Gratien s'associe Théodose, & lui cede l'empire d'Orient.

Le nouvel auguste, âgé de trente-deux ans, ne manquoit ni de courage

Qualités de Théodose.

ni de magnanimité ; &, à plusieurs égards. Il étoit digne du rang suprême. *L'essentiel pour un bon prince*, disoit-il, *n'est pas de vivre long-tems*, *mais de bien vivre.* Sa femme Flaccille l'excitoit sans cesse à la vertu, & lui en donnoit l'exemple. Elle lui inculquoit ces paroles ; *n'oubliez jamais ce que vous avez été*, *& ce que vous êtes.* Zosime dépeint Théodose comme un prince voluptueux, injuste, environné de bouffons & d'eunuques qui le gouvernoient ; ne méritant par lui-même aucun éloge, redevable à ses généraux de toute sa gloire. Mais la partialité de cet auteur contre les princes chrétiens rend son témoignage fort suspect.

Reproches que lui fait Zosime.

Les barbares admis dans les troupes.

Il reproche avec plus de raison à Théodose d'avoir multiplié les commandemens, déjà trop à charge au public par leur nombre ; & d'avoir reçu les barbares dans les troupes, dont ils ne pouvoient qu'altérer la discipline, en apprenant l'art de vaincre les Romains. Une infinité de Goths vinrent de l'autre rive du Danube, comme soldats de l'empire ; ils ne furent que des ennemis pour la plupart. Les faits fixeront notre jugement sur Théodose.

Zele de Théodose

Indiquons ici quelques-unes de ses premieres lois, qui ont un rapport par-

ticulier à l'ordre général de la société. Ayant reçu le baptême dans une maladie dangereuse, la seconde année de son regne, il s'occupa sérieusement des intérêts de la religion. Une loi adressée au peuple de Constantinople porte, qu'il veut que tous ses sujets professent la foi catholique sur la Trinité, & que ceux qui ne la suivent point soient appelés ignominieusement hérétiques; *en attendant*, ajoute-t-il, *qu'ils éprouvent la vengeance de Dieu & la nôtre*, *selon ce que la divine providence daignera nous inspirer*. Il ordonne, par une autre loi, de suspendre toute procédure criminelle pendant le carême. Son motif est que *les juges ne doivent pas punir les criminels*, *dans un tems où ils attendent de Dieu la rémission de leurs propres crimes.* Motif d'autant moins digne d'un législateur, que tout acte de justice est conforme aux lois de Dieu, & que celui là surtout doit être prompt pour être efficace. A l'exemple de Valentinien, il fait grace, en l'honneur de la fête de Pâques, à tous les criminels, excepté les crimes énormes. On voit que des idées fausses de dévotion influoient déjà beaucoup dans les affaires civiles & politiques. C'étoit un grand mal, qui deviendra toujours plus grand, à mesure que

en faveur de la religion.

Il proscrit l'arianisme

Il ordonne de suspendre les procédures criminelles en carême.

Il veut que l'on fasse grace aux criminels à la fête de Pâques.

l'on perdra de vue les vrais principes du gouvernement.

Peine du talion pour les faux accusateurs.

Une loi vraiment avantageuse ; puisqu'elle tend à proscrire l'abus affreux des délations, que tant de princes avoient condamné sans le détruire ; cette loi, dis-je, ordonne que l'accusateur soit détenu prisonnier, pour subir la peine du talion, s'il est reconnu calomniateur ; & que le procès soit promptement jugé, afin que le coupable ne tarde point à être puni, & l'innocent à obtenir sa délivrance.

Concussions réprimées dans les provinces.

L'empereur défendit aux officiers envoyés dans les provinces, d'y faire aucune acquisition, d'y recevoir aucun présent ; il fit les meilleures ordonnances, pour empêcher les concussions des magistrats. Quelques-uns de ses prédécesseurs avoient fait la même chose, mais avec peu de fruit, parce que les lois ne sont bonnes qu'autant qu'elles sont exécutées. Et peuvent-elles s'exécuter sous de mauvais gouvernemens ?

Lois trop rigoureuses & inefficaces contre les hérétiques.

A en juger par celles de Théodose, l'hérésie semble pour jamais détruite. Il interdit aux hétérodoxes toute assemblée, même dans les maisons particulieres. En cas qu'ils en tiennent, il permet aux catholiques d'employer contre eux les voies de fait. Il déclare les apos-

tats & les manichéens incapables de tester, & de recevoir aucune donation testamentaire. Il va jusqu'à déclarer dignes de mort les manichéens, qu'il abhorroit. Il convoque coup sur coup plusieurs conciles, pour fixer la foi, déjà fixée par de nombreuses décisions. Mais, sans parler de l'inconvénient énorme des voies de fait permises aux particuliers, nous observerons seulement que Théodose renouvela ces lois presque chaque année, tant elles remédioient peu au mal. Trop ignorant pour avoir des idées justes sur des matieres si délicates, il croyoit peut-être que les opinions religieuses changent au gré d'un maître absolu. Ce n'étoit certainement pas le sentiment de Lactance, ni celui des anciens Peres de l'église.

Gratien révolte les paiens par sa conduite.

Gratien montroit le même zele & encore moins de prudence. Loin de supporter, comme son pere Valentinien, un culte qu'il n'avoit pas la force d'abolir, il irrita le paganisme par des coups violens. L'autel de la Victoire fut abattu dans le sénat, les revenus des pontifes confisqués, les privileges des prêtres & des vestales anéantis. En vain les sénateurs païens présenterent une requête, pour faire changer ces dispositions. Prévenu par saint Ambroise, évêque de

Milan, qui efpéroit la ruine totale de l'idolâtrie, l'empereur refufa même d'entendre les députés. Le refus du titre de grand-pontife, aliéna encore les efprits. Tous les empereurs chrétiens l'avoient porté jufqu'alors ; & fi ce titre les engageoit à quelques ménagemens pour l'ancienne religion, il les rendoit du moins plus refpectables aux yeux de fes partifans.

Il donne fa faveur aux barbares.

Une famine défola Rome, & l'on ne manqua pas de l'attribuer à la vengeance des dieux. Gratien, fe voyant expofé à la haine de fes fujets, prodiguoit les faveurs à des Alains, à d'autres barbares, leur donnoit les places de la cour & de l'armée, portoit même leur habillement. Tout fe difpofoit à une révolte.

Maxime, proclamé empereur, marche contre lui.

Maxime, qui commandoit dans la Grande-Bretagne, profita des circonftances avec adreffe. Ses troupes, ne voulant plus reconnoître pour empereur celui qu'elles accufoient de méconnoître les Romains, proclamerent Maxime & le revêtirent de la pourpre. Il la défiroit; il parut ne l'accepter que malgré lui. L'hypocrifie, quoique honteufe, eft fouvent chere à l'ambition.

383.

Gratien abandonné & affaffiné.

Bientôt Maxime traverfe la Gaule feptentrionale, & rencontre près de Paris l'armée de Gratien. Ce prince,

abandonné de ses soldats, s'enfuit précipitamment vers les Alpes. On lui ferme partout les portes. Il se déguise pour échapper à ses ennemis; il ne trouve que des traîtres, & il meurt assassiné. La prévention peut avoir eu part aux éloges que lui prodigue saint Ambroise. Les historiens, en général, le peignent cependant comme un bon prince, quoique Philostorge, arien, l'ait comparé à Néron.

C'étoit un grand avantage pour l'église, qu'Ambroise, respecté & chéri des princes, unissant à beaucoup d'esprit l'ascendant des antiques vertus, affermît la religion encore plus par ses exemples que par son autorité. Si l'on n'approuve pas également tous les principes & toutes les démarches de son zele, on ne pourra suspecter les intentions d'un homme, qui du gouvernement civil avoit été appelé à l'épiscopat, comme un modele de sainteté, & qui se faisoit un devoir de vendre les vases sacrés pour le soulagement des malheureux. Mérite & crédit de Saint Ambroise.

La maniere dont il étoit devenu évêque en 374, n'étant pas encore baptisé, prouve l'empire qu'il devoit avoir sur les esprits. Une violente animosité entre les catholiques de Milan & les ariens, rendoit l'élection fort difficile. On s'é- Comment il étoit devenu évêque.

chauffoit jufqu'à commencer une fédition. Ambroife, gouverneur de la province, fe préfente à l'églife, & tâche par fon éloquence d'infpirer des fentimens de concorde. Les deux partis le proclament évêque. Il fe retire auffitôt; il tente tous les moyens imaginables d'éluder l'élection; il fait même entrer publiquement chez lui, dans cette vue, des femmes déshonorées. Le peuple s'obftine; & l'empereur Valentinien, alors abfent, envoie fes ordres conformes au veu de la ville.

CHAPITRE II.

Depuis l'accommodement de Valentinien II avec Maxime, jufqu'au maffacre de Theffalonique.

383. Valentinien II s'accommode avec Maxime.

VALENTINIEN II, frere & collegue de Gratien, n'avoit que douze ans, & fa mere Juftine gouvernoit pour lui. La foibleffe de l'état ne permettant point de foutenir une guerre, il conclut un accommodement avec Maxime, qui eut la Gaule, l'Efpagne, la Grande-Bretagne, & qui lui affura la poffeffion des autres provinces. Théodofe reconnut lui-même le titre illégitime d'un tyran

qu'il ne pouvoit encore détrôner.

Ce prince, souvent vainqueur des barbares, travailloit toujours à affermir sa puissance. Il joignoit aux soins de la guerre ceux de la législation, mais quelquefois avec trop peu de sagacité, pour être un grand législateur. On remarque ici une loi par laquelle il défend, sous peine du feu, les mariages entre cousins-germains, à moins que l'on n'ait obtenu du prince une dispense. Attacher la peine du feu à des alliances long-tems permises, & les permettre encore par dispense, après y avoir attaché la peine du feu, c'est une bizarrerie choquante. Justinien rétablit l'ancien droit par rapport à ces mariages. Le droit canonique a maintenu la prohibition de Théodose; & y en a ajouté beaucoup de nouvelles avec le tems.

Loi de Théodose sur les mariages entre cousins-germains.

La guerre entre l'ancienne & la nouvelle religion de l'empire agitoit encore l'état, malgré tant d'édits favorables au christianisme. Prétextat le plus ferme appui de l'idolâtrie, parce qu'il en étoit le plus vertueux partisan, mourut estimé des chrétiens eux mêmes. Symmaque, nouveau préfet de Rome, hérita, en quelque sorte, de ses sentimens. Il eut le courage d'écrire à Valentinien, au sujet de plusieurs intrigans

Mort de Prétextat.

Symmaque, son successeur, fait une démon-

trance à Valentinien.

parvenus aux dignités, que *les honnêtes gens ne manquent jamais pour remplir les poſtes; qu'afin de les diſcerner, il faut écarter d'abord ceux qui briguent, & que parmi les autres ſe trouveront ſurement ceux qui méritent.* M. le Beau ſoupçonne qu'un reſcrit adreſſé à Symmaque, ſervit de réponſe à cette remontrance. En voici les termes, ſelon

Réponſe deſpotique.

ſa traduction : *Il n'eſt pas permis de raiſonner ſur la déciſion du ſouverain; c'eſt offenſer la majeſté impériale que de douter du merite d'un homme qu'elle a honoré de ſon choix.* Ici, l'on voit tout l'orgueil du deſpotiſme; là, toute la liberté d'un magiſtrat zélé pour le bien public.

Malheureuſement ce magiſtrat ne l'étoit pas moins pour l'idolâtrie; ſoit qu'il la crut bonne en elle même, ſoit plutôt qu'il la crût liée à la conſtitution de l'em-

Requête de Symmaque en faveur de l'idolâtrie.

pire. En qualité de préfet, il préſente à l'empereur une requête au nom du ſénat. pour le rétabliſſement de l'autel de la Victoire & des privileges du ſacerdoce. Il inſiſtoit ſur la tolérance de Conſtantin, de Jovien & de Valentinien I. Il attribuoit l'ancienne proſpérité de Rome au culte des dieux, & ſes malheurs récens à leur vengeance.

Saint Ambroiſe la fait rejeter

Saint Ambroiſe dreſſa auſſitôt une requête contraire, où il ſoutenoit éloquem-

ment la cause du christianisme, où il s'élevoit avec force contre l'injustice des païens : « Ils se plaignent de leurs pertes, écrivit-il à l'empereur, eux qui » n'ont jamais épargné notre sang, & » qui ont renversé nos églises. Ils demandent des privileges, eux qui, sous » Julien, nous ont refusé la liberté » commune de parler & d'enseigner ». Sa réponse à Symmaque est encore plus vive. Le conseil avoit opiné conformément à la demande du préfet. Le jeune Valentinien se régla sur l'avis d'Ambroise, & la requête fut rejetée. Il falloit s'en tenir-là ; les chrétiens étoient satisfaits. Cependant des calomniateurs tenterent de perdre Symmaque. Mais il se justifia par le témoignage même du pape Damase, aussi-bien que par celui de toute la ville.

Valentinien favorable à l'arianisme.

Si quelque chose avoit pu empêcher le triomphe du christianisme, ç'auroient été les divisions fatales des chrétiens. Justine, mere de Valentinien II, maîtresse de son esprit, ariene obstinée, lui inspira sans peine ses erreurs. Elle vouloit procurer à la secte une église dans Milan. L'empereur la demande à l'évêque, Ambroise la refuse ; *car de quel droit, dit-il, ôteroit on à Dieu sa maison, tandis qu'on n'a pas le droit de l'ôter à un particulier* ? On envoie des

Saint Ambroise lui refuse une église pour les ariens.

ſoldats avec ordre de s'en emparer : Ambroiſe les excommunie, & la plupart ſe retirent. L'eunuque Calligone, grand-chambellan, vient de la part de ſon maître, faire au prélat de ſanglans reproches : *Quoi ! vous oſez déſobéir à l'empereur*, lui dit-il ? *je vais vous abattre la tête.* Le ſaint lui répond : *Frappe, je ſuis prêt à mourir ; tu feras l'office d'un eunuque, & moi celui d'un évêque.* Dès-lors Valentinien le regarda comme ſon ennemi. Les ſeigneurs de ſa cour le priant d'aller à l'égliſe pour faire la paix : *Je crois*, leur dit-il, *que ſi Ambroiſe vous l'ordonnoit, vous me livreriez à ſa diſcrétion, pieds & mains liées.* Maxime s'intéreſſa en faveur des catholiques, & la perſécution ceſſa, parce qu'on le redoutoit.

Zele affecté de Maxime.

Cet uſurpateur avoit toujours affecté un grand zele de religion. Dès le commencement, ſa cour, qu'il tenoit à Trèves, étoit remplie d'évêques, dont l'affluence ſembloit juſtifier ſa révolte. Selon un auteur eccléſiaſtique du tems, ils proſtituoient leur dignité à la flatterie. Mais ſaint Martin de Tours ſoutint l'honneur de l'épiſcopat, en ne paroiſſant jamais devant Maxime que comme un vrai miniſtre de Dieu, pour le bien des hommes, & pour la gloire de la reli-

gion. Modele de patience & de charité, il enseigna surtout par son exemple la maniere dont il falloit corriger l'erreur.

Priscillianistes condamnés à mort, à l'instigation de deux évêques.

La secte des Priscillianistes, semblables à plusieurs autres auxquelles on donna le nom de manichéisme, faisoit du bruit en Espagne où elle étoit née. Priscillien, évêque espagnol, son auteur, devoit être condamné dans un concile de Bordeaux. Il refusa de répondre, en appela à l'empereur, & fut conduit à Maxime avec ses disciples. Idace & Ithace, deux évêques furieux, le poursuivent avec l'acharnement du fanatisme. Martin s'oppose en vain à la violence, & prouve que des peines afflictives seroient injustes en pareil cas. Malgré ses remontrances & ses prieres, Maxime condamne à mort les Priscillianistes. Tel fut le fruit du zele meurtrier de ces prélats, de ce faux zele que le sauveur du monde avoit si clairement réprouvé, & qui outrageoit également la raison & l'évangile. L'église en témoigna une juste horreur; les deux évêques furent excommuniés. L'expérience démontra l'absurdité de ses principes; car les partisans de Priscillien l'honorerent comme un martyr, & son hérésie se perpétua jusqu'au milieu du sixieme siecle. Presque toujours la persécution

Saint Martin s'y oppose inutilement.

Effet de la persécution.

a produit le même effet. Nous n'en verrons que trop d'exemples.

388. Maxime veut dépouiller Valentinien.

Maxime, sous un masque de zele & de piété, couvroit de nouveaux desseins d'usurpation. Il menaça Valentinien de la guerre, s'il continuoit de favoriser l'arianisme; vain prétexte pour envahir ses états. Ambroise fut envoyé, comme négociateur, à cet ardent catholique, & ne fit que l'aigrir, en refusant de communiquer avec les évêques coupables du supplice de Priscillien. Tout-à-coup Maxime passe les Alpes. Le jeune empereur se réfugie auprès de Théodose. Celui-ci prend les armes. Il grossit son armée d'une multitude de barbares, endurcis à la fatigue, mais toujours disposés à la trahison. Il remporte dans la Pannonie deux victoires sur Maxime, qui auroit peut être été invincible, avec ses nombreuses troupes, s'il avoit eu la prudence de se tenir derriere les Alpes Juliennes. On le poursuit, on l'arrête près d'Aquilée, on le conduit au vainqueur. Théodose, après quelques reproches alloit lui pardonner, selon la plupart des historiens; lorsque les officiers l'enleverent de sa présence, & lui firent trancher la tête. Les païens s'étoient déclarés pour l'usurpateur, dans l'espérance qu'il rétabliroit leur religion: les

Il est vaincu par Théodose, & tué.

Les chrétiens étoient contre lui,

chrétiens étoient contre lui, parce qu'il avoit ordonné de rétablir la synagogue des Juifs, brûlée par la populace de Rome. à cause d'une synagogue rebâtie.

Cependant une synagogue ayant été détruite de même à Callinique par des chrétiens, & un temple d'hérétiques par les moines, Théodose ordonna de les rebâtir & de punir ces violences. Violences des chrétiens que saint Ambroise empêche de punir. Ambroise, qui venoit de le dissuader de rendre au sénat l'autel de la Victoire, obtint encore la révocation d'un ordre qu'il jugeoit contraire à la loi divine. Il écrivit au prince, » que les chrétiens » seroient prévaricateurs, s'ils obéis- » soient, ou martyrs, s'ils aimoient » mieux obéir à Dieu. On avoit laissé » impunies (ajoutoit-il) les violences » tant de fois exercées contre l'église; » quelle honte pour un empereur chré- » tien, qu'on pût lui reprocher de n'ar- » mer son bras que pour venger les hé- » rétiques & les juifs »! Du reste, le saint prélat, par son refus seul de communiquer avec les deux évêques sanguinaires, dont il détestoit les violences, avoit donné une preuve des principes de charité, qui devoient régler les démarches & des évêques & du prince.

Quelques chrétiens, enhardis à détruire & à piller les synagogues, com- Ces violences sont

enfin défendues par une loi. mirent de si grands excès, que Théodose fut obligé dans la suite de les faire punir sévérement. Il déclara que la secte judaïque n'étant proscrite par aucune loi, devoit avoir par tout le monde le libre exercice de sa religion.

Théodose gouverne pour le jeune Valentinien. Modéré dans la victoire, il avoit rendu tout l'Occident au jeune Valentinien. Pendant trois années de séjour en Italie, il gouverna pour lui, comme un pere ou un tuteur. C'est alors que le projet de détruire le paganisme fixa principalement ses soins. Il veut détruire l'idolâtrie. Etant venu à Rome, il exhorte les sénateurs à embrasser une religion, dont la morale, également simple & sublime, peut élever sans étude le dernier des hommes au-dessus des plus grands philosophes. On lui représente que Rome, depuis près de douze siecles, subsiste avec gloire sous la protection de ses dieux, & qu'il y auroit de l'imprudence à les abandonner pour une religion nouvelle, qui peut-être ne produira pas de si bons effets.

Les temples fermés ou abattus. Il congédie les sénateurs, après avoir déclaré que le trésor public ne fournira plus aux frais de sacrifices impies, l'état ayant besoin de soldats & non de victimes. C'étoit fermer les temples, que de supprimer les fonds destinés aux sacrifices.

Théodoſe permet encore d'abattre les monumens de l'idolâtrie, réſervant néanmoins les ſtatues pour l'ornement de la ville. Il envoie de toutes parts des ordres ſéveres. Théophile, évêque d'Alexandrie, les exécute avec une ardeur qui excite des ſéditions. Les Egyptiens, peuple toujours exceſſivement ſuperſtitieux, voient détruire leurs temples; ils voient avec horreur démaſquer les fourberies de leurs prêtres, dont les ſtatues creuſes rendoient facile l'impoſture des oracles. Les mêmes ordres s'exécuterent en Syrie. La réſiſtance fut ſi forte en quelques endroits, que l'on ſe contenta d'y fermer les temples. Comme la religion populaire étoit, en quelque ſorte, attachée aux objets ſenſibles, elle devoit tomber avec ces objets de ſon culte.

Violences à Alexandrie & ailleurs.

Une loi de l'empereur (en 392) défend à tout homme de faire même aucun ſacrifice & aucune offrande, dans l'intérieur de ſa maiſon; d'allumer des cierges, de brûler de l'encens, de ſuſpendre des guirlandes, en l'honneur de ſes dieux domeſtiques; elle déclare criminel de leſe-majeſté quiconque oſera ſacrifier, ou conſulter les entrailles des victimes; elle ordonne la confiſcation de la maiſon où l'on aura offert de l'en-

Sacrifices particuliers rigoureuſement défendus.

cens, & de la terre où l'on aura orné les arbres de bandelettes : elle enjoint aux officiers, aux *défenseurs* des villes, de déférer les coupables ; & condamne les magiſtats & leurs ſubalternes à trente livres d'or, s'ils ne font pas leur devoir. Malgré des lois ſi rigides, les ſacrifices particuliers continuerent long-tems, & même quelques ſolennités païennes.

Inquiſiteurs pour la recherche des hérétiques.

Théodoſe établit des *inquiſiteurs* pour la recherche des hérétiques. Il chaſſa de Rome les manichéens, comme infâmes ; il ordonna que leurs biens fuſſent diſtribués au peuple aprés leur mort. Le pape Sirice, imitant cette rigueur, défendit de recevoir à la communion aucun de ceux qui auroient ſuivi leur héréſie ; & en cas qu'ils fuſſent vraiment convertis, il ordonna de les enfermer dans des monaſteres où ils feroient une rude pénitence, & de ne leur accorder l'Euchariſtie qu'à la mort. Ce n'étoit pas rendre les converſions faciles. Le nom de manichéens devint commun à des ſectes innombrables de fanatiques, toujours accuſées de ſecretes abominations. Le manichéiſme, né en Perſe, avoit proprement pour baſe la doctrine des deux Principes, éternels, indépendans, le bon & le mauvais Principes. Saint Auguſtin en fut infecté dans ſa jeuneſſe.

Manichéens pourſuivis

Sans examiner jufqu'où les princes peuvent étendre avec fageffe le droit de févir en matiere de religion, j'obferve en hiftorien que les lois de Théodofe occafionnerent des excès, dont il fentit bientôt l'inconvénient : car chacun fe croyant en droit de tuer les manichéens comme des profcrits, il fut obligé de le défendre fous peine de mort. Rien n'eft plus dangereux que d'armer un fanatifme pour détruire un fanatifme ; rien n'eft plus difficile que de trouver le point où des lois pénales, de cette nature, ne font contraires ni à l'intérêt de la religion, ni aux droits de la fociété. Inconvéniens de ces lois pénales.

Il s'en falloit bien qu'on eût alors affez de lumieres, pour que les lois dictées par le zele religieux fuffent conformes aux vrais principes de la légiflation. Les lois politiques s'en écartoient beaucoup elles-mêmes. Théodofe en fit une qui ordonnoit à toute perfonne revêtue de dignité civile ou militaire, de ne paroître en public que fur un char attelé de deux ou quatre chevaux ; & une autre, qui permettoit l'intérêt à douze pour cent par année, & condamnoit les ufuriers à rendre le quadruple de ce qu'ils prendroient de plus. Trop peu de fageffe dans la légiflation.

CHAPITRE III.

Fin du regne de Théodose.

390. Massacre de Thessalonique, ordonné par Théodose.

LE fameux massacre de Thessalonique obscurcit la gloire que Théodose avoit acquise, & par son zele, & par ses exploits. Thessalonique, capitale de l'Illyrie, étoit pleine d'un peuple licencieux, passionné pour les spectacles. Le commandant ayant mis en prison un cocher du cirque, & refusant de le rendre, au tems où devoient se faire les courses, fut assommé dans une sédition qui coûta la vie à d'autres personnes distinguées. A cette nouvelle, l'empereur se livra aux transports de sa colere. Il fut appaisé ou parut l'être par les évêques d'un concile de Milan. Mais Rufin, son favori, courtisan adroit, hypocrite, qui en imposoit à Symmaque, qui avoit même gagné l'amitié de saint Ambroise ; Rufin & ses partisans l'exciterent à faire un exemple; & il ordonna le massacre des Thessaloniciens. Cet ordre barbare ne fut que trop bien exécuté. On rassembla les habitans dans le cirque, comme pour un spectacle; on fit main basse sur eux, sans distinction d'âge, ni de sexe. Sept mille, selon les

uns, quinze mille, selon les autres, la plupart sans doute innocens, furent immolés à une atroce vengeance.

Saint Ambrose le soumet à la pénitence.

C'étoit le cas où la charité chrétienne devoit animer le zele épiscopal en faveur de l'humanité. Saint Ambroise refusa l'entrée de l'église à l'empereur. Celui-ci alléguant l'exemple de David : *Puisque vous avez imité sa faute*, lui répondit-il, *imitez sa pénitence.* Théodose ne résista point. Après huit mois de retraite, pénétré de repentir, il demanda instamment d'être réconcilié. L'évêque voulut que, pour prévenir les effets de la colere, il ordonnât par une loi, que les sentences de mort & de confiscation ne seroient exécutées que trente jours après qu'on les auroit prononcées. (Loi dont le motif est louable, mais sujette à inconvénient.) Ensuite il l'admit dans l'église, & régla sa pénitence. Tant qu'elle dura, Théodose ne porta point les ornemens impériaux, sans rien perdre d'une autorité qu'il n'appartient aux pontifes ni de donner, ni d'ôter, ni de suspendre.

Théodose avoit pardonné auparavant aux séditieux d'Antioche.

Quelques années auparavant (387), la religion avoit remporté sur lui une victoire plus glorieuse, en l'empêchant de se venger & en prévenant ses remords. Le peuple d'Antioche se souleva au sujet

d'un impôt extraordinaire, exigé pour les *décennales* de l'empereur. On célébroit ſous ce nom la dixieme année de ſon regne, aux dépens des peuples déjà ſurchargés. La ſédition fut ſi violente, que les ſtatues de Théodoſe & de ſa famille furent ignominieuſement abattues. Quoique les magiſtrats euſſent ſévi avec la derniere rigueur, il réſolut, dans ſon premier mouvement, d'enſévelir les habitans ſous les ruines de la ville. Un peu calmé par la raiſon, il ſe contenta d'ordonner qu'on la dépouillat de ſon territoire, de ſes privileges, & qu'on la réduisît à l'état de ſimple bourg, après l'exécution de tous les coupables. Flavien, évêque d'Antioche, vint ſe jeter à ſes pieds, implora ſa clémence, fit valoir les motifs de religion, & obtint grace pour des malheureux qui n'attendoient que des ſupplices. A ces traits pouvoit-on méconnoître les avantages du chriſtianiſme.

Les moines devenus dangereux en Orient.

Comme tout dégénere dans l'humanité, les moines, dévoués par leur inſtitution à une profonde ſolitude & à des vertus extraordinaires, étoient devenus trop nombreux pour vivre en moines. Dès-lors, n'ayant la plupart qu'une fauſſe vocation, ou perdant de vue leurs devoirs, ils ſe répandoient dans les villes, diſputoient,

disputoient, intriguoient, sollicitoient, cabaloient, vouloient se mêler de tout, affaires ecclésiastiques, affaires civiles ; & leur zèle fanatique se signaloit souvent par des violences. Les magistrats se plaignirent. Théodose défendit aux moines de paroître dans les villes, & de sortir de leurs retraites. Deux ans après, il révoqua son édit. Le désordre augmenta de plus en plus ; & ce fut la principale cause des troubles continuels de l'Orient, où les moines parvinrent à gouverner les peuples, & à dominer même dans les cœurs, où ils acquirent tant de pouvoir, qu'on ne put être évêque sans être moine.

Théodose les réprime trop foiblement.

L'occident, après le départ de Théodose, vit encore une révolution, semblable à celle dont Gratien avoit été la victime. Valentinien s'étoit corrigé de ses défauts. Juste, sobre, appliqué, revenu de ses préventions pour l'arianisme, il promettoit un gouvernement équitable, lorsque l'ambition d'un sujet altier l'exposa aux plus grands malheurs. Arbogaste, Franc d'origine, grand capitaine, respectable par ses services, honoré même de la confiance de Théodose, prit tout-à-coup, de sa propre autorité, le titre de général. Valentinien voulut l'en dépouiller. *Ce n'est pas de*

392. Arbogaste fait périr Valentinien II.

vous que je tiens ce titre, lui dit insolemment Arbogaste, *je le conserverai malgré vous.* Ce général s'apperçut bientôt qu'il ne pouvoit assurer sa vie que par un crime. Il fit périr l'empereur, âgé seulement de vingt ans, & mit à sa place. Eugene, sous le nom duquel il se proposoit de gouverner.

Eugène, nouvel empereur. Eugène avoit enseigné la rhétorique, étoit devenu secrétaire de Valentinien, avoit eu l'art de s'insinuer dans l'amitié de saint Ambroise, mais ne pouvoit être qu'un fantôme d'empereur. Il envoya des députés à Théodose, surtout beaucoup d'évêques & de prêtres, gagnés par ses artifices. Théodose dissimule. Théodose dissimula, les reçut avec bonté, leur donna des espérances, & fit des préparatifs de guerre. Eugène, maître de l'Occident, arrivé en Italie, consentit après quelques refus au rétablissement du paganisme. Les temples se rouvrirent; les adorateurs s'y jeterent en foule. Rome ne pouvoit se détacher des anciennes superstitions. On vit combien les rigueurs avoient enflammé l'enthousiasme.

---

394. Il défait Eugène, & le condamne à mort. Cependant Théodose paroissoit tranquille, mais pour assurer le succès de son entreprise. Ayant enfin rassemblé ses forces, il franchit les Alpes, & remporta près d'Aquilée une victoire déci-

five. Eugene est traîné à ses pieds, chargé de chaînes : il le condamne à mort. Arbogaste fugitif, poursuivi avec ardeur, se garantit du supplice en se tuant. L'empereur traita les autres avec clémence. Il mourut l'année suivante, la cinquantieme de son âge. Il avoit partagé l'empire à ses deux fils, Arcadius & Honorius, & assigné au premier l'Orient, l'Occident à l'autre. Il meurt l'année suivante.

Le regne de Théodose paroît d'autant plus glorieux, qu'après lui on ne verra que ruines & malheurs. Il falloit un homme rare pour suspendre les révolutions. Tout annonçoit la décadence. Un gouvernement arbitraire, qui n'avoit point de regles fixes ; un mêlange de barbares, qui avoient altéré les anciens principes ; des millions d'autres barbares, qui attendoient le moment d'engloutir l'empire, comme une proie digne de leur rapacité ; des cours fastueuses, remplies d'eunuques, d'artisans de la volupté, où l'intrigue & l'adulation dominoient presque toujours ; un luxe porté si loin au milieu de la misere, qu'on voyoit dans certaines maisons jusqu'à deux mille domestiques, ornés de bracelets & de colliers d'or ; une corruption de mœurs, qui des palais se répandoit sur la populace ; des haines Tout annonçoit de fatales révolutions.

de religion qui rompoient toute concorde entre les citoyens divisés par la croyance; un commencement d'ignorance, qui éteignoit de jour en jour les lumieres de la raison, ainsi que les sentimens du vrai beau. Aux idées justes, aux choses solides, succédoient les jeux de mots & les vaines subtilités. Quand les lettres tombent, & que les esprits cultivés s'égarent dans de fausses routes, la science du gouvernement doit s'obscurcir. Aussi avons-nous déjà observé beaucoup de lois peu judicieuses & même nuisibles.

Auteurs profanes. Les auteurs profanes de ce tems les plus estimables sont Ammien Marcellin, dont j'ai parlé plusieurs fois; l'abréviateur Eutrope; Libanius, sophiste quelquefois éloquent; Symmaque, dont nous avons les lettres en dix livres; Thémistius, préfet de Constantinople, philosophe que tous les empereurs estimerent; les historiens Eunape & Zosime, à qui l'on reproche la partialité contre les chrétiens; Végèce, qui a écrit sur l'art militaire. Enfin, Pappus & Théon, mathématiciens d'Alexandrie. Théodose condamna au feu les ouvrages de Porphyre.

Auteurs ecclésiastiques. On admire encore le style des peres grecs, saint Basile, saint Grégoire de

Nazianze, saint Chryſoſtôme. Les latins leur ſont très-inférieurs à cet égard, & l'on ne peut guere leur comparer ſaint Ambroiſe, ni ſaint Auguſtin, ſans s'imaginer qu'ils écrivoient dans des ſiecles différens. C'eſt que la décadence des Latins étoit beaucoup plus rapide que celle des Grecs, quoique les deux empires ſentiſſent déjà les approches de la barbarie.

L'intérêt de l'argent fixé à douze pour cent.

Il n'eſt pas étonnant que l'on ignorât les vrais principes des finances, puiſque les Romains n'en avoient eu de tout tems qu'une théorie fort imparfaite. Mais la loi de Théodoſe, qui pour réprimer l'uſure, fixa l'intérêt de l'argent ſur l'ancien pied, à douze pour cent, n'en eſt pas moins remarquable dans un gouvernement chrétien.

Invention des vitres.

On rapporte à ſon ſiecle l'invention des vitres : c'eſt une choſe étrange, que le verre étant connu & fort commun depuis pluſieurs ſiecles, on n'eût pas encore imaginé d'en faire cet uſage. Combien d'arts utiles n'avoient pu encore ſe développer ! Les horloges à roues, les moulins à vent, les moulins à eau, étoient des inventions réſervées aux ſiecles de barbarie, où l'eſprit humain devoit bientôt s'enſevelir dans les plus épaiſſes ténèbres.

Horloges à roues, moulins à vent & à eau.

DERNIERE ÉPOQUE.

LES BARBARES ÉTABLIS DANS L'EMPIRE.

ARCADIUS, *en Orient*; *HONORIUS*, *en Occident.*

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'aux premières expéditions d'Alaric en Italie.

395. Arcadius en Orient, Honorius en Occident, princes foibles & incapables.

DEUX jeunes princes, plus foibles par leur caractere que par leur âge, en qui l'éducation n'avoit rien produit, parce qu'elle avoit trouvé un fonds stérile, vont regner dans un tems d'orages, où de grands hommes auroient peine à soutenir le poids du gouvernement. Leurs ministres, des femmes, des eunuques regneront pour eux; & l'empire, croulant de toutes parts, éprouvera tout à la fois les maux d'une administration vicieuse, & les coups d'une infinité d'ennemis étrangers. Arcadius n'avoit que dix-sept ans, Honorius que

dix. Rufin, ministre du premier, Stilicon, de l'autre, abuserent bientôt de l'autorité que Théodose avoit mise imprudemment entre leurs mains.

Rufin, né en Gascogne, s'étoit élevé, sur la fin du dernier regne, à la perfecture d'Orient, par la ruine de Tatien revêtu de cette charge, & de Proculus, fils de Tatien, préfet de Constantinople, deux hommes recommandables, qu'il accusa lui-même, & dont il fut lui-même le juge. Comment Théodose l'avoit-il souffert? Ce ministre étoit donc un ambitieux, capable de tout sacrifier à son intérêt, en se couvrant avec adresse des apparences de la justice. Stilicon, Vandale d'origine, allié de la famille impériale, n'étoit ni moins ambitieux, ni moins injuste; mais plus circonspect, plus magnifique, avec de plus grands talens, il montroit plus de grandeur, en agissant par les vues basses d'un cœur corrompu & intéressé. Tout fut vénal sous les deux ministres; & les emplois étoient si prodigieusement multipliés, que les *agens* du prince, réduits à dix-sept par Julien, se trouvoient au nombre de dix mille. Qu'on juge du reste à proportion.

Rufin & Stilicon leurs ministres.

Tout est vénal, & les emplois sans nombre.

La patrie n'est rien pour quiconque n'a en vue que la fortune. Des ministres

Rufin, jaloux de Stilicon,

ainsi que de l'eunuque Eutrope. de ce caractere vendront leur prince même, quand ils croiront pouvoir y gagner. Rufin craignoit Stilicon, qui prétendoit avoir reçu de Théodose la régence des deux empires. Il devint encore plus jaloux d'Eutrope, vil eunuque, sorti de la fange, qui prenoit l'ascendant sur l'esprit d'Arcadius, qui même lui fit épouser Eudoxie, fille du comte Bauton, quoique Rufin lui destinât sa propre fille. Celui ci, dont l'ambition se portoit jusqu'à vouloir partager en quelque sorte avec son maître le titre d'auguste, prend une résolution désespérée, digne d'un caractere si odieux.

Il invite les barbares à une invasion. Pour arrêter d'une part les entreprises de Stilicon, pour se rendre de l'autre plus nécessaire à Arcadius, il invite secretement les barbares à pénétrer dans l'empire. Aussitôt les Huns passent le Tanaïs, descendent du Caucase, ravagent l'Arménie, la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie, & font trembler Antioche. Sa négociation avec Alaric. Les Goths en même tems, sous la conduite d'Alaric, ayant passé le Danube, inondent les provinces entre la mer Adriatique & Constantinople. Rufin va dans leur camp négocier avec eux, & les engage à s'éloigner de cette ville. Le succès de sa négociation, quoi-

qu'il osât s'en faire honneur, n'étoit pas une légere preuve contre lui.

Stilicon abandonné par les troupes d'Orient.

Dejà Stilicon avoit, par son habileté, par ses soins infatigables, & par sa réputation de grand capitaine, inspiré la paix aux barbares d'occident. Il marcha bientôt contre Alaric; il le joignit dans les plaines de la Thessalie, avec une armée nombreuse, composée des troupes d'Eugène & de celles de Théodose. Au moment de la bataille, ces dernieres, qui appartenoient à Arcadius, reçoivent ordre de se détacher des autres, & de revenir à Constantinople; ordre que Rufin avoit dicté pour arrêter les progrès de son rival.

Gaïnas le venge par le meurtre de Rufin.

Stilicon ne voulut point les retenir; il les renvoya sous la conduite de Gaïnas, officier goth, confident de ses projets de vengeance, & résolu de les exécuter. L'armée d'Orient se sépare avec douleur de celle d'Occident, Arcadius va recevoir l'hommage des troupes hors de la ville, accompagné de Rufin, qu'il devoit le même jour nommer son collegue. Gaïnas donne un signal; Rufin est massacré par les soldats en présence de l'empereur. L'eunuque Eutrope le remplace, & s'enrichit de ses dépouilles, pour devenir, comme lui, le fléau du peuple & de l'état.

396. Alaric tombe sur la Grèce.

Après la retraite de Stilicon, (car il n'avoit pu risquer la bataille, ayant perdu la moitié de son armée) Alaric tomba sur la Grèce, prit Athènes, & ruina le Péloponnèse. Quoique ce pays appartînt à l'empire d'Orient, le brave Stilicon, sans consulter Arcadius rendormi dans la mollesse, vint attaquer les Goths. Il les serra dans les forêts d'Arcadie, où il auroient dû périr, si ce genéral, aussi voluptueux que vaillant, ne s'étoit livré à la débauche, au lieu de poursuivre ses avantages. Alaric profita de ses fautes pour lui échapper, & emporta tout son butin.

Stilicon le repousse; & Eutrope fait déclarer Stilicon ennemi de l'empire.

Eutrope, auparavant lié avec Stilicon par haine de Rufin, devenu déjà son ennemi par jalousie, le fit déclarer ennemi de l'empire, pour avoir attaqué les barbares dans la Grèce, que lui même abandonnoit à leurs rapines. Non content de cette insulte, il eut la bassesse de traiter avec Alaric, & de lui procurer le commandement de l'Illyrie orientale, où la Grèce étoit comprise. Cet esclave insolent se rendoit également odieux & ridicule, tantôt proscrivant des têtes illustres, & accablant de vexations les malheureux, tantôt se mettant à la tête des troupes, sans vouloir ni pouvoir exé-

Insolence de cet eunuque.

cuter aucune entreprise. Il imagina de faire voyager le prince tous les ans à Ancyre, fort loin de Constantinople. Là, on passoit l'été en fêtes brillantes; après quoi Arcadius revenoit comme en triomphe dans sa capitale. L'eunuque l'amusoit ainsi pour le maîtriser. Il amuse Arcadius pour le maîtriser.

Dans un de ses voyages, fut publiée une loi terrible, où l'intérêt même de l'empereur se trouve sacrifié à celui de son ministre. Quiconque aura conspiré, ou seulement formé le dessein d'une conspiration, contre la vie des conseillers du prince ou des principaux magistrats, non-seulement est condamné à mort, comme criminel de lèse-majesté, quand même le complot n'auroit pas eu d'exécution, mais ses enfans sont condamnés à une infamie & à une misere perpétuelle; ceux qui intercéderont pour eux, déclarés infames; & tous ceux qui participent au crime, soumis aux mêmes peines, eux & leurs enfans: des récompenses promises à ceux qui donneront avis du complot, dès le commencement, & l'impunité aux complices qui le découvriront. Séjan lui-même n'avoit rien conçu de pareil sous un Tibére. Le crime de lèse-majesté, ainsi étendu, perdoit beaucoup de son horreur par rapport à la personne du prince; Loi tyrannique en faveur des ministres.

mais Arcadius n'avoit pas assez de raison pour le comprendre : il ne pensoit que d'après Eutrope.

397. Révolte en Afrique contre Honorius. Honorius ressembloit à son frere. Le mépris qu'inspiroient ces deux princes disposoit à la révolte. En Afrique, le comte Gildon, vieux débauché, scélérat cruel, osa secouer le joug de l'empire. Son frere Mascezil s'étant réfugié à Rome, il égorgea les enfans de ce frere, qui dès-lors fut son ennemi le plus irréconciliable. Stilicon envoya contre lui Mascezil avec une petite armée, & se proposoit d'aller lui-même finir la guerre. La premiere campagne la finit. Gildon fut vaincu ; il s'étrangla de sa propre main. Pour toute récompense, Mascezil à son retour n'éprouva qu'une noire perfidie. Stilicon, soit par défiance ou par jalousie, le fit précipiter du haut d'un pont dans une riviere, où il se noya.

Eutrope élevé au consulat. Ce ministre avoit du moins des talens & un courage qui sembloient couvrir ses crimes. Eutrope n'avoit que de la turpitude avec la méchanceté, & régnoit cependant, maître de l'empereur, encensé par la cour, haï de tout le monde. Arcadius, après l'avoir décoré du titre de patrice, y ajouta celui de consul ; car lorsque l'empire étoit partagé, cha-

que empereur nommoit un conſul, l'un pour l'orient, & l'autre pour l'occident. Cet opprobre inoui du conſulat excitoit une indignation muette. L'eunuque triomphoit, comme s'il eût été à l'abri des coups de la fortune. Mais il éprouva bientôt la fragilité d'une grandeur odieuſe, fondée ſur la baſſeſſe même & ſur le crime.

Le comte Tribigilde, officier goth, ſon ennemi ſecret, ſe révolte & ravage l'Aſie. Gaïnas, parent du comte, d'intelligence avec lui, eſt envoyé pour le combattre. On envoie une autre armée ſous les ordres de Léon, cardeur de laine, digne favori d'Eutrope. Tribigilde, avec trois cents hommes, ſurprend de nuit ce ridicule général; & ſecondé par Gaïnas, remporte la victoire la plus complette. Gaïnas écrit enſuite à l'empereur qu'on ne peut vaincre Tribigilde; mais qu'il offre la paix, à condition qu'Eutrope ſoit livré. Il ajoute qu'on ne doit point balancer entre le ſalut du prince & la fortune du miniſtre.

399. Tribigilde & Gaïnas ligués contre Eutrope.

Arcadius ne ſait quel parti prendre: les Goths l'effraient; Eutrope le captive. L'eunuque pouſſa un jour l'impudence juſqu'à menacer l'impératrice Eudoxie de la chaſſer du palais. Cette altiere princeſſe, à force de plaintes, de

L'eunuque inſulte l'impératrice.

Arcadius conſent à

le faire arrêter. cris, de prieres, arracha de son mari un ordre de l'arrêter. Il se réfugia dans une église. L'évêque saint Jean-Chrysostôme, entraîné par les idées du tems, qui rendoient les asyles inviolables, défendit l'entrée contre les gardes du prince; & le prince vint conjurer les soldats de ne point violer l'asyle. Eutrope en étant sorti dans les ténèbres, prêt à s'évader, fut saisi & relégué pour toujours.

Procédure extravagante pour le perdre. Gaïnas vouloit sa mort; Eudoxie la désiroit. On fit une espece de procédure extravagante contre l'exilé. On l'accusa d'avoir usurpé les droits de la puissance impériale, parce que, dans les fêtes de son consulat, il avoit employé les chevaux de Cappadoce, qui ne servoient que pour l'empereur. On le condamna sur ce frivole prétexte, comme si les crimes avoient manqué; & on lui trancha la tête.

400. Gaïnas se révolte, & fait la loi à Arcadius. Délivré de ce maître impérieux, Arcadius en trouva un autre dans sa femme. Elle devint l'arbitre de l'empire, qu'elle ne méritoit pas plus de gouverner, gouvernée elle-même par des femmes & des eunuques. Gaïnas, dont la perfidie étoit visible sous quelques dehors de fidélité, se révolte bientôt ouvertement, & marche vers Constantinople. L'em-

pereur se hâte de lui écrire, qu'il est prêt à le satisfaire, dès qu'il connoîtra ses demandes. Le général des Goths demande d'abord qu'on lui livre entre ses mains les trois premiers seigneurs de la cour. On y consent, & ils vont d'eux-même se livrer. Il exige de plus que l'empereur vienne le trouver à Chalcédoine pour conclure le traité de paix. Arcadius se rend à Chalcédoine, conserve au rebelle la qualité de général, y ajoute les ornemens du consulat; & Gaïnas rentre dans Constantinople, toujours disposé à la révolte. Qu'étoit-ce que l'empereur devant lui?

Il se révolte encore, parce que saint Chrysostome a refusé une église aux Goths.

Comme les barbares changeoient aisément de religion par intérêt, les Goths de l'empire avoient embrassé le christianisme. Mais étant ariens pour la plupart, les églises leur étoient fermées. Gaïnas en demande une pour lui & pour ses gens. Arcadius représente à saint Chrysostome combien il seroit dangereux de la refuser. L'intrépide évêque la refuse; les Goths prennent les armes. Gaïnas ne pouvant forcer la ville, où une partie de ses soldats avoient été massacrés, & plus de sept mille brûlés dans une église, tenta le passage de l'Hellespont devant une flotte ennemie, avec de mauvais bateaux. Il ne réussit point,

& perdit encore beaucoup de monde. Alors il se retira vers le Danube, pour chercher un asyle au-delà du fleuve. Les Huns, qui ne vouloient pas de tel voisin, l'attaquerent : le défirent : il périt en combattant.

Fin de Gaïnas.

Sinésius, évêque philosophe.

Quelques années auparavant, Sinésius depuis évêque de Ptolémaïs, député à l'empereur par sa province, lui avoit en vain représenté les devoirs du trône, les abus & les désordres de la cour, le danger surtout auquel on s'exposoit en élevant aux honneurs les ennemis naturels de l'empire. Ce prélat doit être distingué parmi les personnages de son siecle. Né d'un sang illustre, voué par goût à l'étude de la philosophie, il n'étoit pas seulement baptisé, lorsque le peuple de Ptolémaïs le demanda pour son évêque. On voit dans une de ses lettres les raisons qui l'éloignoient d'une telle place. Il dit que ses principes de philosophie ne s'accordoient point avec la doctrine chrétienne ; & qu'il est bien éloigné de convenir des opinions du vulgaire. Sans doute, selon la remarque de Fleury, les évêques s'assurerent de sa docilité & de sa foi dans les points essentiels. Il fut ordonné en 410. Sa conduite fut toujours également digne d'un sage évêque & d'un excellent citoyen.

CHAPITRE II.

Alaric en Italie. — La Gaule ravagée, & l'Espagne conquise par les Vandales, &c.

ALARIC, plus grand capitaine que Gaïnas, n'avoit pas été long-tems paisible dans l'Illyrie, où il commandoit. Proclamé roi des Visigoths par ses troupes mécontentes des Romains, il méditoit de pénétrer en Italie & de s'emparer de Rome. Après une premiere tentative infructueuse, il passa les Alpes, tandis que les légions étoient occupées en Rhétie contre les Germains. Déjà la Vénétie, la Ligurie même, étoient en proie aux ennemis. Rome trembloit. Stilicon en répara les murs. Il rassura Honorius, qui vouloit quitter Milan & se retirer dans la Gaule. Il assembla des troupes, trompa Alaric en lui promettant au nom de l'empereur un établissement au-delà des Alpes, & l'attaqua brusquement à Pollentia, (aujourd'hui bourg du Piémont.) Le roi visigoth se défendit avec tant d'habileté & de courage, que la victoire fut indécise. Sur la foi d'un nouveau traité, il

401. Alaric, roi des Visigoths, menace Rome.

Stilicon le trompe deux fois, & ne peut le vaincre.

avoit repris le chemin des Alpes Juliennes. Une nouvelle perfidie de Stilicon l'exposa au danger de périr, mais ne put le vaincre. Abandonné de ses soldats que la faim & la séduction firent déserter, il retourna en Illyrie, détestant la trahison des Romains, & respirant la vengeance.

Honorius transfere sa cour à Ravenne.

C'est alors que le timide Honorius transféra sa cour à Ravenne, ville très-forte, d'où l'on pouvoit aisément gagner l'Epire. Elle devint la capitale de l'occident. Autrefois Maximien s'étoit fixé à Milan, pour être à portée de secourir ses provinces. Honorius ne pensoit qu'à la sureté de sa personne. Milan & Rome lui envoyerent d'inutiles députations, pour obtenir la préférence sur Ravenne.

405. Desseins ambitieux de Stilicon.

Les barbares ayant trouvé la route de l'Italie, l'empire n'ayant presque plus à leur opposer que des troupes mercenaires, parmi lesquelles se trouvoient une foule de barbares disposés à le trahir; la discipline étant détruite dans les armées, ainsi que les sentimens d'honneur & de patriotisme dans les ames; on devoit s'attendre à voir les désastres renaître les uns des autres. La politique ambitieuse de Stilicon contribua aux malheurs publics. Il espéroit le diadême; du moins pour son fils Eu-

chérius, cousin des deux empereurs; & la stérilité de la femme d'Honorius fortifioit ses espérances. Pour arriver à son but, il vouloit d'une part affoiblir l'empire d'Occident; de l'autre, troubler plus que jamais celui d'Orient. Voilà ce que disent les historiens, dont les conjectures se prennent quelquefois pour des vérités certaines. Alaric, selon eux, lui parut un instrument nécessaire : il le gagna par ses offres; il s'unit à lui dans la vue de conquérir l'Illyrie orientale, comme appartenante à Honorius. Une irruption imprévue de Goths suspendit l'exécution de ce dessein.

Radagaise, leur chef, à la tête de deux cents mille hommes, passa le Danube, & se jeta sur l'Italie. La superstition avoit tellement dépravé les cœurs, que les Romains attachés à l'idolâtrie se féliciterent de cette attaque. Persuadés que les dieux alloient venger leurs autels, ils insulterent au christianisme, qu'ils appeloient *la ruine des états*, & *le fleau de l'univers.* Leurs espérances furent heureusement trompées. Radagaise assiégeoit Florence, mais sans précaution, sans art militaire. Stilicon, renforcé par les Huns & par un capitaine Goth, l'attaqua, le vainquit, le fit prisonnier, & le condamna à être déca-

Invasion de Radagaise en Italie.

Les païens s'en réjouissent; mais Stilicon défait les Goths.

pité. De cette multitude d'ennemis, il n'échappa que douze mille hommes. La faim & les maladies en tuerent plus que le fer.

406.
La Gaule inondée de barbares.
A peine l'Italie étoit délivrée, qu'une fameuse irruption de barbares, Alains, Vandales, Suèves, accabla la puissance romaine dans la Gaule. S'il est vrai, comme on le raconte sans vraisemblance, que Stilicon les avoit invités à une pareille entreprise, il n'avoit pas imaginé qu'elle pût être si prompte, & qu'elle s'exécuteroit avant la conquête de l'Illyrie, projetée avec Alaric. Etrange moyen pour regner, que de livrer l'état à la fureur de ses ennemis!

Vandales.
Les Vandales, Goths d'origine, devenus en quelque sorte Germains par leur mélange avec les anciens Viniles, avoient communiqué leur nom à plusieurs peuples de Germanie; car on le donnoit aux Bourguignons, aux Ruges, aux Hérules, aux Lombards, aux Angles ou Anglois, aux Thuringiens, &c. Ceux dont nous parlerons ici habitoient dans la Pannonie, sous les lois de l'empire. Stilicon étoit né parmi eux.

Suèves.
Les Suèves, d'une nation nomade, avoient anciennement occupé tout le pays entre l'Elbe, la Vistule, le Danube & la mer Baltique. Divisés en plu-

ſieurs hordes ſur la ſurface de la Germanie, ceux qui conſervoient le nom de Suèves, du tems d'Auguſte, habitoient à la droite du Rhin ; ils furent contraints de ſe retirer dans la Bohême, dont une partie leur fut enlevée par les Vandales.

Alains. Nous avons déjà parlé des Alains. Ils erroient le long du Danube, depuis que les Huns les avoient chaſſés des bords du Tanaïs. Ils avoient ſervi utilement Théodoſe & Stilicon ; mais en vendant leurs ſervices, ils avoient appris à vaincre, & à dépouiller ceux qu'ils ſervoient ſans attachement.

Ces peuples ne trouvent point de réſiſtance ; & ſont ſuivis des Allemands & des Bourguignons. Ces trois peuples, auxquels ſe joignirent dans la route des Huns, des Sarmates, &c. paſſerent le Rhin près de Mayence. Ne trouvant aucune garniſon romaine, ils ſe répandirent comme un torrent de toutes parts, juſqu'aux Pyrénées. Les Allemands & Bourguignons ſuivirent leurs traces ; & s'établirent, ceux-là, ſur les bords du Rhin, depuis Bâle, juſqu'à Mayence ; ceux-ci, dans l'Helvétie, enſuite dans le pays des Séquanois & des Éduens. La Gaule fut toute jonchée de cadavres. Les troupes de la Grande-Bretagne, effrayées de ce déluge d'ennemis, ſans eſpérance de ſecours, firent empereur un ſimple ſol- Un ſoldat,

nommé Constantin, est proclamé empereur dat, nommé Constantin, qui fut reconnu en Gaule, dont le fils Constant se rendit maître de l'Espagne, & qu'Honorius se vit forcé de recevoir pour collègue.

---

408. Alaric repasse en Italie. En même tems Alaric, ennuyé d'attendre Stilicon depuis trois ans pour la conquête de l'Illyrie, s'avance vers l'Italie avec son armée. Il demande une somme en dédommagement de son voyage & de ses préparatifs. L'empereur étoit à Rome. On délibere dans le sénat sur le parti que l'on doit prendre. La plupart proposent la guerre. Stilicon fait décider qu'on donnera quatre mille livres pesant d'or. Un sénateur s'écrie, comme autrefois Cicéron: *Ce n'est point ici un traité de paix; mais un contrat de servitude.* Le ministre soutenoit qu'Alaric ne demandoit rien que de juste, ayant demeuré trois ans en Epire pour le service d'Honorius. Un homme qui devoit sa fortune à Stilicon, saisit alors l'occasion de le perdre.

Olympius conjure la ruine de Stilicon. Olympius, c'est le nom de ce courtisan, représenté par les païens comme un hypocrite, & par des chrétiens comme un sujet fidelle & vertueux, persuade à l'empereur que le ministre veut usurper le diadême; qu'il est l'auteur de l'invasion des barbares; que son fils,

élevé dans le paganisme, est l'espérance des païens, & que déjà on frappe des médailles qui porteront l'empreinte du pere & du fils. L'accusateur, se défiant de la foiblesse du prince, trouve moyen de le forcer à un coup d'éclat. Il gagne les troupes, rassemblées à Pavie; il leur inspire des sentimens; & dans une émeute militaire, il fait massacrer tous les amis du ministre. Les soldats mirent la ville au pillage, sans respect pour Honorius, qui tâche en vain de les calmer.

Stilicon étoit à Ravenne. Il se réfugie dans une église, sachant qu'Olympius a envoyé de la part de l'empereur un ordre de le saisir. Les officiers vont le trouver, & lui jurent qu'on n'en veut point à sa vie. Sur cette assurance, il se livre entre leurs mains. Aussitôt on produit un second ordre, par lequel il est condamné à mort, comme traître au prince & à la patrie; & on lui tranche la tête. Son fils subit le même sort. Ceux de ses principaux amis qui vivoient encore, un secrétaire d'état, un capitaine des gardes, sont mis à la question, mais les tourmens ne leur arrachent aucun aveu.

Stilicon arrêté & exécuté.

Enrichi de la dépouille de Stilicon, Olympius gouverna comme lui en maî-

Conduite odieuse.

d'Olympius. tre absolu, & dispofa de tout en faveur de fes créatures. En fuppofant même Stilicon coupable, on ne peut s'empêcher d'appercevoir dans la conduite d'Olympius, le caractere d'un méchant homme.

Maffacre & révolte. Les foldats romains, pour comble d'inhumanité, maffacrerent les femmes & les enfans des barbares, attachés à l'ancien miniftre. Ceux-ci, au nombre de trente mille, tranfportés d'indignation & de colere, coururent au camp d'Alaric, pour fe ranger fous fes drapeaux.

Olympius zélé pour l'églife. Puifque Olympius a été loué par Symmaque, on ne doit pas être étonné des louanges, que lui prodiguent faint Auguftin & d'autres auteurs eccléfiaftiques. Ceux-ci trouvoient un affez grand motif d'éloges, dans les lois qu'il publia en faveur de l'églife & du clergé; car les lois d'Honorius étoient celles de

Lois en faveur de la jurifdiction épifcopale, & contre les païens & les hérétiques. fes miniftres. Tout plaideur fut autorifé à porter fa caufe devant l'évêque, dont la fentence devoit être fans appel ; les officiers de la juftice féculiere eurent ordre de la faire exécuter. (Les tribunaux étoient anéantis par cette loi, fi on l'avoit maintenue.) Saint-Auguftin s'étant plaint à Olympius des violences que commettoient les païens & les hérétiques,

rétiques, on les déclara exclus de toutes les charges ; on ordonna que les catholiques fussent mis en possession de toutes les églises; on abolit toutes les solennités païennes ; on chargea les évêques de veiller à l'exécution de ces ordres, & les officiers publics de seconder les évêques, sous peine de vingt livres d'or d'amende. On condamna enfin à mort quiconque troubleroit avec violence l'exercice de la religion catholique ; & à l'exil, quiconque contrediroit publiquement ses dogmes. C'étoit le moyen de s'attacher le bon parti, mais de rendre furieux les autres, qu'il importoit de ménager.

L'empereur fut obligé en 409 de révoquer la loi qui excluoit des charges les païens. Généride, barbare de naissance, païen, honnête homme, & brave officier, s'étoit retiré du service plutôt que de trahir sa religion. *La loi n'est pas faite pour vous*, lui dit Honorius ; comme si les lois ne devoient pas être pour tout le monde. Généride refusa constamment la qualité de général, jusqu'à ce que cette loi fût révoquée.

Il fallut révoquer celle qui excluoit des charges les païens.

Après la mort de Stilicon, Alaric prévit bien qu'on lui refuseroit la somme promise. Il l'envoya demander, pour paroître aussi juste que les Romains se

Alaric à qui l'on a manqué de parole, revient en Italie.

montroient perfides. L'empereur méprisa la demande. Olympius nomma des généraux incapables, tels que lui, sans pourvoir à rien, sans rassembler des troupes suffisantes. Le roi Goth part du Norique (dans les cercles de Baviere & d'Autriche), où il attendoit, traverse l'Italie avec la vîtesse d'un voyageur qui ne rencontre aucun obstacle, & arrive aux portes de Rome. Tel étoit la barbarie des Romains, que le sénat fit alors étrangler Sérène, veuve de Stilicon & la niece de Théodose, princesse qu'Honorius avoit long-tems honorée comme sa mere, & qu'on soupçonnoit injustement de s'entendre avec Alaric.

Il réduit Rome à l'extrémité, & impose des conditions de paix.

Cet habile & brave conquérant, maître du Tibre, affàma bientôt la ville, & la réduisit à l'extrémité. En vain attendoit-on du secours: Ravenne sembloit être à une distance infinie. On envoie enfin une députation à l'ennemi. On offre de se rendre, pourvu qu'il n'impose pas de conditions honteuses, autrement, disent les députés, le peuple romain ne demande qu'une bataille. Cette fanfaronnade fait rire Alaric, qui de son côté demande toutes les richesses de Rome. *Que laissez-vous donc aux habitans*, répliquent les députés? Il répond fierement, *la vie.* On convint que Rome

lui donneroit cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, & les enfans des principaux citoyens pour otages. A cette condition, ratifiée par l'empereur, il se retira.

Le roi Goth n'étoit barbare que de nom. Quelques-uns de ses soldats ayant enlevé un convoi de vivres, il les punit sévérement, & fit rendre le convoi; action de justice plus humiliante peut-être pour les Romains que sa victoire. Nous les verrons encore perfides à son égard, & traités selon leur mérite.

Trait particulier de ce grand homme.

Le nom de Constantin, qui avoit paru de bon augure, quand les troupes de la grande-Bretagne élurent empereur le soldat dont nous avons parlé, étoit un foible obstacle aux progrès de ce peuple de brigands, répandus dans toute la Gaule. On fut obligé d'abandonner la Grande-Bretagne, toujours désolée par les Pictes & les Ecossois. On écrivit aux Bretons de se défendre eux-mêmes. Ils recouvrerent ainsi leur liberté, mais en perdant une protection nécessaire. Les Armoriques, habitans des côtes entre la Seine & la Loire, voulant être libres à leur exemple, chasserent les Romains & se gouvernerent en république. Ces pertes n'égaloient pas celle de l'Espagne qui les suivit de près.

409. La Grande-Bretagne abandonnée.

Les Armoriques secouent le joug.

L'Espagne conquise par les barbares.

Constant, fils de l'usurpateur Constantin, y étoit alors en guerre avec Géronce, le meilleur de ses généraux; ainsi la fureur des guerres civiles se joignoit à tant d'affreuses calamités. Les Alains, les Suèves & les Vandales, profitant de la division des Romains, franchirent les Pyrénées, & mirent toute l'Espagne à feu & à sang. L'imagination ne pourroit tracer le tableau des horreurs qu'on y éprouva une année entiere. La famine & la peste se joignirent aux massacres. Les hommes se dévoroient les uns les autres. Une mere rôtit & mangea ses quatre enfans; exemple unique dans toute l'histoire. Enfin, les barbares partagent entre eux leur conquête, & s'y établissent.

Ces conquérans s'humanisent.

On les voit s'humaniser, dès qu'ils possedent tranquillement. Ils cultivent les terres; ils traitent les habitans avec douceur; ils fournissent des secours à ceux qui veulent se retirer; ils gardent inviolablement leur parole. Leur réputation de justice ramene la plupart des fugitifs dans cette fertile contrée, que le despotisme opprimoit auparavant. L'Espagne devient presque heureuse sous ses nouveaux maîtres, regardés d'abord comme des monstres féroces. On les a tous confondus sous le nom de

Vandales; on a même quelquefois donné ce nom aux Sarrasins. Comme Géronce avoit facilité leur entreprise, ils laisserent aux Romains le pays en-deça de l'Ebre, ce qu'on appelle la nouvelle Castille depuis Tolède, & les royaumes d'Aragon & de Valence jusqu'à l'ancienne Sagonte.

Ils laissent aux Romains quelques provinces.

CHAPITRE III.

Alaric à Rome, &c. --- Fin du regne d'Arcadius.

409.

EN perdant de vastes provinces, & se voyant menacé de tout perdre, l'imbécille Honorius ne devenoit ni plus clairvoyant ni plus sage. Alaric, campé en Toscane, attend l'exécution du traité conclu avec lui pour sauver Rome. La cour ose lui manquer de parole. Olympius ne pense qu'à se maintenir, en ruinant ceux qu'il hait ou qu'il soupçonne. L'indigne ministre est renversé à son tour par une intrigue d'eunuques. Jovius, son successeur, n'étoit qu'un brouillon & un traître sans génie. Ce Jovius entame une négociation avec Alaric; il ne réussit point faute de prudence; & de peur d'être soupçonné de trahison, il jure sur

On viole le traité conclu avec Alaric.

Olympius supplanté par Jovius.

la vie de l'empereur ; il fait jurer pareillement tous les officiers, l'empereur lui-même, de ne jamais consentir à un accommodement avec les Goths. Des propositions équitables d'Alaric sont ensuite rejetées sous ce prétexte extravagant, que si l'on eût juré par le nom de Dieu, on pourroit espérer qu'il pardonneroit un parjure ; mais qu'ayant juré par la vie du prince, violer le serment seroit exposer la vie du prince. Quand de pareils motifs décident les grandes affaires d'état, l'état doit périr, puisque c'est la folie qui gouverne.

Ridicule raison pour ne point s'accommoder avec les Goths.

Bientôt Alaric se présente aux portes de Rome, oblige les Romains de se détacher diHonorius ; leur donne pour empereur Attale, préfet de la ville, homme dont il ne craignoit rien. Attale, aussi présomptueux que foible, s'approche de Ravenne, accompagné du roi Goth. Honorius tremble, & lui propose un partage de l'empire. Il répond, qu'il veut tout avoir. Ensuite il fait des fautes si grossieres, qu'Alaric perdant patience le dépouille du diadême, & renoue la négociation avec Honorius. L'imprudence d'Attale avoit fait manquer la conquête de l'Afrique, où il n'envoya que peu de troupes, comptant réussir par trahison. Rome n'ayant point reçu les

Alaric fait Attale empereur, & le dépose.

blés de cette province, la famine fut si affreuse, que le peuple, dans les jeux du cirque, s'écria, transporté de fureur : *Qu'on mette en vente la chair humaine, & qu'on en taxe le prix.*

Cette ville infortunée se croyoit hors du péril, quand une nouvelle perfidie attira sur elle de plus grands malheurs. Honorius, moins scrupuleux sur son serment, traitoit enfin avec Alaric. Mais Sarus, capitaine Goth, ennemi de ce roi & attaché à l'empereur, rompit toute négociation, en attaquant les Goths, tandis que les conférences étoient ouvertes. Il en tua une grand nombre. Alaric furieux assiege Rome pour la troisieme fois, y entre, la livre au pillage. Son cœur généreux avoit toujours craint d'en venir à cette cruelle extrémité. Les soldats eurent ordre d'épargner le sang, de respecter l'honneur des femmes, de ne point brûler les édifices consacrés à la religion. Deux vastes églises furent désignées comme un asyle inviolable.

410. Il prend Rome, après avoir essuyé encore une perfidie.

Son humanité.

Il étoit impossible, en pareille circonstance, de contenir les fureurs de la soldatesque. Les rues & les maisons furent inondées de sang; les flammes firent même de grands ravages. Mais les églises & les édifices publics furent épargnés; & Alaric sauva un grand nom-

Malheurs de la ville.

bre de Romains. Aucun sénateur connu ne perdit la vie. Des contemporains assurent que dans l'irruption des Gaulois, dans les anciennes guerres civiles, & dans l'incendie même du tems de Néron, la ville avoit incomparablement plus souffert. Elle se repeupla bientôt, sans pouvoir néanmoins réparer une perte si considérable. Son enceinte, qui étoit de vingt & un milles, conserva toujours de tristes monumens de la destruction & du massacre.

Saint Augustin & d'autres attribuent ses calamités à la vengeance divine.

Pour réfuter les païens, dont les injustes préjugés attribuoient ces malheurs au christianisme, saint Augustin écrivit son livre *de la cité de Dieu*, & Orose, disciple d'Augustin, composa une histoire universelle. L'un & l'autre représentent les calamités humaines comme la punition des crimes. Salvien, plus éloquent, suivit la même route. Quelque pieuse que soit leur idée, quelque utile impression qu'elle puisse faire sur les ames; cependant, puisque le crime prospere souvent ici-bas, & que les plus vertueux sont trop souvent les victimes des méchans; puisque la justice divine s'exerce dans une autre vie, il importe surtout d'examiner les causes morales & physiques des événemens naturels. L'action de la cause premiere est invisi-

Mais il importe d'en chercher les causes naturelles.

ble : celle des causes secondes est à portée de nos recherches. C'est en les observant, que se forment la prudence & la politique. Rome sera toujours un grand spectacle, où l'on peut voir l'influence nécessaire des vices, des passions, des erreurs, d'un mauvais gouvernement, d'une grandeur excessive ; en un mot, de tout ce qui peut concourir au malheur des particuliers & à la ruine des empires.

Les citoyens fugitifs se retirerent en grand nombre à Carthage. Leur premier soin fut de courir au théâtre, & d'y prendre parti dans les factions des spectateurs. Voilà ce qu'étoient les Romains : faut-il donc s'étonner de leur foiblesse & de leurs désastres ? Romains à Carthage.

Si Alaric avoit voulu prendre Ravenne & régner en Italie, il le pouvoit, sans doute. On conjecture qu'il préféroit l'Afrique, dont une victoire lui eut assuré la possession. Il alloit auparavant piller la Sicile. Une partie de ses troupes étoit embarquée ; sa flotte fut détruite à ses yeux par une tempête. Pénétré de chagrin, il délibéroit à Cosence sur les moyens de réparer ce malheur ; mais il y mourut, laissant pour son successeur Ataulfe, son beau-frere, & le compagnon de ses exploits. Mort d'Alaric.

Comment les Goths l'enterrerent.

Les Goths avoient une coutume singuliere fondée apparemment sur quelque superstition : ils cachoient la sépulture de leurs grands hommes, que d'autres peuples décorent de superbes monumens. Ils détournerent le cours d'une petite riviere, & dans son lit creuserent une fosse, où le corps d'Alaric fut déposé avec de riches dépouilles. Ensuite on rendit aux eaux leur cours naturel, & l'on égorgea les prisonniers qui avoient fait ce travail.

Plusieurs ambitieux prennent la pourpre dans la Gaule, & périssent.

Une multitude d'événemens rapides se présentent ici, dont les circonstances intéressent peu. Géronce, établi en Espagne, vient attaquer Constantin en Gaule. Il surprend à Vienne Constant, fils de cet usurpateur; il lui fait couper la tête : il assiege le pere dans Arles. Mais Constantius, le seul général d'Honorius qui n'eût pas été choisi parmi les barbares, met en fuite Géronce. Celui-ci se tue de sa propre main. Maxime, qu'il avoit orné de la pourpre est tué bientôt après. Constantius force la ville d'Arles. Constantin se réfugie dans une église, où il est ordonné prêtre : on lui promet la vie avec serment, au nom de l'empereur. L'empereur désavoue ce serment, & le condamne à mort, lui & son fils. Jovien, illustre Gaulois, qui

prit ensuite la pourpre, fut décapité comme les autres. Hercalien tenta la même fortune, fut vaincu, subi le supplice à son tour. Ces exemples tragiques n'arrêtoient pas l'ambition, & ne raffermissoient pas le trône.

Ataulfe, digne successeur d'Alaric, généreux, ami de la paix, ne désiroit qu'un établissement dans l'empire, & que la main de Placidie, sœur d'Honorius, qu'Alaric avoit emmenée captive. Ayant traité avec ce prince, & ayant été trompé selon la coutume, il ravage la Gaule. Il prend Narbonne & Toulouse; il obtient par ses bonnes qualités le consentement de la princesse; & il l'épouse. On lui cede enfin un pays endeça de l'Ebre, à condition de ne point avoir de vaisseau, ni faire de commerce avec l'étranger. Il se contente d'un si médiocre établissement, qu'il auroit pu rendre meilleur par les armes. A peine établi, il est assassiné par un de ses écuyers; il meurt en recommandant à son frere de rendre Placidie à l'empereur, & d'entretenir la concorde entre les deux nations. Honorius céda vers le même tems aux Bourguignons une partie de leurs conquêtes dans la Gaule.

Ataulfe épouse Placidie.

Honorius lui cede un pays en Espagne.

Pendant ces vicissitudes, les donatistes, toujours fougueux & obstinés, remplis-

Jugement d'un comte

contre les donatistes. ſoient l'Afrique de troubles. L'empereur publia de nouveaux édits contre eux, & déclara coupables de crime capital quiconque voudroit altérer la foi. Les évêques catholiques ayant proposé une conférence, comme un moyen de conciliation, il chargea le comte Marcellin d'y préſider, de prononcer même un jugement définitif, après avoir entendu les raiſons de part & d'autre. Marcellin prononça en faveur des catholiques, déclara les donatiſtes auteurs du ſchiſme, & les ſoumit aux peines portées par les loix. Leurs violences ne firent qu'augmenter.

Les clercs exempts des tribunaux ſéculiers. A l'occaſion d'un ſoulevement du peuple d'Arles contre l'évêque, Honorius, par une loi célebre, déclara que tous les clercs ſans exception ne pourroient être accuſés que devant l'évêque, & que les accuſateurs ſeroient notés d'infamie, s'ils manquoient de preuves. Nous verrons de grands abus naître de ces immunités. En y mettant les reſtrictions convenables, on auroit pu prévenir le mal. Mais on ne prévoyoit rien; & l'ordre civil & la puiſſance ſouveraine, tout tomboit en décadence.

Ignorance parmi les chrétiens. Comme la religion influe tous les jours d'avantage ſur l'état civil & politique des peuples, on doit remarquer un

canon du concile de Carthage, tenu en 398, qui défend aux évêques de lire les livres des païens, & même ceux des hérétiques sans nécessité. C'est une des plus fortes preuves du progrès de l'ignorance. Il y avoit si peu de tems que l'empereur Julien avoit employé, pour la ruine du christianisme, la défense d'élever les chrétiens dans l'étude des lettres profanes ! Et les évêques en particulier n'étoient-ils pas obligés de savoir ce qu'ils étoient obligés de refuter? De l'ignorance naissoient tous les jours de nouvelles pratiques, beaucoup plus dangereuses qu'édifiantes. Saint Augustin, dans une lettre à Januarius, se plaint qu'on néglige les préceptes des livres divins, & que tout soit plein d'instructions humaines ; il décide qu'on doit retrancher ces pratiques dont on ne voit pas de raison, qui ne sont ni contenues dans l'écriture, ni ordonnées par les conciles, ni confirmées par l'usage universel, & qui changent en servitude la religion que Dieu a voulu rendre libre. Nulle maxime de sagesse n'a été moins suivie. Aussi les progrés de la superstition abrutiront ils bientôt le genre humain.

Les affaires d'Orient, que nous avons laissées à l'écart, afin d'éviter la confu- En Orient, exil de St.

Jean-Chryfoftôme.

fion, n'offrent jufqu'ici que des objets triftes, foit pour l'églife, foit pour l'état. Deux exils de faint Jean-Chryfoftôme, évêque de Conftantinople, l'homme le plus éloquent, & l'un des plus vertueux de fon fiecle, occafionnerent des mouvemens féditieux dans cette ville. Le prélat vouloit réformer les mœurs du clergé, des moines, du peuple & de la cour. Il fe fit par-là beaucoup d'ennemis de tous les ordres. L'impératrice Eudoxie gouvernoit l'imbécille Arcadius; femme impérieufe & vindicative. On accufa Chryfoftôme de la défigner dans fes difcours fous le nom de Jézabel. Eudoxie l'ayant fait condamner par un conciliabule, l'empereur le bannit. Les cris du peuple obligerent de le rappeler; & fon zele s'anima plus que jamais. Il s'étoit plaint des jeux & des danfes, par lefquels on avoit célébré la dédicace d'une ftatue d'Eudoxie, & qui avoit troublé indécemment l'office divin. L'impératrice lui en témoigna fon reffentiment. Alors oubliant la majefté impériale, & ne penfant qu'à l'abus que l'on en faifoit, il commença un fermon par ces paroles: *Voici encore Hérodiade en furie ; elle danfe encore ; elle demande encore la tête de Jean.* Un fecond exil fuivit de

Le faint invective contre l'impératrice Eudoxie.

près. Chrysostôme y passa trois ans, & mourut en 407. Eudoxie étoit morte en en 404. Arcadius mourut en 408, laissant l'empire à Théodose le jeune, son fils, âgé de sept ans.

Mort d'Arcadius.

Il avoit abrogé une ancienne loi, qui ordonnoit aux juges de prononcer leurs sentences en latin; langue inconnue dans la plus grande partie de l'Orient; il permit de prononcer en grec ou en latin. Le grec devoit être préféré, comme la langue du pays.

Sentences en latin & en grec.

THÉODOSE II en Orient; HONORIUS en Occident.

SOUS un empereur enfant, tel que Théodose, tout étoit à craindre, & les ennemis du dehors, & les dissentions civiles, & les maneges de cour. Mais Anthémius, préfet du prétoire, qui prit les rênes de l'état, sous Théodose le jeune, possédoit toutes les qualités d'un ministre habile & courageux. S'il ne put pas étouffer les intrigues des eunuques dont le prince fut obsédé, du moins il réprima beaucoup d'abus. Il contint les ennemis de l'empire. Isdegerd, roi de Perse, se déclara le pro-

402. Anthémius sage ministre de Théodose le Jeune.

Ennemis du dehors, réprimés.

tecteur de Théodose. (Une fable absurde l'en a supposé le tuteur.) Uldès, roi des Huns, fit des courses jusques dans la Thrace, exigeant pour se retirer qu'on lui payât le tribut qu'il imposeroit. On l'attaqua, & il disparut. La Cyrénaïque, contrée de la Libye, en proie aux incursions des barbares Austuriens, & encore plus aux vexations des gouverneurs avides, que les eunuques plaçoient & protégeoient, recouvra enfin la tranquillité, par le zele surtout du sage Synésius.

Loi sur les biens confisqués aux hérétiques.

Anthémius reconstruisit les murs de Constantinople, dont l'enceinte étoit devenue trop petite. On ne pouvoit pas diminuer, sans doute, l'immense multitude des habitans, source d'une infinité de maux pour l'empire. En maintenant les lois contre les hérétiques, il tâcha d'en prévenir les abus. Leurs biens étoient dévolus au fisc, faute d'héritiers naturels; il fit défendre aux catholiques de profiter de la confiscation, même en vertu d'une donation du prince, qui seroit regardée comme subreptice. C'est que la dépouille des hérétiques excitoit la cupidité de leurs adversaires, & multiplioit sans doute les accusations d'hérésie.

On ne parle plus d'Anthémius, de-

puis que Pulchérie ſe trouve à la tête du gouvernement. Cette princeſſe, ſœur de Théodoſe II, déclarée auguſte, n'ayant encore que quinze ans, ſe chargea du poid des affaires, & gouverna comme ſi elle avoit eu une longue expérience. L'éducation de ſon frere fut le principal objet de ſes ſoins. Après avoir éloigné l'eunuque Antiochus, précepteur intrigant & avide, elle s'efforça d'inſpirer au jeune prince la piété, la vertu, l'amour du travail, les ſentimens qui conviennent aux ſouverains.

414. Pulchérie gouverne.

Mais Théodoſe n'avoit qu'un eſprit foible, une ame lâche, incapable de ſe porter aux grandes choſes. Il ne fut qu'un dévot ſans paſſions, & qu'un mauvais théologien. Son palais devint un eſpece de monaſtere, où dès la pointe du jour il chantoit l'office avec ſa ſœur. Peut-être Pulchérie ne connut point aſſez elle-même que la piété, ſur le trône, doit être moins chargée de pratiques, plus laborieuſe que dans le cloître; qu'elle doit donner l'exemple du culte aux ſujets, & ſans perdre le tems deſtiné à remplir les fonctions publiques, & ſans que la majeſté ſe dégrade par une dévotion mal entendue.

Théodoſe profite peu de ſon éducation.

Le trait ſuivant prouve bien que Théodoſe étoit plus ſuperſtitieux que religieux.

L'excommunication d'un

Il se fait trembler. Un moine choqué de ce qu'il lui refûsoit quelque grace, osa lui dire en se retirant : *Je vous excommunie.* L'empereur, tremblant de ce ridicule anathême, protesta de ne point manger qu'il n'en eût été absous. Il conjura un évêque de lui obtenir cette faveur ; & malgré les représentations de l'évêque, il s'abstint de toute nourriture jusqu'à ce que le moine insolent lui eût donné l'absolution.

Il se livre aveuglément aux eunuques. Pulchérie ne put jamais vaincre l'ascendant que les valets de cour prenoient sur son frere. Des eunuques faisoient les lois & les ordonnances. Il les signoit sans les lire, & soutenoit à sa sœur qu'il lisoit tout. Pour lui dessiller les yeux, elle lui présenta un écrit à signer ; c'étoit un acte par lequel il livroit sa femme en esclavage. Il signa comme à l'ordinaire, sans examen. Pulchérie eut beau l'avertir ; cette expérience l'humilia, mais ne le corrigea point. On peut prédire que son regne, de quarante-deux ans, sera un long tissu de fautes, & ne produira rien de glorieux.

415. Lois en faveur du christianisme. Des lois séveres en faveur de la religion exclurent les païens de toute charge ; condamnerent à la perte de leurs biens & à l'exil, ceux qu'on surprendroit faisant des sacrifices ; & ordonne-

rent de détruire ou de changer en églises les temples & les autres lieux consacrés à l'idolâtrie, avec peine de mort pour quiconque s'y opposeroit.

Les idolâtres, réduits en Orient à un petit nombre, pouvoient être accablés plus aisément qu'autrefois. Mais les chrétiens d'Alexandrie se rendirent odieux par une des plus furieuses séditions, qui ait agité cette ville turbulente. Les Juifs y formoient contre eux un parti considérable. On prit querelle pour un danseur; car la passion des spectacles produisoit souvent des disputes aussi meurtrieres que frivoles. Cette querelle fut suivie d'un complot des Juifs. Sédition d'Alexandrie.

Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, prélat dont la sainteté se trouvoit jointe à un caractere impétueux, & qui, avec des intentions droites; pouvoit passer les bornes du zele, attaqua les synagogues & chassa les Juifs. Leurs biens furent pillés; plusieurs périrent dans le tumulte *. Les moines du voisinage, habitans des montagnes de Nitrie, étoient des séditieux qui, sous l'évêque Théophile prédécesseur & oncle de Cyrille, avoient commis toutes sortes de violences. Ils Saint-Cyrille attaque les Juifs & les chasse.

* Voyez l'*Hist. du Bas-empire*.

Cinq cent moines lui prêtent mainforte. viennent au nombre de cinq cents se signaler de nouveau ; ils insultent dans les rues le préfet Oreste, brouillé avec l'évêque ; un d'eux le blesse même d'un coup de pierre. Ammonius (c'est le nom de ce moine) saisi, traîné devant le préfet, est mis à la torture & y rend l'ame. Cyrille prononce son éloge & lui donne le titre de martyr. Le peuple, qu'on venoit de voir défendre Oreste contre les moines, se joint alors à l'évêque par légéreté ou par fanatisme.

La fameuse Hypatie, mise en pieces par les chrétiens. Une attrocité exécrable mit le comble aux horreurs de la sédition. Hypatie, fille du géometre Théon, plus savante que son pere, donnoit des leçons publiques de philosophie avec le plus grand succès. Elle étoit respectable par la pureté de ses mœurs, jointe à une rare beauté & à tous les genres de mérite ; mais parce qu'elle étoit païenne, & qu'elle avoit la confiance des magistrats, on la soupçonnoit d'agir contre saint Cyrille. Elle devint un objet d'exécration pour ce peuple fanatique. Des furieux, ayant un clerc à leur tête, la saisissent en pleine rue, la traînent dans une église, la dépouillent, la déchirent de coups, la mettent en pieces, & vont brûler publiquement ses membres.

Ce crime Théodose, touché de cette barbarie,

vouloit en tirer vengeance. On acheta la protection des eunuques, & le crime fut impuni. On publia une loi impuissante, pour contenir des clercs audacieux d'Alexandrie, appelés *parabolans*, c'est-à-dire, *qui affrontent les périls*. C'est le seul remede que nous voyons avoir été appliqué au désordre.

reste impuni.

Le mariage de l'empereur avec la célebre Athénaïs (421), fait un contraste frappant avec le meurtre d'Hypatie. Léonce, sophiste d'Athènes, pere d'Athénaïs, l'avoit déshéritée en faveur de ses autres enfans, parce que, disoit-il dans un testament bizarre, *son mérite, qui l'élevoit au-dessus de son sexe, étoit pour elle une assez grande ressource.* Elle vint à Constantinople demander justice. Ses graces, son esprit, ses mœurs, enchanterent Pulchérie & Théodose. Le prince l'épousa. Païenne comme son pere, elle se fit baptiser; son nom fut changé en celui d'Eudoxie. Elle cultiva toujours les lettres. Photius vante beaucoup ses poëmes sur des matieres de religion.

Mariage de Théodose avec Athénaïs.

Peu après ce mariage, une persécution violente que les chrétiens essuyoient en Perse, rallume la guerre entre les deux nations, si long-tems ennemies. Abdas, évêque du pays, avoit brûlé un

Le zele imprudent d'Abdas excite une persécution & une guerre en Perse.

temple de Perse, & avoit refusé de le rebâtir malgré les ordres du roi, qui laissoit aux chrétiens l'exercice de leur religion. La tolérance dès-lors ne subsista plus. Les églises furent détruites, & les bourreaux armés contre les fidelles. Un grand nombre se réfugioit chez les Romains. Varane V, fils d'Isdegerd, les envoya redemander. Sur le refus de Théodose, il retint des sujets de l'empire. On fit la guerre. Après quelques campagnes où les Romains eurent l'avantage, ils demanderent eux-mêmes la paix ; elle fut conclue pour cent ans (422), mais la liberté de religion, qu'Abdas avoit fait perdre, ne se rétablit qu'imparfaitement *.

418. Etablissement des Visigoths dans la Gaule.

L'état de l'Occident nous intéresse davantage : nous y trouverons les barbares continuant avec succès leurs entreprises. Ataulfe eut pour successeur Silgéric, son ennemi déclaré, qui massacra ses enfans, & ne régna que sept jours. On se hâta d'étouffer la tyrannie par le meurtre du tyran. Wallia, que les Visigoths élurent ensuite, également politique & brave, fit un traité avec le général Constantius, par lequel il s'en-

* Voyez Théodoret.

gageoit à rendre Placidie, & à combattre pour le service de l'empereur, à condition qu'on lui donneroit six cents mille mesures de blé. Il battit en effet les Vandales & les Alains. Soit pour récompense de ses services, soit de peur qu'il ne voulût garder ses conquêtes, on lui accorda en échange de ce qu'il possédoit au-delà des Pyrénées, un établissement bien plus digne de son ambition : on lui céda la seconde Aquitaine & la Novempopulanie ; (aujourd'hui le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Bordelois, l'Agénois, l'Angoumois & la Gascogne.) On y ajouta Toulouse, dont il fit sa capitale. Ce pays fut nommé Gothie, & les Goths y régnerent quatre-vingt huit ans, jusqu'à l'invasion de Clovis.

Cession faite à Wallia.

Selon la plupart des auteurs, les Francs s'établirent deux ans après (420), sous leur roi Pharamond, dans le pays situé entre Maestricht & le confluent de la Meuse & du Wahal. Mais l'existence de Pharamond est un problême. De meilleurs critiques attribuent à Clodion en 438 la fondation de la monarchie françoise. Clovis mérite d'en être regardé comme le vrai fondateur*, puis-

Etablissement des Francs.

* Je commence l'Histoire moderne à l'éta-

qu'avant lui elle n'offre guere que des fables. Contentons-nous d'observer ici que les Francs, depuis Gordien, avoient fait de fréquentes courses dans la Gaule; & que, selon l'opinion la plus probable, c'étoit une ligue de plusieurs peuples de Germanie, entre le Rhin, le Mein & le Weser, réunis pour défendre leur liberté contre les Romains : le nom de *Franc*, dans leur langue, signifioit *libre*. Les Sicambres se distinguoient parmi eux.

421. Constantius épouse Placidie, parvient à l'empire, & meurt.

Constantius, après avoir servi utilement l'empire contre les barbares, épousa enfin Placidie, sœur de l'empereur & veuve d'Ataulfe. Il gouvernoit depuis dix ans les affaires. Il ambitionnoit, ainsi que sa femme, le titre de la souveraine puissance. Honorius, qui n'avoit point d'enfans, le leur conféra. Mais Constantius mourut la même année. Placidie, brouillée avec son frere, eut ordre de quitter Ravenne, & se retira auprès du jeune Théodose.

Mort d'Honorius.

La mort d'Honorius arrivée en 423, auroit été un bien pour l'empire, si les malheurs de son regne avoient pu se réparer.

---

blissement de la monarchie françoise par Clovis; mais il faut continuer ici l'Histoire romaine, pour ne pas brouiller ensuite les matieres.

réparer. Ce prince, presque tyran par foiblesse, plutôt que par inclination, commit toutes les injustices qu'on voulut.

A en juger par les nombreuses lois d'Arcadius & d'Honorius, (elle se publioient ordinairement au nom des deux empereurs,) on croiroit d'abord que le gouvernement veilloit au bonheur de l'humanité. On y voit de beaux sentimens, de bons principes. Mais ce n'étoient au fond que des paroles. Plusieurs lois vicieuses en elles-mêmes augmentoient les maux publics. Les meilleures tomboient sans exécution. Il falloit sans cesse y déroger, y changer, y ajouter; & la législation, qui doit être simple & précise, devenoit un cahos de ténèbres & d'incertitudes. Ce qu'il faut penser des lois d'Arcadius & d'Honorius.

Les spectacles inhumains de gladiateurs s'étoient maintenus, malgré une loi de Constantin. Honorius les abolit en 405, parce qu'un anachorète, nommé Télémeque, venu exprès d'Orient pour en combattre l'abus, s'étant jeté dans l'arène au milieu des combattans, & voulant à toute force les séparer, fut tué à coups de pierres par les spectateurs. Spectacles des gladiateurs, abolis.

On assure qu'avant la prise de Rome par Alaric, il y avoit plusieurs familles dont le revenu montoit à plus de quatre Richesses concentrées à Rome.

millions de notre monnoie, & que les familles du second ordre avoient communément au moins un million de revenu. Il est facile d'en conclure que cette ville absorboit tout en Occident ; que l'extrême opulence des uns y faisoit l'extrême misere des autres ; que les peuples étoient foulés au profit de ces hommes insatiables, qui n'ont jamais assez pour leurs plaisirs ; enfin, que les richesses & l'indigence contribuoient également à éteindre le courage, à étouffer la vertu, à faire de mauvais citoyens. Les provinces gémissoient d'un joug accablant & tyrannique : les lois annonçoient toujours le désir de les soulager ; le gouvernement étoit toujours en contradiction avec les lois. Il ne faut donc pas s'étonner que les barbares aient détruit l'empire.

Les provinces accablées.



THÉODOSE II en Orient; & VALENTINIEN III en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

Valentinien associé à l'empire. — Lois de Théodose II. — Genséric redoutable en Afrique.

THÉODOSE, n'ayant point reconnu le titre d'Auguste dans Constantius & Placidie, pensa d'abord à réunir dans sa personne les deux empires. Mais Jean, secrétaire d'état d'Honorius, prit la pourpre, donna la liberté aux esclaves, pour en faire des soldats, & envoya le célebre général Aétius demander aux Huns du secours. L'empereur sentit alors la nécessité d'un partage. Il conféra le titre de *nobilissime*, qui avoit remplacé celui de *césar*, à Valentinien fils de Constantius, âgé de cinq ans, & le titre d'Auguste à sa mere Placidie. Il les fit partir avec une armée. Jean fut pris & décapité, après deux ans de regne, & Valentinien III proclamé empereur. Ce

423. Théodose le Jeune s'associe Valentinien III.

prince céda l'Illyrie occidentale, en épousant la fille de Théodose.

Ce dernier se reconnoît soumis aux lois.

Une de ses premieres lois renferme la maxime la plus digne des vrais monarques : *La majesté souveraine*, dit-il, *se fait honneur, en se reconnoissant soumises aux lois. La puissance des lois est le fondement de la nôtre. Il y a plus de grandeur à leur obéir, qu'à commander seul sans elles.* « C'est, dit M. le Beau, » la plus grande leçon qu'un souverain » ait jamais faite à ses pareils. »

Deux lois de Théodose ; l'une mauvaise, l'autre bonne.

On trouve vers le même tems une loi de Théodose II, qui n'annonce pas à beaucoup près, tant de sagesse. Il défend, comme crime de lèse-majesté, non-seulement de porter des étoffes de la teinture des ornemens impériaux, mais d'en garder chez soi. C'est-là qu'on reconnoît le despotisme. Le motif de cette loi étoit, sans doute, la crainte que des usurpateurs ne prissent la pourpre, & ne se fissent reconnoître pour souverains. Si quelqu'un en avoit formé le dessein, on l'avertissoit par-là de bien prendre ses mesures, plutôt qu'on ne l'empêchoit de les exécuter. Et la seule démonstration d'une telle crainte ne rendoit-elle pas le gouvernement méprisable ? Par une autre loi, aussi sage que la premiere est absurde, il établit la

prescription de trente ans, pour assurer les droits dont on a joui paisiblement dans cet intervalle. Rien n'est plus commun, sous les derniers regnes, qu'un mélange de bonnes & de mauvaises lois; preuve certaine d'un gouvernement capricieux, qui flotte au gré de l'opinion & des conjonctures.

Prescription de trente ans.

Parmi beaucoup de faits isolés, confus, choisissons ce qu'il y a d'intéressant, & formons-en un tableau, où les objets analogues soient rapprochés sans détails minutieux. En Occident, se trouvent deux grands généraux, dont la rivalité devient funeste à l'état. Aétius, né en Mésie, élevé parmi les gardes de l'empereur, est la terreur des barbares; mais il est jaloux de Boniface, comte d'Afrique. Il veut le perdre à la cour; il le dépeint comme un rebelle. Boniface calomnié & condamné, appelle en Afrique les Vandales d'Espagne, qui, sous les ordres du roi Genséric, mettent tout à feu & à sang. Rétabli dans ses charges, ce général ne pouvant engager les barbares à la retraite, prend les armes contre eux. Il est battu. Excepté Cirthe & Carthage, les Romains n'ont plus rien en Afrique; les Vandales y exercent impunément leur cruauté (431.)

Rivalité d'Aétius & de Boniface.

Les Vandales en profitent & s'emparent de l'Afrique.

Boniface étoit en faveur auprès de

Révolte

d'Aétius. Placidie, arbitre du gouvernement, qui voyoit de mauvais œil Aétius. Celui-ci prévient les coups de leur haine, en levant l'étendard de la révolte. Il est vaincu par son rival, mais il le blesse dans la mêlée, & cette blessure le fait mourir peu de tems après. On veut arrêter Aétius. Il va en Pannonie implorer le secours des Huns. La cour tremble ; Placidie le rappelle, lui rend toutes ses dignités, & y ajoute celle de patrice. Telle est la punition de la révolte dans un état chancelant & mal gouverné.

Mort de Boniface.

Progrès des barbares.

La Gaule, en proie à l'avarice des magistrats, ainsi qu'aux armes des barbares, éprouve sans cesse, de nouveaux malheurs. Les paysans, sous le nom de Bagaudes, se soulevent, se déchaînent, comme des bêtes féroces. Les Visigoths rompent le traité conclu avec les Romains, & assiegent Narbonne, que les Huns auxiliaires défendent avec succès.

Les Francs s'établissent dans la Gaule, sous leur roi Clodion, en 438.

Clodion, roi des Francs, s'empare de Cambrai, de Tournai, d'Amiens (438). On lui cede ces conquêtes, parce qu'on ne peut l'en chasser. Trèves est saccagée par les Francs pour la quatrieme fois, & ils se rendent maîtres de Cologne. Genséric demeure paisible possesseur des meilleures provinces de l'Afrique, où il déploie le zèle de l'arianisme. Les Suèves

soumettent à leur domination la Bétique, & les autres pays que les Vandales ont abandonnés en Espagne. On ne voit de toutes parts que massacres, révolutions, démembremens de l'empire, dont les détails fatigueroient sans rien apprendre.

Nestorius trouble l'Orient par son hérésie.

On Orient, la foiblesse & l'incapacité de Théodose fomentent de nouvelles guerres théologiques. Nestorius, évêque de Constantinople, enseignoit qu'il y avoit deux personnes en Jesus-Christ, comme deux natures; & que Marie n'étoit pas la mere de Dieu, mais la mere du Christ. Ce prélat, auparavant persécuteur des hérétiques, s'attira bientôt par cette hérésie subtile un orage dont il fut accablé. L'empereur lui étoit favorable, quoique Pulchérie fût déclarée contre lui. Le conseil général d'Ephèse s'assemble pour décider la question (431). Saint Cyrille d'Alexandrie y préside. Dès la premiere séance, on condamne, on dépose l'hérésiarque. Jean d'Antioche, qu'on n'avoit pas voulu attendre, tient un conciliabule, où il dépose à son tour Cyrille & l'évêque d'Ephèse. Les esprits s'échaufferent de plus en plus; & les accusations réciproques furent également vives & ameres. Théodose approuva enfin le jugement du concile. Nestorius fut relegué; mais le nes-

431. Concile d'Ephèse.

torianisme ne fut pas détruit. Il subsiste encore de nos jours dans plusieurs pays de l'Orient.

Rigueurs inutiles contre les nestoriens. L'empereur en 435 ordonna de brûler publiquement les livres de nestoriens; & défendit, sous peine de confiscation de tous les biens, de donner retraite à ces novateurs pour tenir aucune assemblée. Il ajouta ensuite peine de mort contre les réfractaires. Il ordonna que les évêques & les clercs infectés de cette erreur fussent chassés de leurs églises, & les laïques anathématisés. On oublioit que de pareilles rigueurs avoient augmenté les progrès & les violences de l'arianisme. L'expérience prouva, & tout le monde convient aujourd'hui, qu'avec plus de moderation, on auroit mieux servi l'église.

Loi pour enrichir les églises. La dévotion de Théodose dicta une loi, par laquelle les biens des ecclésiastiques & des moines, morts sans héritiers, furent donnés aux églises ou aux monasteres. Jusqu'alors ils avoient été dévolus au fisc. Les moines conserverent encore long-tems l'usage & la propriété de leurs biens.

438. Code Théodosien. Quoique peu d'hommes fussent moins capables que Théodose II de soutenir le rôle de législateur, il exécuta cependant un projet de législation, qui mé-

rite de nous occuper quelques inſtans. Des lois ſans nombre, parmi leſquelles on en trouvoit beaucoup de contradictoires, de peu ſenſées, embarraſſoient & dégradoient la juriſprudence. Il fit compoſer un code où l'on ne plaça que les lois des empereurs chrétiens, édits, reſcrits, ordonnances, actes & décrets du conſeil, &c. Il déclara en le publiant que ces lois auroient ſeules autorité dans l'empire. Valentinien III adopta le code pour l'Occident, & les lois qu'on y ajouta depuis furent appelées Novelles.

Les critiques relevent de grandes imperfections de ce recueil, pluſieurs lois tronquées, obſcures, mal choiſies, mal arrangées, quelques-unes marquées au coin de la ſuperſtition. Ils le jugent néanmoins préférable, pour ce qu'il renferme, à celui que Juſtinien y ſubſtitua. C'eſt une choſe ſinguliere que le code Théodoſien n'ait ſubſiſté que quatre-vingt-dix ans parmi les Orientaux, & qu'il ait ſubſiſté en Occident après la ruine de l'empire. Les Viſigoths l'adopterent. Il diſparut dans les ſiecles d'ignorance. On le retira de l'obſcurité au ſeizieme ſiecle, & Jacques Godefroy, juriſconſulte pariſien, l'enrichit d'un commentaire fort eſtimé. Remarques ſur ce code.

Abrogation d'une loi qui tendoit à l'agrandissement de Constantinople.

Peu de tems après la publication de son code, l'empereur abrogea une mauvaise loi de Constantin, qui défendoit à ceux qui avoient des terres en Asie, d'en disposer, même par testament, à moins qu'ils n'eussent une maison à Constantinople. Les capitales ne s'agrandissent que trop sans des voies si odieuses.

Loi de Théodose en faveur du divorce

On doit s'étonner qu'un prince dévot ait facilité le divorce, que Constantin & Honorius avoient rendu plus difficile qu'autrefois. Il abolit leurs lois à cet égard comme trop dures, déclarant qu'il falloit s'en tenir aux anciennes lois romaines, & aux décisions des anciens jurisconsultes. Nous verrons l'usage du divorce subsister encore long-tems.

Ce prince fait tuer Paulin par jalousie.

Selon toute apparence, Théodose, quand il fit cette derniere loi, étoit déjà infecté du poison de la jalousie, dont sa femme éprouva bientôt les effets. Il aimoit dès l'enfance Paulin, un des principaux seigneurs de sa cour. L'impératrice Eudoxie (Athénaïs), pleine d'estime & de reconnoissance pour ce seigneur, qui avoit contribué à sa fortune, le voyoit aussi volontiers, lui confioit ses pensées & profitoit de ses conseils. Leur commerce innocent parut un crime à l'empereur. Paulin est tué par ses ordres. Eudoxie se croit déshonorée, &

obtient la permission de se retirer à Jérusalem. Un prêtre & un diacre qu'elle a emmenés avec elle, sont encore un objet de soupçons pour le prince ; le comte Saturnin, chargé de sa cruelle vengeance, les fait mourir ignominieusement sans aucune forme de procès.

Retraite d'Eudoxie ou Athénaïs.

La princesse ne contient plus sa colere, & fait assassiner Saturnin. On la prive alors de ses officiers. Réduite à une condition privée, elle consacre le reste de ses jours aux bonnes œuvres. Cyrus, savant égyptien & bon poëte, qui par sa protection étoit parvenu à la dignité de patrice, fut dépouillé quelque tems après de tous ses biens ; parce que les acclamations du peuple à sa louange blesserent la vanité ombrageuse de Théodose. L'eunuque Chrysaphe s'empara, & de l'esprit du prince, & de l'autorité du gouvernement. Pulchérie elle-même n'eut plus de crédit auprès de son frere. Ce législateur se montra digne de haine & de mépris : tout alla au gré des passions.

L'eunuque Chrysaphe, maître de tout.

441. Genséric formidable par sa marine en Afrique.

Cependant les barbares gagnoient du terrein de jour en jour. Genséric avoit pris Carthage. Quoiqu'il n'eût pas un vaisseau au commencement de son expédition d'Afrique, il s'étoit formé une marine formidable, avec laquelle il avoit

déjà porté en Sicile la terreur & le ravage. L'eunuque Chrysaphe s'imagina pouvoir le vaincre, & lui enlever ses conquêtes. Il épuisa l'empire pour équiper une flotte de onze cents voiles. Genséric entama une négociation, la fit traîner en longueur. L'armée romaine s'étant affoiblie, & Théodose ayant besoin de ses forces contre les Huns, le Vandale donna la loi, & fut reconnu souverain de l'Afrique. Le fruit de ce grand armement fut que les barbares fondirent de tous côtés sur les terres des Romains, tandis qu'ils perdoient le tems, & se consumoient pour une vaine entreprise.

Armement perdu contre lui.

CHAPITRE II.

Conquêtes des Huns sous Attila. — Fin du regne de Théodose le Jeune.

Ravage des Huns, tribut qu'on leur paye.

LEs plus terribles des peuples barbares étoient les Huns, gouvernés alors par Bléda & Attila, deux freres, égaux en autorité & rivaux de valeur. Depuis six ou sept ans, ils avoient réduit Théodose à faire un traité ignominieux, par lequel il s'obligeoit à rendre les transfuges, à payer tous les ans un tribut de sept cents livres d'or, (c'étoit le double de l'ancien tribut,) & à ne point secourir les ennemis des Huns. Les deux rois, après ce traité, avoient porté leurs armes dans la Tartarie, jusqu'au voisinage de la Chine; & la férocité de leurs troupes s'étoit encore endurcie par les rigueurs du climat. Revenus en Europe, plus fiers & plus entreprenans que jamais, méprisant les Romains comme des lâches, ils rompirent le traité sous quelque prétexte; ils passerent le Danube, saccagerent la haute Mésie, pénétrerent jusqu'à Naisse, ensuite dans la Thrace, laissant par-tout des ruines & des monceaux de cadavres. Un nou-

veau traité ne fit que suspendre leurs fureurs pour quelques années.

Leur roi Attila fait des conquêtes immenses.

Attila né avec autant de génie que d'ambition, rusé politique, général prudent malgré l'ardeur de son courage, formant de plus vastes projets de conquêtes, avoit fait mourir son frere Bléda, pour ne point partager le pouvoir suprême. Il étendoit sa domination sur des pays immenses, jusques vers la mer Baltique, d'un côté, & l'Océan Oriental, de l'autre. Il avoit reçu des ambassadeurs de la Chine ; & il serroit l'empire romain qu'il menaçoit d'écraser. Sans religion, mais sachant mettre à profit la superstition vulgaire, il feignit d'avoir trouvé miraculeusement une épée que les Scythes adoroient autrefois comme le symbole de leur divinité : on le croyoit inspiré dans ses entreprises, par le dieu même des combats ; & ses soldats n'en étoient que plus braves & plus féroces.

Il profite de la superstition de ses soldats.

Il est nommé général des Romains.

Théodose lui ayant donné le titre de général des Romains, il dit, en l'acceptant, que ce titre ne l'empêcheroit point de combattre les Romains, s'ils manquoient de le satisfaire ; & qu'il avoit pour esclaves des rois supérieurs, non-seulement aux généraux de l'empire, mais aux empereurs.

Bientôt l'Illyrie, la Thrace, la Da-

cie, la Mésie, essuyerent de nouveaux ravages. Soixante & dix villes furent forcées par les Huns. Ils défirent deux armées. On acheta encore la paix pour six mille livres d'or, & pour un tribut annuel, du tiers de cette somme. On ne put ramasser l'argent, qu'à force de vexations & de violences. Les exacteurs devinrent, en quelque sorte, pires que les barbares. Des familles opulentes tomberent dans le besoin, & plusieurs citoyens se pendirent de désespoir, ou se laisserent mourir de faim.

447. Il les accable, & leur vend la paix.

Plus l'empereur craignoit & ménageoit Attila, plus il s'en faisoit mépriser. On combloit de présens les ambassadeurs du roi Hun; & s'il vouloit enrichir quelqu'un de ses officiers, il ne lui en coûtoit que de l'envoyer à Constantinople. Ses prétentions se multiplioient, à mesure qu'on donnoit des preuves de lâcheté: en menaçant de la guerre, il étoit sûr de tout obtenir.

Combien il les méprise.

La perfidie, si souvent employée depuis qu'il n'y avoit plus d'honneur ni de vertus, parut enfin la seule ressource contre un ennemi invincible. Théodose, par le conseil de Chrysaphe, résolut de le faire assassiner. On promet des trésors à Edécon, envoyé d'Attila, s'il veut être l'exécuteur de ce complot. Il s'y engage

449. Théodose veut le faire assassiner.

en apparence. Il part, ſuivi d'une ambaſſade. Il revele le ſecret à ſon maître. Attila diſſimule, reçoit les ambaſſadeurs ſur un ſiege de bois, leur parle avec ſa fermeté ordinaire, les traite cependant avec bonté, & prend toutes les meſures poſſibles pour conſtater la trahiſon des Romains.

Particularités d'un feſtin d'Attila.

Priſcus, témoin oculaire, rapporte dans ſa relation de l'ambaſſade, des particulatités qui font connoître le génie de ce conquérant, & le caractere de ſa nation. Le roi donna un feſtin à toute ſa cour, où les convives furent ſervis en vaiſſelle d'or & d'argent ; mais où il n'uſa lui-même que de vaiſſelle de bois, & ne mangea que d'une ſeule viande. Deux poëtes vinrent chanter ſes victoires. Leurs chants tranſporterent la jeuneſſe d'un enthouſiaſme martial, tandis que les vieillards pleuroient de ne pouvoir plus ſe ſignaler à l'exemple du héros. Deux bouffons terminerent la fête. Au milieu des éclats de rire qu'ils excitoient, le roi conſerva toujours ſa gravité, & ne montra de joie qu'en careſſant le plus jeune de ſes fils, objet particulier de ſa tendreſſe.

Ce héros traite l'empereur avec mépris.

Il envoya des députés à Conſtantinople, avec ordre de dire à l'empereur, qu'*Attila & Théodoſe étoient également*

de noble race ; mais que Théodose s'étoit dégradé en devenant esclave d'Attila, auquel il payoit tribut ; qu'il n'étoit qu'un esclave lâche & perfide, puisqu'il employoit la trahison pour faire périr son maître ; & qu'Attila ne lui pardonneroit, qu'après que Chrysaphe lui auroit été remis entre les mains, pour être punis comme il le méritoit. Ces reproches annonçoient plus de grandeur que la victoire même. Le fier vainqueur se laissa fléchir par des soumissions & des présens ; & l'eunuque conserva son autorité arbitraire.

Nouveaux troubles excités par l'hérésie d'Eutichès.

Telle étoit la fureur des Grecs pour les subtilités & les disputes théologiques, malgré les périls dont ils se voyoient environnés, qu'une nouvelle hérésie sur le mystere de l'Incarnation vint encore troubler l'empire. Nestorius, en poursuivant l'arianisme, avoit imaginé que deux natures dans Jesus-Christ faisoient deux personnes. Eutichès, moine enthousiaste, en se déchaînant contre le Nestorianisme, imagina que l'unité de personne supposoit l'unité de nature, & que la divinité absorboit la nature humaine.

L'empereur & son eunuque Chrysaphe la favorisent.

Le ministre eunuque, & par conséquent l'empereur, se déclarent ses partisans. Un concile de cent trente évêques,

Concile d'Ephèse. tenu à Ephèse sans liberté, condamne la doctrine des deux natures en une seule personne. Les anathêmes, les dépositions, les exils, sont le fruit des sophismes d'Eutichès. Son hérésie, con-

Concile de Chalcédoine. damnée sous l'empereur Marcien par le concile de Chalcédoine tenu en 451, a encore de nombreux sectateurs en Orient, comme celle de Nestorius. Ce concile fut extrêmement tumultueux : des cris continuels troubloient les délibérations, au point que les magistrats déclarerent que la foi seroit examinée par des commissaires, & que c'étoit la volonté de l'empereur. On y consentit après quelques oppositions. Il faut convenir que dans toutes les assemblées, comme saint Grégoire de Nazianze le disoit de celles de son tems, les vices de l'humanité ne se mêloient que trop aux choses saintes ; mais les fautes de l'homme peuvent-elles mettre obstacle aux desseins de Dieu ? Jusqu'à la ruine de l'empire Grec, on verra les disputes théologiques, variées sous toutes les formes, produire des dissentions intestines, aussi funestes que les armes des barbares.

450. Mort de Théodose II. Au retour d'un voyage de dévotion, Théodose mourut après un regne de quarante-deux ans, sans avoir mérité

d'autre titre que le surnom de *Calligraphe*, parce qu'il formoit bien les caracteres de l'écriture. Les murs de Constantinople, renversé en 447, par un horrible tremblement de terre, furent promptement rétablis ; mais on l'attribue à l'ardeur dont se piquerent les deux factions *verte* & *bleue*, qui divisoient le peuple dans les jeux du cirque. Tout portoit l'empreinte de la frivolité ou du fanatisme chez cette nation bizarre.

Frivolité des Grecs.

VALENTINIEN III en Occident; MARCIEN en Orient.

THÉODOSE le Jeune n'ayant laissé qu'une fille, mariée à l'empereur d'Occident Valentinien, celui-ci sembloit devoir lui succéder. Sa foiblesse l'empêcha d'agir. Pulchérie se rendit maîtresse de l'état, fit faire le procès à Chrysaphe; & après la juste condamnation de cet eunuque, le livra injustement à la vengeance particuliere d'un homme, dont il avoit assassiné le pere plusieurs années auparavant. Ensuite, comme la puissance souveraine n'avoit pas encore été entre les mains d'une femme seule, Pulchérie jeta les yeux sur Marcien, soldat de fortune qu'elle

450. Pulchérie épouse Marcien pour le faire empereur.

eſtimoit ; elle lui offrit ſa main, à condition qu'il reſpecteroit ſa virginité : elle s'y étoit conſacrée par vœu. Marcien, âgé de cinquante-huit ans, promit ce qu'elle exigeoit, l'épouſa & fut couronné.

Bon gouvernement de ce prince.

Ce prince infirme, mais courageux, zélé, vigilant, plein de reſpect pour l'impératrice, s'appliqua au ſoin de réformer les abus. Il donna l'exemple de la frugalité & de la juſtice. Il fit des lois tendantes au ſoulagement des peuples. Sa piété lui en dicta quelques-unes peut-être moins dignes de la politique. Contre l'ordonnance de Valentinien I, qui avoit déclaré nulles les donations d'une femme en faveur des clercs & des moines, il ordonna que ces donations euſſent leur effet. Il défendit, ſous peine de mort, tout exercice extérieur du paganiſme. Il ſe montra cependant modéré à l'égard des hérétiques, favoriſant les orthodoxe, & s'efforçant de concilier les eſprits. Son ignorance étoit éclairée par les conſeils du pape ſaint Léon & de Pulchérie.

Ses lois en faveur de la religion & du clergé.

Valentinien fait une loi pour ſoulager les peuples.

L'Occident, que Placidie gouvernoit au nom de ſon fils, à la veille de ſuccomber ſous les barbares, gémiſſoit ſous le poids intolérable des impôts, qui en aigriſſant les cœurs diſpoſoit toujours

à un changement de maître. Valentinien III, après avoir long-tems promis de ſoulager les provinces, publie enfin une loi, par laquelle il remet les ſommes que l'on devoit au fiſc. Il ſe reproche à lui-même d'avoir différé l'accompliſſement de ſes promeſſes ; il expoſe la miſere des peuples & les vexations de ſes propres officiers ; il avance cette maxime, ſi vraie & ſi négligée : *Tout ce que perd le laboureur eſt perdu pour le prince, la proſpérité du prince dépend de celle du laboureur.* L'opprobre d'un mauvais gouvernement étoit d'étaler de bonnes maximes, & de les démentir par la pratique. Valentinien continua toujours à ruiner par ſon luxe & les villes & les campagnes, en même tems que ſa ſtupide indolence favoriſoit les ravages des ennemis. Placidie mourut. Quoiqu'elle eût des vices, tout empira après ſa mort.

Mais il continue de le ruiner.

Nous avons vu la Grande-Bretagne abandonnée par les Romains, qui ne pouvoient la défendre. En vain les Bretons implorerent pluſieurs fois leur ſecours contre les Pictes & les Ecoſſois. Aétius lui-même, ce grand général, n'ayant pas cru pouvoir ſe rendre à leurs vœux, ils s'adreſſerent aux Saxons, établis à l'embouchure de l'Elbe, qui

Les Saxons & les Anglois ſubjuguent la Grande-Bretagne.

avec les Angles ou Anglois, ſubjuguèrent bientôt le pays qu'ils étoient venus délivrer. Leur heptarchie ſe forma ſur les ruines de la liberté des inſulaires. Ces ſept royaumes ne furent réunis en un ſeul que par Egbert, contemporain de Charlemagne. J'en parlerai dans l'hiſtoire moderne.

Genſéric attire Attila ſur la Gaule.

On pouvoit ſe conſoler de la perte d'une province fertile, dont l'éloignement ne permettoit plus alors d'en tirer les mêmes avantages qu'autrefois. Mais Attila menaçoit le cœur de l'empire. Après avoir balancé s'il attaqueroit l'Orient ou l'Occident, il décida contre la partie la plus foible, déjà entamée par tant d'endroits. Genſéric, brouillé avec Théodoric roi des Viſigoths, & voulant lui ſuſciter des affaires, invitoit le roi des Huns à pénétrer dans la Gaule. Celui-ci trouva aiſément un prétexte d'invaſion.

Demandes du roi Hun à Valentinien III.

Honoria, fille de l'impératrice Placidie, qu'on réduiſoit à l'état de vierge, avoit eu une ſecrete correſpondance avec Attila; lui avoit même envoyé un anneau, pour gage de la réſolution où elle étoit de l'épouſer, & de lui tranſmettre ſes prétentions à la couronne. Il fit demander cette princeſſe, & la moitié de l'empire, dont il la ſuppoſoit héri-

tiere. Valentinien répondit qu'Honoria étoit déjà mariée ; que d'ailleurs elle n'avoit aucun droit à l'empire, qui appartenoit aux hommes ſeuls. En négociant tout-à-la-fois & avec les Romains & avec les Viſigoths, Attila couvrit ſon deſſein de les écraſer les uns & les autres. Malgré ſes forces, il ſavoit employer les ruſes de la politique.

451. La Gaule ravagée par les Huns.

A la tête d'une armée de cinq cents mille hommes, où ſe trouvoit une infinité de peuples conduits par leurs rois, Gépides, Ruges, Turcilinges, Oſtrogoths, &c. il cotoya le Danube & paſſa le Rhin. On ne peut dépeindre les ravages qu'eſſuya la Gaule entre le Rhin, la Seine, la Marne & la Moſelle. Tout ce pays fut ſaccagé, les villes détruites par le feu, les campagnes couvertes de cadavres.

Aétius les fait reculer.

Le général Aétius s'étoit rendu à Arles avec une petite armée. Il perſuada heureuſement au roi Viſigoth, que le péril devenoit commun aux deux peuples ; qu'Attila cherchoit à les diviſer pour les anéantir. Théodoric ſe joint aux Romains ; Mérovée, roi des Francs, les Bourguignons, les Armoriques & d'autres peuples groſſiſſent l'armée d'Aétius. Il précipite ſa marche ; il ſurprend Attila qui s'emparoit d'Orléans, il le

force à se retirer vers la Belgique.

Sanglante bataille en Champagne.

Furieux de cet affront, résolu d'en tirer vengeance par une bataille, Attila s'arrête dans les plaines de Champagne, (dans le diocèse de Troyes, selon les uns, ou de Châlons, suivant les autres.) C'est-là que les deux armées en vinrent aux mains avec une égale fureur. On compte au moins cent soixante mille hommes tués dans l'action ; Jornandès en met deux cents cinquante-deux mille. Théodoric périt. Attila courut risque de la vie, & fit sonner la retraite.

Dangers & retraite d'Attila.

Les chariots de l'armée formoient une espece de rempart autour de son camp : c'étoit la méthode des barbares. Il y plaça des troupes de tous côtés. Les ennemis exposés en l'attaquant, à une grêle de flèches, se proposerent enfin de le réduire par famine. On raconte qu'il fit dresser un bûcher des selles de ses chevaux, pour se brûler lui-même en cas qu'il fût réduit au désespoir. Mais Aétius, craignant peut-être que la défaite des Huns ne rendît les Visigoths & les Francs trop redoutables, engagea les chefs de ces nations à se retirer. Attila se mit aussi-tôt en marche ; & quoique poursuivi par les Romains, il regagna la Pannonie, & ensuite ses états. Cette sanglante bataille & les pertes précédentes,

dentes, car il prodiguoit le ſang de ſes troupes, avoient détruit en grande partie ſon armée.

Cependant, à peine commençoit-on à reſpirer, qu'il vient fondre ſur l'Italie, avec de nouvelles forces. L'alarme ſe répand par-tout. Aétius, au lieu de défendre les Alpes, conſeille à Valentinien de prendre la fuite, & veut en donner l'exemple. On abandonne ce honteux projet. L'empereur, renfermé dans Rome, laiſſe tout le pays au-delà du Pô ſans défenſe; eſpérant que les barbares ſe contenteront de cette proie. Déjà les Huns ont pillé la capitale des Vindéliciens (aujourd'hui Augsbourg.) Ils franchiſſent les Alpes Juliennes, aſſiegent & prennent d'aſſaut Aquilée, renverſent tout en Vénétie & en Ligurie. Attila trouve à Milan un tableau, où l'empereur étoit peint ſur un trône d'or, avec une multitude de Huns tués à ſes pieds. Il fait effacer ce tableau; & ſe fait peindre lui-même ſur un trône, devant lequel étoit l'empereur chargé d'un ſac plein d'or, & le répandant à ſes pieds.

452. Il ravage bientôt l'Italie.

Ce qu'il fait à Milan.

Pendant ces ravages, les habitans de la Vénétie & de l'Emilie, réfugiés dans les îles du golfe, y conſtruiſirent des cabanes, dont ſe forma la ville de Ve-

Commencemens de Veniſe.

nise, qui deviendra célebre dans l'histoire moderne.

Attila épargne Rome.

Aétius, avec des secours de Marcien, tailloit en pieces les détachemens de Huns qu'il pouvoit surprendre; mais ces petits avantages ne dissipant guere la terreur, Valentinien envoie demander la paix à Attila. Saint Léon, pontife respectable par ses talens, ainsi que par ses vertus, accompagné de deux autres députés, adoucit cette ame cruelle. On convint d'une trève & d'un tribut. Le vainqueur se retire, en menaçant de revenir en Italie, si on ne lui envoie Honoria, & ce qui appartenoit à la princesse. Attila mourut l'année suivante.

453. Sa mort.

On l'a appelé le *fléau de Dieu* : les Romains méritoient ce fléau.

Ruine de son empire.

Il laissoit plusieurs fils, dont les discordes ruinerent sa vaste puissance : c'est la suite ordinaire des grandes conquêtes. Le roi des Gépides & après lui les autres vassaux se révolterent. Des guerres sanglantes affoiblirent ces barbares. Ils formerent plusieurs établissemens dans l'Illyrie, la Mésie, la Dacie, la petite Scythie, (aux embouchures du Danube;) & devinrent confédérés de l'empire qu'ils déchiroient.

Les Ostrogoths établis en Pannonie.

Les Ostrogoths, sujets d'Attila, gagnerent plus que les autres à la révolution. Marcien leur ac-

corda la Pannonie entiere, depuis la haute Mésie jusqu'au Norique, & depuis la Dalmatie jusqu'au Danube. Nous les verrons dominer glorieusement en Italie.

Les vices de Valentinien III ne lui furent pas moins funestes que les armes des barbares. Livré à une stupide indolence & à la débauche, il avoit violé la femme de Maxime, personnage illustre & puissant, qui ne respiroit que la vengeance de cet affront. Aétius pouvoit seul sauver le prince & l'état. Maxime, par le moyen de l'eunuque Héraclius, le rendit suspect de révolte. L'empereur le tua de sa propre main. Il demanda ensuite à un de ses officiers, s'il n'avoit pas bien fait de s'en délivrer. *Il ne m'appartient point de juger de vos actions*, répondit l'officier; *mais je pense que vous vous êtes coupé la main droite avec la main gauche.* Quelques crimes que l'ambition ait inspirés à ce général, on éprouva bientôt en effet que sans lui l'empire étoit perdu.

454. Vices de Valentinien.

Il tue le brave Aétius.

Rien n'arrêtant plus Maxime, il fait assassiner l'empereur, & se fait proclamer lui-même. Le poids de la souveraineté l'accable d'abord. Tout le dégoûte & l'épouvante. Son regne devoit passer comme un songe. Il avoit forcé Eudoxie, veuve de Valentinien, de l'é-

455. Maxime fait assassiner l'empereur & lui succede.

pouser. Pour gagner son cœur, il lui protesta que l'amour étoit la cause du meurtre qu'il avoit commis. La princesse frémit d'indignation, & invita secretement Genséric à venir la délivrer, lui promettant de l'introduire dans Rome par la main.

Il est lui-même assassiné. Pillage de Rome par Genséric.

Le roi vandale embarque ses troupes. Maxime est assassiné en prenant la fuite. Genséric arrive, & Rome est livrée au pillage. Il emporte des richesses immenses: les vases sacrés qu'Alaric avoit respectés religieusement; la moitié de la couverture précieuse du temple de Jupiter Capitolin, qui étoit de bronze doré; une infinité de statues; beaucoup d'illustres captifs, parmi lesquels se trouva Eudoxie elle-même avec ses deux filles. Marcien redemanda les princesses, & essuya un refus; tant Genséric craignoit peu l'empire même de Constantinople.

Avitus prend la pourpre; & Ricimer le détrône.

Maxime n'avoit regné que trois mois. Avitus, Gaulois d'origine, fort estimé dans l'état de particulier, prit la pourpre, & ne regna guere qu'un an. Le comte Ricimer, fils d'un prince suève, méprisa ce nouvel empereur, que ses désordres rendoient méprisable. Il excita contre lui des séditions; il l'attaqua & le prit aux environs de Plaisance; il le

fit sacrer évêque. (Ce fut une maniere assez commune de punir ceux qu'on détrônoit, ou de les rendre incapables de nouvelles entreprises. La coutume de les faire moines, établies ensuite chez les barbares, paroît meilleures : elle ne compromettoit point l'épiscopat.) Avitus, craignant d'être mis à mort, voulut se sauver dans sa patrie, & mourut en chemin. Le trône resta vacant plusieurs mois. Pouvoit-on y aspirer avec une ambition raisonnable ?

457. Mort de Marcien & de Pulchérie.

Depuis Théodose, Marcien seul s'étoit montré digne de gouverner un état, quoique trop ignorant pour ne pas faire des fautes. Il mourut dans la septieme année de son regne. Pulchérie étoit morte quatre ans avant lui. L'église grecque célebre leur fête.

Réglemens du concile de Chalcédoine.

Le concile général de Chalcédoine, convoqué par le zèle de Marcien & de Pulchérie, en 451, après avoir condamné le doctrine d'Eutychès, comme nous l'avons déjà rapporté, fit des réglemens qu'il importe d'observer ici. Il soumit les moines à la jurisdiction de l'ordinaire, & leur défendit de se mêler d'affaires, soit ecclésiastiques, soit séculieres, à moins que l'évêque ne les en chargeat expressément dans les cas de

néceſſité. Il défendit, ſous peine d'excommunication, aux clercs d'une égliſe de paſſer au ſervice d'une autre. Il donna au ſiege de Conſtantinople le premier rang après celui de Rome. (Les Grecs voulurent dans la ſuite que tout fût parfaitement égal entre les deux ſieges, puiſque Conſtantinople étoit la capitale de l'Orient, ainſi que Rome de l'Occident.) Saint Léon rejeta conſtamment le décret, & ſoutint qu'Alexandrie & Antioche devoient conſerver leur prééminence. Le titre de patriarche a été donné, depuis ce concile, aux égliſes de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, de Conſtantinople & de Jéruſalem.

Le ſiege de Conſtantinople déclaré le premier après Rome.

Loi de Valentinien III, en faveur des papes, obtenue par ſaint Léon.

Valentinien III, au ſujet de ſaint Hilaire d'Arles, condamné par ſaint Léon, déclara, en 446, qu'aucun évêque ne pourroit rien innover, ſans l'autorité du pape; que toutes les ordonnances du ſiege de Rome ſeroient une loi pour tous les évêques; enfin, que ſi un prélat, cité par l'évêque de Rome, refuſoit de comparoître à ſon tribunal, il y ſeroit contraint par le gouverneur de la province. Léon, en obtenant cet édit, augmenta conſidérablement ſon autorité.

Appels à Rome.

Les appels à Rome étoient inconnus avant le concile de Sardique, en 347; & ce concile ordonne ſeulement que,

ſi un évêque condamné veut être jugé de nouveau dans un concile, ceux qui ont examiné la cauſe s'adreſſeront à l'évêque de Rome, lequel nommera des juges, s'il trouve à propos de renouveler le jugement. Plus les papes acquerront de crédit, plus on doit s'attendre à les voir étendre leurs prérogatives. Tous n'en feront pas dignes comme ſaint Léon.

Autre loi pour reſtreindre la juriſdiction eccléſiaſtique.

Le même empereur en 452, fatigué de plaintes fréquentes contre les jugemens des évêques, défendit aux eccléſiaſtiques de ſe mêler d'aucune cauſe, excepté celles de religion; permettant néanmoins de prendre l'évêque pour arbitre, ſi les deux parties en convenoient; mais déclarant qu'un demandeur laïque, en matiere civile ou criminelle, peut pourſuivre un clerc devant les juges ſéculiers. Baronius taxe d'impiété cette loi; comme ſi Jeſus-Chriſt étoit venu ſouſtraire une grande partie des citoyens à la juriſdiction des tribunaux. Il eſt étrange qu'on juge des choſes, non par leur nature, mais par ce qu'elles ont été accidentellement, contre leur nature.

Défenſe de détruire les tombeaux.

Valentinien défendit par une loi très-rigoureuſe de détruire les tombeaux où l'avarice alloit chercher des tréſors, ſous prétexte de pourſuivre l'idolâtrie.

SUCCESSEURS

DE VALENTINIEN III & de MARCIEN, jusqu'à ANASTASE.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'à l'établissement du royaume d'Italie par Odoacre.

L'histoire devient moins intéressante.

L'HISTOIRE devient plus obscure, moins intéressante, à mesure que la barbarie fait du ravage, & que les mœurs, l'humanité, les sciences, la raison, disparoissent ensevelies sous les ruines de l'empire. Il suffit d'avoir une idée générale des principaux traits. Les détails superflus seroient également inutiles & ennuyeux ; ce qui ne mérite point d'être su, mérite aussi peu d'être écrit.

Le général Aspar.

Aspar, général des troupes d'Orient, Alain de naissance & attaché à l'arianisme, vouloit regner sous le nom d'un autre, n'espérant pas réunir les suffrages en sa faveur. Il fit élire Léon, simple tri-

bun, que le patriarche de Constantinople couronna : (c'est le premier souverain couronné par un évêque.) Léon avoit promis au général de nommer césar un de ses enfans, & n'exécutoit point sa promesse. *Convient-il à un empereur*, lui dit un jour Aspar, *de manquer à sa parole ? — Il lui convient encore moins*, répondit Léon, *de recevoir la loi comme un esclave.*

457. Léon, empereur d'Orient.

En Occident, Ricimer, qui avoit détrôné Avitus, fit aussi un empereur qui se flattoit de gouverner, & se trompa aussi dans son choix. Majorien (c'est le nom de cet empereur) ne fut pas plutôt proclamé, qu'on le vit capable du gouvernement. Il commença par des lois pour rétablir le bon ordre. Il accorda une remise de tout ce qui étoit dû au fisc. Il voulut que les gouverneurs des provinces levassent les impôts, à la place des officiers du fisc, dont les exactions étoient pires que les impôts mêmes.

Majorien proclamé en Occident.

Ses lois sur les impôts.

Comme les monasteres devenoient des prisons, où l'avarice & les vues ambitieuses de plusieurs parens renfermoient dès l'enfance les filles, souvent les moins propres à honorer la vie religieuse ; il défendit de donner le voile avant l'âge de quarante ans, & condam-

Pour empêcher de faire des religieuses avant quarante ans.

na les patens à perdre le tiers de leurs biens, s'ils commettoient cette violence, qu'il traite de parricide. Le pape saint Léon fit un réglement pareil. Le successeur de Majorien l'abrogea, ainsi qu'une autre loi par laquelle les veuves au dessous de quarante ans devoient se remarier dans l'espace de cinq ans après la mort de leur mari, ou céder la moitié de leurs biens à leurs héritiers naturels. De temsen tems on a voulu remettre en vigueur la premiere loi concernant les monasteres. Mais combien d'obstacles s'y opposoient !

Pour le mariage des veuves.

Il réprime les Visigoths dans la Gaule.

L'empire avoit besoin d'un prince guerrier encore plus que d'un législateur; car les lois étoient impuissantes au milieu des convulsions que lui causoient les barbares. Les côtes de la Campanie furent attaquées par les Vandales & les Maures. On les défit à Sinuesse, & Majorien résolut de porter la guerre chez eux. Il falloit d'abord rétablir le calme dans la Gaule, où Théodoric II, roi des Visigoths, soulevoit les peuples, attaquoit le centre des provinces, étoit même devenu maître de Lyon. Egidius qui, par une espece de phénomène, réunissoit la qualité de roi des Francs avec celle de général des Romains, remporta de grands avantages sur Théodoric. L'em-

pereur arriva quelque tems après. Ayant battu les Visigoths, il conclut un traité, par lequel ils s'engagerent à le secourir contre les Vandales. Il passa ensuite les Pyrénées ; il devoit s'embarquer à Carthagene. Mais Genséric, qui avoit des intelligences sur sa flotte, vint à bout de la détruire, & l'expédition n'étant plus possible, on fit la paix, que les Vandales rompirent bientôt. Il passe inutilement les Pyrénées.

Ricimer, mécontent d'un empereur qui ne le laissoit pas dominer, forma un complot contre sa vie. Majorien en fut la victime. On lui substitua Sévère, homme inconnu, que l'histoire ne nomme qu'une fois. Ce fantôme ayant disparu quatre ans après, sans qu'on sache comment, Ricimer gouverna un an & demi avec une autorité absolue. Nous supprimons plusieurs guerres des barbares, soit entre eux, soit avec les Romains, parce qu'elles n'offrent rien d'intéressant. Il suffira de remarquer qu'Egidius, étant devenu odieux par sa tyrannie, les Francs le chasserent, & rappelerent leur roi Childéric, dont ils lui avoient donné la couronne. 461. Ricimer se défait de Majorien.

Quelque avilis que fussent les Romains, ils ne purent supporter long tems la tyrannie d'un Suève. Ils s'adresserent à Léon pour avoir un empereur. Ce 467. Anthémius empereur.

prince leur donna Anthémius, petit-fils de celui qui gouvernoit sous Théodose le Jeune. Le comte Ricimer épousa une de ses filles; & lui laissa le titre de souverain, jusqu'à ce qu'il eût un motif de l'en dépouiller.

Belle maxime de Léon, démentie par sa conduite.

Léon manquoit de génie & de politique, comme les foibles princes à qui l'on doit attribuer la décadence de l'empire. Une de ses lois renferme à la vérité cette maxime admirable : *La justice étant le plus noble partage de la majesté souveraine, les princes ne doivent se croire permis que ce qui l'est aux particuliers.* Mais depuis long-tems on s'en tenoit aux belles maximes, sans y joindre l'essentiel, une conduite juste & prudente.

Il commande le baptême.

Léon commanda le baptême sous peine d'exil; & défendit sous peine de mort la pratique de l'idolâtrie à ceux qui l'auroient reçu. Un baptême forcé peut-il donc faire des chrétiens? Enfin, l'empereur fonda des églises, mais il ne sut point gouverner.

Il fait un armement ruineux contre Genséric.

Voyant que les flottes de Genséric insultoient la Grèce, il s'épuisa en préparatifs de guerre contre ce terrible ennemi. L'armement lui coûta cent trente mille livres pesant d'or. Il mit à la tête Basilisque, son beau-frere, qui n'avoit ni courage, ni talent, & qui se laissa

corrompre par les promesses des ariens, & par l'argent des barbares. Sa flotte fût brûlée près de Carthage ; les Romains furent taillés en pieces. Genséric triomphant, resta tranquille jusqu'à la fin de son regne, sans que l'on osât jamais l'attaquer. Les barbares avoient fondé leur puissance avec les armes : ils savoient joindre les armes à la politique pour la soutenir.

Ses fautes se multiplient.

Après ce désastre, tout devient suspect à Léon. Il cherche un appui chez les Isaures, montagnards brigands, qui avoient souvent ravagé les provinces de l'Asie. Il attire Zénon, distingué parmi eux par sa naissance, mais dépourvu de toute espece de mérite. Il lui donne une de ses filles en mariage ; il le fait général d'armée, ensuite consul ; excitant par là contre lui la jalousie du fier Aspar. Zénon s'enfuit bientôt à Sardique, pour échapper à un complot. Aspar pressoit l'empereur de donner à un de ses fils la qualité de césar, comme il s'y étoit engagé en prenant le diadême. Léon y consent malgré lui, & se décide en faveur de Patricius, le puîné. Il fait assassiner ensuite Aspar ; & l'aîné de ses enfans. Patricius se sauve, couvert de blessures. Ce meurtre ne pouvoit que

Massacre d'Aspar & de ses fils.

rendre le gouvernement plus méprisable & plus odieux.

472. Révolte & mort de Ricimer.

Ricimer, craignant de subir en Italie le même sort qu'Aspar à Constantinople, prend les armes contre l'empereur Anthémius. Léon envoie Olybrius pour les réconcilier. Celui-ci, au lieu de remplir sa commission, se laisse proclamer par les rebelles. Ricimer gagne une bataille, prend Rome, la livre au pillage, voit Anthémius égorgé, & meurt peu de tems après d'une maladie violente. Il avoit disposé de l'empire quatre fois, traitant les souverains comme des esclaves, dont la désobéissance étoit un crime capital à ses yeux. Olybrius lui survécut à peine trois mois. Il eut pour successeur Glycérius, qui n'est connu que de nom. L'empire d'Occident se réduisoit à l'Italie, la Dalmatie, & une petite partie de la Gaule. Encore les Ostrogoths, établis dans la Pannonie, le menaçoient-ils de nouveaux démembremens. Glycérius est détrône par Népos, officier de l'empereur d'Orient ; & devient évêque de Salone.

Olybrius & Glycérius.

Népos.

474. Zénon, mauvais empereur d'Orient.

Sur ces entrefaites, Léon meurt, laissant un fils du même nom, qui meurt, aussi, après avoir déclaré Zénon empereur. Zénon, souillé d'infamies, pil-

lant ſes ſujets, & affectant une dévotion bizarre, ſe fait déteſter, même de ſa belle-mere, à laquelle il étoit redevable de ſa fortune. Auſſi-tôt elle forme une conſpiration. La lâche Baſiliſque eſt mis ſur le trône ; le lâche Zénon s'enfuit dans les montagnes d'Iſaurie. Deux ans après il fut rétabli ; il jura de conſerver la vie à Baſiliſque & à ſes enfans ; & il crut n'être point parjure, en ordonnant qu'on les laiſſât mourir de faim. (477.)

Progrès des Viſigoths en Eſpagne & dans la Gaule.

Ainſi le déſordre & la confuſion regnoient dans l'un & dans l'autre empire. Mais celui d'Occident touchoit au moment de ſa ruine. Euric, roi des Viſigoths, avoit ſubjugué toute l'Eſpagne, excepté la Galice, où les Suèves ſe maintinrent. Il ne lui manquoit que l'Auvergne, pour être poſſeſſeur de toute la Gaule méridionale juſqu'au Rhône. Népos fut contraint de la lui céder en 474. L'empereur, voulant mettre en ſureté le reſte de la Gaule, commande au patrice Oreſte de s'y rendre avec une armée. Ce patrice, ancien ſecrétaire d'Attila, raſſemble des troupes, & les deſtine à détrôner l'empereur. Il marche à Ravenne ; Népos s'enfuit ; Oreſte fait proclamer ſon propre fils Romulus, ſurnommé Auguſte, qu'on appela communément Auguſtule, à cauſe de ſa

Auguſtule dernier empereur d'Occident.

jeunesse, ou par mépris pour sa personne. C'est en lui que devoit finir l'empire d'Occident.

CHAPITRE II.

Odoacre détruit l'empire d'Occident. — Théodoric le détrône.

476. Conquête de l'Italie par Odoacre.

ODOACRE, dont l'origine est inconnue, à la tête de plusieurs peuples barbares, en particulier des Hérules, sortis de la Prusse, pénètre en Italie, avec le dessein de s'y établir. On prétend que ses soldats étoient au service de l'empire; qu'ils avoient demandé le tiers des terres, comme une juste récompense; que le refus d'Oreste les révolta; & qu'alors ils choisirent pour chef Odoacre, simple soldat de la garde impériale, homme de basse naissance, mais né pour de grandes choses. Il attaque Pavie, où Oreste s'étoit renfermé; il prend la ville d'assaut, & fait trancher la tête au patrice; de-là, il vole à Ravenne; Augustule ayant de lui-même quitté la pourpre, il le relegue dans un château avec une pension considérable; il subjugue l'Italie entiere; & prend le titre de roi. Genséric lui céda la Sicile,

à l'exception de Lilybée ; se réservant les droits de souveraineté & un tribut annuel. Un habile conquérant n'avoit qu'à paroître : cette révolution rapide étoit devenue inévitable.

Telle fut la fin de l'empire d'Occident, douze cents vingt-neuf ans après la fondation de Rome. « Rome s'étoit » agrandie, dit Montesquieu, parce » qu'elle n'avoit eu que des guerres suc» cessives, chaque nation, par un bon» heur inconcevable, ne l'attaquant que » quand l'autre avoit été ruinée. Rome » fut détruite, parce que toutes les na» tions l'attaquerent à la fois & péné» trerent par-tout.» Nous avons observé en plusieurs endroits les causes particulieres qui préparoient de loin sa chute.

Observation sur la chute de l'empire.

Les peuples gagnerent au changement de maître. Odoacre leur procura l'abondance & la paix. Il conserva les lois, les magistratures, la forme du gouvernement ; il diminua les impôts. Quoique arien, il honora de saints évêques, & ne causa aucune inquiétude aux catholiques. C'est un spectacle intéressant de voir les barbares faire chérir leur domination, après que tant de Romains ont regné ou en barbares ou en imbécilles. Le conquérant eut même la politique de renvoyer à Zénon les orne-

Odoacre gouverne avec sagesse.

Il demande le titre de

patrice à Zénon.

mens impériaux, & de lui demander la dignité de patrice, comme ayant été choisi par le sénat pour défendre l'Occident. Par-là il pouvoit plus facilement gagner les cœurs du peuple vaincu. L'empereur répondit aux députés d'Odoacre de s'adresser à Népos, légitime souverain; & cependant il donna le titre de patrice à Odoacre, dans une lettre qu'il lui écrivit. Il le craignoit sans doute, en quoi il avoit raison.

Zénon s'attire la haine & le mépris des Ostrogoths.

Ce lâche empereur, autant par ses perfidies que par sa stupidité & sa foiblesse, s'attira la haine & le mépris des Ostrogoths, établis soit en Pannonie, soit en Thrace: dangereux confédérés, toujours ennemis, dès qu'on leur fournissoit quelque prétexte de révolte. Ils avoient pour rois deux Théodorics; le premier, surnommé le Louche, le second, l'Amale. Celui-ci étoit un jeune prince d'un rare mérite, qui deviendra bientôt maître & législateur de l'Italie. Il avoit été élevé à Constantinople, où il fut envoyé en otage presque au sortir du berceau. Fidelle à Zénon, il avoit reçu de lui de grands honneurs, le rang de patrice, de général, la qualité même de son fils d'armes, espece d'adoption, par laquelle le pere & le fils d'armes s'obligeoient à se secourir mutuellement

Commencemens du fameux Théodoric.

Adoption d'armes.

dans la guerre. Cette coutume des barbares eſt peut-être l'origine de l'ancienne chevalerie militaire.

Les deux Théodorics contre l'empereur.

Zénon arma les deux Théodorics l'un contre l'autre ; les trahit, les irrita contre lui même. Les provinces furent ravagées jusqu'aux portes de la capitale. Il acheta toujours la paix, & ne ſut jamais la maintenir. Après la mort du Louche, il s'efforça de gagner l'Amale, en lui conférant de nouveaux titres, en lui érigeant une ſtatue, & en lui cédant des terres. C'eût été le plus grand bien, ſi l'on avoit ſu le conſerver.

Hénotique de Zénon pour concilier les théologiens.

Dans le même tems, Zénon voulut pacifier les théologiens, & ne fit qu'attiſer le feu des diſputes. Le concile de Chalcédoine étant attaqué par une foule d'enthouſiaſtes, ainſi que le concile d'Ephèſe, il publia un édit d'union, appelé l'*Hénotique*, pour établir l'uniformité de croyance, choſe plus difficile encore que de ſe défendre contre les barbares. Par cet édit, il anathématiſa Neſtorius & Eutychès ; il propoſa un formulaire de foi, auquel on devoit ſe conformer. Mais quoique le formulaire fût catholique, les orthodoxes ſe récrierent preſque généralement. Ils étoient indignés de ce que le prince prononçoit ſur des matieres de foi, de ce qu'il re-

venoit ſur les déciſions de Chalcédoine. Les querelles continuerent, produiſant toujours les mêmes effets.

Cabales & révoltes.

Le reſte du regne de Zénon n'eſt qu'une ſuite perpétuelle de troubles & d'horreurs. Sa belle-mere & ſa femme conjurent la perte d'Illus, maître des offices, qui l'avoit rétabli ſur le trône. Illus ſe révolte, donne le titre d'empereur à Léontius. Théodoric, envoyé contre les rebelles, remporte la victoire, & ils ont la tête tranchée. Le roi oſtrogoth repouſſa enſuite les Bulgares, établis anciennement aux bords du Wolga : ils s'avançoient vers le Danube, & ils deviendront célebres dans la ſuite. L'empereur ſe brouilla bientôt avec ſon libérateur.

Théodoric demande à conquérir l'Italie.

Théodoric ayant pris les armes contre lui, menaça de près Conſtantinople. On lui propoſa une entrevue. Il y demanda la permiſſion de conquérir l'Italie. *Si je réuſſis*, dit-il à Zénon, *je tiendrai de vous mon nouveau domaine : ſi je péris, vous y gagnerez la penſion que vous êtes obligé de nous payer.* L'empereur lui céda ſes droits. Les Goths ont toujours regardé cette ceſſion comme abſolue & perpétuelle, quoique les Romains prétendiſſent le contraire. Il eſt certain que le royaume d'Italie ſembla reconnoître

la ſouveraineté de l'empire d'Orient ; mais ce fut ſans aucune dépendance réelle. Zénon, qui n'avoit fait que du mal, mourut miſérablement en 491, avant la fin de la conquête de Théodoric.

Ce conquérant, digne d'être mis au nombre des plus grands rois, ſuivi de preſque toute ſa nation, vieillards, femmes & enfans avec les ſoldats, après avoir défait les Gépides, qui lui diſputerent le paſſage, remporta une premiere victoire ſur Odoacre entre Aquilée & les Alpes Juliennes, une ſeconde à Vérone, & une troiſieme au bord de l'Adda. Odoacre ne démentit point ſa valeur. Voyant ſes efforts inutiles, il s'enferma dans Ravenne ſa capitale ; il y fut bientôt aſſiégé. Le ſiege dura deux ans & demi. Le port étoit fermé ; une famine affreuſe réduiſoit les habitans à manger les cuirs. Il falloit périr ou ſe rendre.

Il bat trois fois Odoacre.

Siege de Ravenne.

On entre en négociation. Odoacre cède Ravenne & toute l'Italie à Théodoric, ſe réſervant les honneurs de la royauté ; mais le vainqueur le tue de ſa propre main quelques jours après. Ceux qui tâchent de juſtifier Théodoric, prétendent qu'il avoit decouvert un complot contre ſa perſonne. Des auteurs ſans prévention lui laiſſent toute la tache d'une

494. Théodoric tue Odoacre ; mais il regne en grand homme.

perfidie. Elle fut du moins effacée par un regne éternellement mémorable. Dans toute l'hiſtoire des empereurs, il y a peu de modeles de gouvernement auſſi parfait que celui de Théodoric, & nous ne pouvons que gagner beaucoup à en recueillir quelques traits.

CHAPITRE III.

Théodoric le Grand établi en Italie.

On ne peut croire Théodoric ignorant, comme quelques-uns le diſent.

Si Théodoric, comme un ancien auteur anonyme l'aſſure contre toute vraiſemblance, ne ſavoit ni lire ni écrire; c'eſt un prodige de jugement & de ſageſſe, qu'il ait ſu gouverner en homme parfaitement inſtruit. Selon Procope, il ne vouloit pas que les enfans goths étudiaſſent, ſous prétexte *qu'après avoir eu peur d'une férule, ils trembleroient à la vue d'une épée.* Mais ces récits ſont plus que douteux. Outre qu'il avoit paſſé dix ans de ſa jeuneſſe à Conſtantinople, où ſon génie ne pouvoit guere manquer de prendre une teinture des lettres; il témoigna trop d'eſtime aux ſavans, il leur accorda trop de faveur, pour être ſoupçonné d'une groſſiere ignorance. Les premieres places furent remplies

par Boëce, Caffiodore, & d'autres habiles perfonnages. Les lettres de Théodoric renferment les plus grands éloges des connoiffances humaines. Caffiodore, fon fecrétaire, l'auroit il expofé au ridicule de louer avec affectation ce qu'il ignoroit? On obferve d'ailleurs que Dion Caffius, dans une hiftoire des Goths qu'il avoit écrite, les fuppofoit auffi éclairés que les Grecs; ce qui prouve au moins qu'ils l'étoient beaucoup plus que le refte des peuples barbares. Boëce; Caffiodore & autres.

L'Italie, heureufe fous Odoacre, le fut davantage fous le nouveau roi. Les Goths n'eurent que le tiers des terres, dont la diftribution fe fit de la maniere la plus douce. Ils furent foumis aux taxes comme les Romains. *Ce n'eft pas la force qui doit régner*, difoit Théodoric à fes fujets en général; *c'eft la juftice: vous vivez dans le même empire, vivez amis: que les Goths chériffent les Romains comme leurs voifins & leurs freres; que les Romains chériffent les Goths comme leurs défenfeurs.* Il fait le bonheur de l'Italie. Égalité entre les Goths & les Romains.

Une fage économie remplit le tréfor, & fournit à de grandes entreprifes, qui ne furent point à charge au peuple. L'abondance fut telle, que foixante facs de blé fe donnoient communément pour une piece d'or, évaluée à treize ou Économie & abondance.

quatorze livres de notre monnoie. La ſureté publique permit de voyager ſans crainte le jour & la nuit.

Légiſlation & juſtice. Enfin, la police, les coutumes, les lois romaines ſubſiſterent. Les Goths y étoient aſſujettis pour les objets eſſentiels, en conſervant du reſte leurs uſages. Ils étoient jugés par un comte goth, qui prenoit un aſſeſſeur romain, ſi quelque Romain étoit partie dans le procès. Deux plaideurs romains avoient pour juges les magiſtrats de leur nation. *Que les autres conquérans*, dit Théodoric dans une de ſes lettres, *pillent ou détruiſent les villes de leur conquête : pour nous, nous voulons faire regretter aux vaincus de ne l'avoir pas été plus tôt.* Il avoit ſi fort à cœur l'adminiſtration de la juſtice, qu'il fit trancher la tête à des juges, pour avoir différé trois ans le jugement d'un procès.

Le duel défendu. Preſque toutes les nations barbares décidoient les différends par le duel. Théodoric proſcrit cet uſage, le traitant d'abominable. Il veut que dans les Goths, on reconnoiſſe l'humanité romaine, jointe à la valeur gothique. Il dit *que ce n'eſt pas perdre, quoi qu'il en coûte, quand on gagne la vie d'un homme.* Jamais les Romains avoient-ils eu tant d'humanité ?

Sa

Sa conduite, à l'égard de la religion, fut toujours réglée par cette maxime, qu'on trouve dans ses lettres : *Nous n'avons aucun empire sur la religion, parce que la croyance doit être libre.* Partisan de l'arianisme, il honore les catholiques vertueux, il maintient l'ordre & la paix. Symmaque & Laurent se disputoient à main armée le siege de Rome. Il décide d'abord que l'on doit tenir pour évêque légitime celui qui a été élu le premier, & qui a réuni le plus de suffrages. Le schisme continuant, il assemble des conciles pour juger l'affaire ; & il emploie son autorité pour l'exécution du jugement en faveur de Symmaque.

Tolérance pour la religion.

Théodoric juge qui est le vrai pape.

Dans un de ces conciles, le pape se purgea par serment des accusations qu'on lui intentoit, & fit passer en décret un écrit du diacre Ennodius, portant : *Que le saint siége rend impeccables ceux qui l'occupent, ou plutôt, que Dieu ne permet d'y monter que ceux qu'il a prédestinés à être saints.* Preuve frappante de l'empire que prenoient déjà les préjugés les moins raisonnables. Ce décret servira dans la suite de fondement à quelques-unes des prétentions de Grégoire VII.

Symmaque se justifie, & fait déclarer par un concile le pape impeccable.

Peu de politiques ont égalé Théodoric dans l'art de ménager les intérêts d'un

Politique & alliances de Théodoric.

royaume, d'en affermir les fondemens, & de prévenir les entreprises de ses voisins. Sans tirer l'épée depuis la mort d'Odoacre, il jouit de sa conquête comme d'un héritage paisible. Il s'unit par des alliances aux barbares dont il étoit environné. Il épousa la sœur de Clovis, qui, en 486, avoit anéanti la puissance romaine dans la Gaule par la défaite de Syagrius. Il donna une de ses filles en mariage au roi des Visigoths, Alaric; une autre au fils de Gondebaud, roi des Bourguignons; & sa sœur à Trasamond roi des Vandales. Loin de fomenter les querelles de ces princes pour les affoiblir l'un par l'autre, & pour s'agrandir à leurs dépens, il s'efforça de leur inspirer la paix, la concorde, l'humanité. Mais l'ambitieux Clovis, malgré ses conseils & ses instances, ayant défait Alaric, & subjugué une grande partie de ses états, il envoya une armée au secours des Visigoths; il sauva les débris de leur monarchie, moins pour se l'approprier que pour mettre des bornes à l'ambition de ce conquérant.

Il secourt les Visigoths contre Clovis.

Il emploie des hommes d'un rare mérite.

C'est surtout par le talent de discerner le vrai mérite, par le soin de le récompenser & de l'employer, que ce grand roi assura le succès de ses entreprises.

Il eut un favori dans Artémidore, Grec illuſtre, avec qui il s'étoit lié à Conſtantinople ; mais un favori ſans intrigue, ſans flatterie, dont le crédit fut uniquement conſacré au bien des ſujets. Libérius, inviolablement attaché à Odoacre juſqu'à la révolution, devenu enſuite préfet du prétoire, ſervit le nouveau ſouverain comme il avoit ſervi le premier ; adminiſtra les finances avec une intégrité & une économie admirables ; ſoumit les barbares au joug de la diſcipline ; préſida au partage des terres, & unit étroitement les deux nations, par une équité dont il y a très-peu d'exemples. Ibas, Tolonic, & les autres généraux, revinrent toujours de leurs expéditions avec la victoire.

Artémidore & Libérius.

Enfin, Caſſiodore, revêtu de toutes les dignités ; queſteur, (c'étoit alors ce que nous appelons chancelier ;) maître des offices, (c'eſt aujourd'hui grand-maître,) prince, conſul, préfet du prétoire, & même général d'armée : Caſſiodore, dis-je, ſignala dans toutes les fonctions ſa capacité & ſa vertu. *Si la main du ſecrétaire ſe montre trop ſouvent* dans les lettres qu'il écrivit pour Théodoric, *S'il prête à un grand roi un ton de déclamateur qui le dépare*, comme l'obſerve M. le Beau, c'eſt une

Caſſiodore.

Ses lettres ſous le nom de Théodoric

ſuite de la corruption du goût, dont les génies du premier ordre ne ſe garantiſſent point. Mais on n'en doit que plus admirer les principes de cette politique vertueuſe, qui dirigeoit le prince goth, & qui s'exprimoit par l'organe de ſon miniſtre. Depuis long-tems la plupart des lois impériales n'étoient, ou que les caprices d'un deſpotiſme dur, avide, ſuperſtitieux & inſenſé, ou que les fauſſes expreſſions d'une ſageſſe idéale, jamais réduite en pratique : les unes faiſoient le malheur des peuples, & les autres ne leur offroient que des mots pour ſoulagement. Il falloit qu'un Goth rétablît ou réalisât les idées de bonne légiſlation & de gouvernement équitable !

Revenons à l'hiſtoire de l'empire. Elle nous intéreſſera peu déſormais, & nous la réduirons à quelques idées générales juſqu'à Juſtinien.

ANASTASE.

LONGIN, frere de Zénon, aussi méprisable & odieux que cet empereur, se flatta en vain de lui succéder. L'impératrice Ariadne aimoit Anastase, silentiaire du palais, officier subalterne, & d'une naissance fort obscure. Elle vint à bout de le faire proclamer. Le patriarche Euphémius, qui le haïssoit comme Eutychien, l'avoit autrefois chassé de l'église; il l'avoit menacé même de lui couper les cheveux, & de l'exposer à la risée du peuple. Ce prélat ne consentit à le couronner qu'après lui avoir fait signer une profession de foi, & une promesse de soutenir le concile de Chalcédoine. Peu de tems après, Euphémius se rendit suspect de favoriser les Isaures, qui étoient alors disgraciés & rebelles. Anastase les ayant vaincus, lui envoya dire: *Vos prieres en faveur de vos amis n'ont pas été exaucées.* Ensuite il assembla les évêques, l'accusa devant eux, & l'exila, quand on eut prononcé contre lui la sentence de déposition.

491. Anastase, empereur d'Orient, brouillé avec le patriarche Euphémius.

Ces préludes annonçoient de nouveaux troubles au sujet des matieres ec-

Il prend parti dans

les factions du cirque. cléſiaſtiques, dont les empereurs ſe mêloient avec trop peu de jugement. Une faute encore plus inſigne étoit de prendre parti pour une des factions, que la fureur des ſpectacles avoit produites. Les *verts*, les *bleus*, les *rouges*, (on diſtinguoit par les couleurs les cochers du cirque & leurs partiſans) s'acharnoient les uns contre les autres, comme autrefois les partis de Marius & de Sylla, lorſqu'il s'agiſſoit de la liberté romaine & de l'empire du monde. Anaſtaſe, au lieu d'étouffer avec ſageſſe des haines auſſi funeſtes qu'extravagantes, favoriſa une des factions, & les rendit par conſéquent plus furieuſes. Il y eut d'horribles maſſacres; dans l'un deſquels périrent plus de trois mille hommes. La folie des Athéniens en ce genre n'avoit pas été ſanguinaire.

Traits de ſageſſe & de bonté d'Anaſtaſe. On dépeint ordinairement Anaſtaſe comme un mauvais prince, dévot hypocrite, injuſte, avare, perſécuteur. Son regne offre néanmoins des traits fort louables. Appliqué aux affaires, ſans paſſion pour les plaiſirs, économe & bienfaiſant, il chaſſa tous les délateurs de Conſtantinople, il défendit aux juges de ſuivre les reſcrits particuliers du prince, qui ſeroient contraires au bien public & au droit reçu; il abolit

les combats inhumains des hommes contre les bêtes, & la vénalité des charges, que l'avarice avoit introduite contre les lois; il supprima le *chrysargyre*, ce détestable impôt qu'on levoit avec rigueur sur toute sorte de trafic, dont la mendicité même n'exemptoit point, & dont le fisc tiroit des trésors. On établit à Edesse une fête pour célébrer l'abolition du chrysargyre.

Cabadès, roi de Perse, chassé & rétabli.

L'empereur avoit dompté & puni les Isaures. Il fut moins heureux contre les Perses. Depuis l'expédition malheureuse de Crassus, la haine subsistoit entre ce peuple & les Romains, sans qu'aucun traité pût l'éteindre. Pérose, roi des Perse, venoit de mourir dans une guerre contre les Huns Nephtalites, qu'il avoit irrités par une lâche perfidie. Son fils Cabadès avoit été détrôné, parce qu'il abolissoit les coutumes de la nation, & qu'il troubloit l'ordre de la société, jusqu'à rendre les femmes communes. Il trouva un asyle dans la générosité des Huns; car ce peuple étoit capable de sentimens vertueux. Il fut rétabli; & profitant de sa disgrace, il prit un meilleur systême de gouvernement. Les Arméniens, qu'on vouloit soumettre, quoique chrétiens, au culte des Perses & à l'adoration du feu, s'étoient révoltés:

Cabadès les pacifie, en leur rendant la liberté de religion. Son activité guerriere se tourna contre les Romains.

Guerre avec les Perses, suivie d'une paix honteuse.

Anastase ayant refusé une somme qu'il exigeoit, le roi prit les armes, & força la fameuse ville d'Amide, contre laquelle Sapor avoit échoué. Il y entra par une tour que des moines ivrognes gardoient, ou plutôt devoient garder : selon quelques auteurs, les moines lui en ouvrirent l'entrée par trahison. L'empereur envoya contre lui des généraux, dont la mésintelligence devint une source nouvelle de disgraces. Amide fut assiégée sans succès. On acheta enfin la paix pour une grosse somme d'argent. Le traité fut conclu en 505, après trois années de guerre. Les ennemis rendirent Amide; elle n'avoit plus de subsistance que pour sept jours, lorsque les Romains qui l'assiégoient acheterent cette paix honteuse *.

505. Les Ostrogoths s'emparent de la Pannonie.

La même année, l'empire essuya un malheur non moins humiliant. Théodoric lui enleva la Pannonie. Pitzia, un de ses généraux, avec deux mille cinq

* Le nom de *Romains* se donne communément aux Orientaux, jusqu'au tems de Charlemagne, tems où le nom d'empire Grec fut en usage.

cents hommes, remporta une victoire complette sur les troupes d'Anastase. La harangue qu'il fit à ses soldats avant la bataille, mérite d'autant mieux d'être rapportée, qu'elle ne ressemble point aux harangues étudiées des historiens. C'est l'expression forte & naïve du sentiment. *Camarades*, leur dit-il, *vous connoissez votre roi; nos ennemis le connoissent aussi: ils l'ont vu combattre. Montrez-leur que vous lui ressemblez. Il vous voit, quoique absent; aucune des belles actions que vous allez faire ne lui sera inconnue.* Ce général défendit d'enlever les dépouilles, & laissa les morts avec leurs armes, pour prouver que la gloire seule excitoit le courage de la nation gothique. Les Goths paroissent ici des Spartiates.

Harangue de leur général.

Tant de victoires des barbares, qu'on avoit vus plusieurs fois aux portes de Constantinople, faisant craindre de nouveaux ravages, l'empereur exécuta le projet d'une muraille qui pût arrêter leurs incursions. Elle s'étendoit du Pont-Euxin à la Propontide, dans un espace de quatre cent vingt stades, ou dix huit lieues, éloignées d'environ treize lieues de Constantinople, large par-tout de vingt pieds, & flanquée de tours. Un si grand ouvrage ne remplaçoit pas l'an-

Muraille d'Anastase, pour garantir Constantinople.

cienne valeur : par-tout où il s'en est fait de pareils, à la Chine en particulier, ces immenses remparts, trop difficiles à garder, n'ont pu arrêter les invasions. Anastase se vengea foiblement de Théodoric, en envoyant une flotte insulter les côtes d'Italie, & en décorant Clovis du titre de patrice, ou, selon quelques auteurs, de consul. Clovis ne combattit pas pour les Romains; Théodoric équipa une flotte qui arrêta leurs pirateries.

La premiere guerre de religion va s'allumer sous ce prince.

Les querelles théologiques avoient ensanglanté plusieurs fois l'église, ennemie du sang; mais on ne connoissoit pas encore les guerres de religion. Cet horrible fléau, que tant de bouches chrétiennes ont déploré avec éloquence, devoit naître du fanatisme des sectes & de l'entêtement des partis, des préjugés les plus contraires à l'évangile, & des passions les plus funestes à la société. Nous en allons voir le premier exemple. Anastase favorisoit les eutychiens, & irritoit les catholiques, dont le zele n'étoit pas toujours sans aigreur. Les papes avoient excommunié Acace, ancien patriarche de Constantinople, qui avoit communiqué avec des prélats hérétiques, ou suspects d'hérésie. La condamnation d'Acace étoit devenue une preuve

Il s'étoit brouillé avec le pape, en refusant de souscrire à la condamnation d'Acace.

nécessaire de catholicité, comme autrefois la condamnation de saint Athanase étoit censée une preuve certaine d'arianisme. Anastase se trouvoit brouillé avec le saint-siege, parce qu'il refusoit d'y souscrire ; & d'abandonner l'*hénotique* de Zénon. Il vouloit qu'on n'inquiétât personne au sujet du concile de Chalcédoine ; mais on respectoit peu sa volonté. Moins on la respectoit, plus il s'exposa par des coups d'autorité absolue.

Grande sédition occasionnée par le patriarche Macédonius.

Un jour, il envoie demander au patriarche Macédonius l'acte par lequel, en montant sur le trône, il s'étoit obligé à maintenir la foi du concile ; acte qu'il disoit flétrir la majesté impériale. Macédonius refuse de le rendre. L'empereur dissimule quelque tems ; & enfin transfere aux eutychiens le droit d'asyle, dont jouissoit l'église de Macédonius. Alors s'enflamme l'esprit de sédition. Deux cents moines de Syrie viennent exprès pour chasser le patriarche. Une autre légion de moines accourt de la Palestine pour le défendre. On s'insulte jusques dans le sanctuaire. Anastase fait enlever les actes du concile de Chalcédoine, qu'on refusoit de lui remettre : il les déchire & les jette au feu. Macédonius, accusé de crimes infâmes par

Légions de moines.

deux imposteurs, se justifie en prouvant qu'il est eunuque. On l'envoya cependant en exil, où il mourut.

512. Anastase est insulté comme hérétique. Les séditions deviennent plus violentes de jour en jour. L'empereur est insulté publiquement, comme hérétique; ses statues sont renversées; un moine & une religieuse qui avoit sa confiance, sont poignardés l'un & l'autre, & leurs cadavres traînés par les rues. Des coups de rigueur augmentent la rage populaire. Guerre ouverte. Enfin Vitalien, petit-fils du fameux Aspar, s'annonce pour le vengeur de la foi, en levant contre le prince une armée de soixante mille hommes. Il force la grande muraille, & campe aux portes de Constantinople.

Proclus sauve Constantinople. Proclus, physicien d'Athènes, (différent du philosophe platonicien dont les ouvrages subsistent,) étoit venu servir Anastase. On raconte qu'il brûla la flotte ennemie, ou avec des miroirs ardens, ou avec une poudre inflammable composée de soufre. Il est certain que la flotte fut brûlée; que Vitalien fit de nouveaux préparatifs; qu'Anastase lui promit de réformer tout ce qu'il avoit fait contre la catholicité, & qu'ayant obtenu la paix à ce prix, il éluda ses promesses.

Mort de l'empereur. Ce prince, mourut trois ans après, en 518, presque nonagénaire. Les uns di-

sent qu'il fut tué d'un coup de foudre ; les autres, qu'il tomba en démence par punition divine. Son nom fut effacé des diptyques * ; & Nicolas I, dans une de ses lettres, le compare aux Nérons & aux Dioclétiens, quoiqu'il ait été plutôt aveugle que sanguinaire.

Nous ne pouvons trop l'observer : l'ignorance des princes en matiere de religion leur faisoit commettre des fautes énormes & fatales, mais d'autant moins étonnantes que la division agitoit l'épiscopat. Sans cette division qui jetoit l'incertitude dans les esprits, & qui enflammant l'ardeur de la controverse, détournoit nécessairement de l'étude & de l'exercice de la morale, on auroit recueilli en paix les fruits divins du christianisme. Quelle idée sublime & consolante il donnoit de la divinité ! quelle confiance en sa justice & sa miséricorde infinies ! quel encouragement aux plus admirables vertus ! la religion n'inspiroit que mépris des vanités terrestres,

Maux que produisirent les hérésies.

* Les diptyques étoient une espece de registres publics. Il y en avoit de profanes & de sacrés : dans les premiers, on inscrivoit les noms des consuls & des magistrats : dans les autres, ceux des personnes considérables pour qui l'on devoit prier au sacrifice.

deux imposteurs, se j[illegible] de l'huma-
vant qu'il est eunuque [illegible] & indulgence
pendant en exil, où [illegible]chain; que pa-

512. Anastase est insulté publiquement comme hérétique.

Les séditions devi[illegible] le malheur, &
de jour en jour. L[illegible] pour les malheu-
publiquement, c[illegible] que tendre charité
statues sont ren[illegible]ique. Elle devoit tout
une religieuse [illegible] tout sanctifier jusques
sont poignard[illegible]mune & sociale. Pour-
cadavres traî[illegible] d'excès & d'égaremens
de rigueur [illegible] de religion? c'est que l'hé-

Guerre ouverte.

laire. Enfi[illegible]duite sous mille formes di-
Aspar, [illegible] cessant d'alarmer la foi par
foi, en [illegible]ées & ses sophismes, absorba
de foi [illegible]spute presque toute l'énergie
gran[illegible]es. La dispute engendra les hai-
de[illegible]des haines nâquirent les excès:

Proclus sauve Constantinople.

[illegible]n s'épuisa en paroles & en cabales,
[illegible] les vertus eurent de force & d'ac-
[illegible]. L'exemple des saints évêques n'é-
toit point suivi de la multitude. Les
princes, les peuples furent saisis d'un
v[illegible]rtige presque général: l'église fut dé-
ch[illegible]rée; l'état plein de dissentions intes-
tines. Et voilà une des principales causes
des ca[illegible]lamités, que l'histoire mettra con-
tinuelle[illegible]ment sous nos yeux.

JUSTIN.

regne du grand Théodoric.

.IN, successeur d'Anastase, étoit soldat de fortune, né en Thrace ans la misere, qui ne savoit ni lire ni écrire; mais zélé catholique, & assez habile intrigant pour supplanter ses rivaux. Il distribua en son propre nom l'argent qu'il s'étoit chargé de distribuer pour un autre. Il fit sacrer évêque un homme obscur, que des factieux avoient revêtu de la pourpre. Trois neveux d'Anastase furent totalement oubliés.

518. Justin, homme de néant, parvient à l'empire.

Des affaires de religion remplissent ce regne. Justin se déclare d'abord pour les orthodoxes, qui dominoient à Constantinople. Le peuple exige par des cris, qu'on flétrisse la mémoire des manichéens, & même qu'on exhume leurs cadavres; (l'imputation de manichéisme tomboit sur Anastase lui-même;) qu'on établisse une fête en l'honneur du concile de Chalcédoine; (elle se solennise encore dans l'église grecque;) qu'on rappelle des évêques exilés; qu'on inscrive les noms de quelques autres dans les diptyques, &c. Le patriarche ne peut

Le peuple fait la loi aux évêques.

suite de la corruption du goût, dont les génies du premier ordre ne se garantissent point. Mais on n'en doit que plus admirer les principes de cette politique vertueuse, qui dirigeoit le prince goth, & qui s'exprimoit par l'organe de son ministre. Depuis long-tems la plupart des lois impériales n'étoient, ou que les caprices d'un despotisme dur, avide, superstitieux & insensé, ou que les fausses expressions d'une sagesse idéale, jamais réduite en pratique : les unes faisoient le malheur des peuples, & les autres ne leur offroient que des mots pour soulagement. Il falloit qu'un Goth rétablît ou réalisât les idées de bonne législation & de gouvernement équitable !

Revenons à l'histoire de l'empire. Elle nous intéressera peu désormais, & nous la réduirons à quelques idées générales jusqu'à Justinien.

ANASTASE.

LONGIN, frere de Zénon, auſſi mépriſable & odieux que cet empereur, ſe flatta en vain de lui ſuccéder. L'impératrice Ariadne aimoit Anaſtaſe, ſilentiaire du palais, officier ſubalterne, & d'une naiſſance fort obſcure. Elle vint à bout de le faire proclamer. Le patriarche Euphémius, qui le haïſſoit comme Eutychien, l'avoit autrefois chaſſé de l'égliſe ; il l'avoit menacé même de lui couper les cheveux, & de l'expoſer à la riſée du peuple. Ce prélat ne conſentit à le couronner qu'après lui avoir fait ſigner une profeſſion de foi, & une promeſſe de ſoutenir le concile de Chalcédoine. Peu de tems après, Euphémius ſe rendit ſuſpect de favoriſer les Iſaures, qui étoient alors diſgraciés & rebelles. Anaſtaſe les ayant vaincus, lui envoya dire : *Vos prieres en faveur de vos amis n'ont pas été exaucées.* Enſuite il aſſembla les évêques, l'accuſa devant eux, & l'exila, quand on eut prononcé contre lui la ſentence de dépoſition.

491. Anaſtaſe, empereur d'Orient, brouillé avec le patriarche Euphémius.

Ces préludes annonçoient de nouveaux troubles au ſujet des matieres ec-

Il prend parti dans

Les factions du cirque. cléfiaftiques, dont les empereurs fe mêloient avec trop peu de jugement. Une faute encore plus infigne étoit de prendre parti pour une des factions, que la fureur des fpectacles avoit produites. Les *verts*, les *bleus*, les *rouges*, (on diftinguoit par les couleurs les cochers du cirque & leurs partifans) s'acharnoient les uns contre les autres, comme autrefois les partis de Marius & de Sylla, lorfqu'il s'agiffoit de la liberté romaine & de l'empire du monde. Anaftafe, au lieu d'étouffer avec fageffe des haines auffi funeftes qu'extravagantes, favorifa une des factions, & les rendit par conféquent plus furieufes. Il y eut d'horribles maffacres; dans l'un defquels périrent plus de trois mille hommes. La folie des Athéniens en ce genre n'avoit pas été fanguinaire.

Traits de fageffe & de bonté d'Anaftafe. On dépeint ordinairement Anaftafe comme un mauvais prince, dévot hypocrite, injufte, avare, perfécuteur. Son regne offre néanmoins des traits fort louables. Appliqué aux affaires, fans paffion pour les plaifirs, économe & bienfaifant, il chaffa tous les délateurs de Conftantinople, il défendit aux juges de fuivre les refcrits particuliers du prince, qui feroient contraires au bien public & au droit reçu; il abolit

les combats inhumains des hommes contre les bêtes, & la vénalité des charges, que l'avarice avoit introduite contre les lois; il supprima le *chrysargyre*, ce détestable impôt qu'on levoit avec rigueur sur toute sorte de trafic, dont la mendicité même n'exemptoit point, & dont le fisc tiroit des trésors. On établit à Edesse une fête pour célébrer l'abolition du chrysargyre.

Cabadès, roi de Perse, chassé & rétabli.

L'empereur avoit dompté & puni les Isaures. Il fut moins heureux contre les Perses. Depuis l'expédition malheureuse de Crassus, la haine subsistoit entre ce peuple & les Romains, sans qu'aucun traité pût l'éteindre. Pérose, roi des Perse, venoit de mourir dans une guerre contre les Huns Nephtalites, qu'il avoit irrités par une lâche perfidie. Son fils Cabadès avoit été détrôné, parce qu'il abolissoit les coutumes de la nation, & qu'il troubloit l'ordre de la société, jusqu'à rendre les femmes communes. Il trouva un asyle dans la générosité des Huns; car ce peuple étoit capable de sentimens vertueux. Il fut rétabli; & profitant de sa disgrace, il prit un meilleur systême de gouvernement. Les Arméniens, qu'on vouloit soumettre, quoique chrétiens, au culte des Perses & à l'adoration du feu, s'étoient révoltés:

Cabadès les pacifie, en leur rendant la liberté de religion. Son activité guerriere se tourna contre les Romains.

Guerre avec les Perses, suivie d'une paix honteuse.

Anastase ayant refusé une somme qu'il exigeoit, le roi prit les armes, & força la fameuse ville d'Amide, contre laquelle Sapor avoit échoué. Il y entra par une tour que des moines ivrognes gardoient, ou plutôt devoient garder : selon quelques auteurs, les moines lui en ouvrirent l'entrée par trahison. L'empereur envoya contre lui des généraux, dont la mésintelligence devint une source nouvelle de disgraces. Amide fut assiégée sans succès. On acheta enfin la paix pour une grosse somme d'argent. Le traité fut conclu en 505, après trois années de guerre. Les ennemis rendirent Amide; elle n'avoit plus de subsistance que pour sept jours, lorsque les Romains qui l'assiégoient acheterent cette paix honteuse *.

505. Les Ostrogoths s'emparent de la Pannonie.

La même année, l'empire essuya un malheur non moins humiliant. Théodoric lui enleva la Pannonie. Pitzia, un de ses généraux, avec deux mille cinq

* Le nom de *Romains* se donne communément aux Orientaux, jusqu'au tems de Charlemagne, tems où le nom d'empire Grec fut en usage.

cents hommes, remporta une victoire complette sur les troupes d'Anastase. La harangue qu'il fit à ses soldats avant la bataille, mérite d'autant mieux d'être rapportée, qu'elle ne ressemble point aux harangues étudiées des historiens. C'est l'expression forte & naïve du sentiment. *Camarades*, leur dit-il, *vous connoissez votre roi ; nos ennemis le connoissent aussi : ils l'ont vu combattre. Montrez-leur que vous lui ressemblez. Il vous voit, quoique absent ; aucune des belles actions que vous allez faire ne lui sera inconnue.* Ce général défendit d'enlever les dépouilles, & laissa les morts avec leurs armes, pour prouver que la gloire seule excitoit le courage de la nation gothique. Les Goths paroissent ici des Spartiates.

Harangue de leur général.

Tant de victoires des barbares, qu'on avoit vus plusieurs fois aux portes de Constantinople, faisant craindre de nouveaux ravages, l'empereur exécuta le projet d'une muraille qui pût arrêter leurs incursions. Elle s'étendoit du Pont-Euxin à la Propontide, dans un espace de quatre cent vingt stades, ou dix huit lieues, éloignées d'environ treize lieues de Constantinople, large par-tout de vingt pieds, & flanquée de tours. Un si grand ouvrage ne remplaçoit pas l'an-

Muraille d'Anastase, pour garantir Constantinople.

cienne valeur : par-tout où il s'en est fait de pareils, à la Chine en particulier, ces immenses remparts, trop difficiles à garder, n'ont pu arrêter les invasions. Anastase se vengea foiblement de Théodoric, en envoyant une flotte insulter les côtes d'Italie, & en décorant Clovis du titre de patrice, ou, selon quelques auteurs, de consul. Clovis ne combattit pas pour les Romains ; Théodoric équipa une flotte qui arrêta leurs pirateries.

La premiere guerre de religion va s'allumer sous ce prince.

Les querelles théologiques avoient ensanglanté plusieurs fois l'église, ennemie du sang ; mais on ne connoissoit pas encore les guerres de religion. Cet horrible fléau, que tant de bouches chrétiennes ont déploré avec éloquence, devoit naître du fanatisme des sectes & de l'entêtement des partis, des préjugés les plus contraires à l'évangile, & des passions les plus funestes à la société. Nous en allons voir le premier exemple. Anastase favorisoit les eutychiens, & irritoit les catholiques, dont le zele n'étoit pas toujours sans aigreur. Les papes avoient excommunié Acace, ancien patriarche de Constantinople, qui avoit communiqué avec des prélats hérétiques, ou suspects d'hérésie. La condamnation d'Acace étoit devenue une preuve

Il s'étoit brouillé avec le pape en refusant de souscrire à la condamnation d'Acace.

nécessaire de catholicité, comme autrefois la condamnation de saint Athanase étoit censée une preuve certaine d'arianisme. Anastase se trouvoit brouillé avec le saint-siege, parce qu'il refusoit d'y souscrire, & d'abandonner l'*hénotique* de Zénon. Il vouloit qu'on n'inquiétât personne au sujet du concile de Chalcédoine; mais on respectoit peu sa volonté. Moins on la respectoit, plus il s'exposa par des coups d'autorité absolue.

Grande sédition occasionnée par le patriarche Macédonius.

Un jour, il envoie demander au patriarche Macédonius l'acte par lequel, en montant sur le trône, il s'étoit obligé à maintenir la foi du concile; acte qu'il disoit flétrir la majesté impériale. Macédonius refuse de le rendre. L'empereur dissimule quelque tems; & enfin transfere aux eutychiens le droit d'asyle, dont jouissoit l'église de Macédonius. Alors s'enflamme l'esprit de sédition. Deux cents moines de Syrie viennent exprès pour chasser le patriarche. Une autre légion de moines accourt de la Palestine pour le défendre. On s'insulte jusques dans le sanctuaire. Anastase fait enlever les actes du concile de Chalcédoine, qu'on refusoit de lui remettre: il les déchire & les jette au feu. Macédonius, accusé de crimes infâmes par

Légions de moines.

deux imposteurs, se justifie en prouvant qu'il est eunuque. On l'envoya cependant en exil, où il mourut.

512. Anastase est insulté comme hérétique. Les séditions deviennent plus violentes de jour en jour. L'empereur est insulté publiquement, comme hérétique ; ses statues sont renversées ; un moine & une religieuse qui avoit sa confiance, sont poignardés l'un & l'autre, & leurs cadavres traînés par les rues. Des coups de rigueur augmentent la rage populaire. Enfin Vitalien, petit-fils du fameux Aspar, s'annonce pour le vengeur de la foi, en levant contre le prince une armée de soixante mille hommes. Il force la grande muraille, & campe aux portes de Constantinople.

Guerre ouverte.

Proclus sauve Constantinople. Proclus, physicien d'Athènes, (différent du philosophe platonicien dont les ouvrages subsistent,) étoit venu servir Anastase. On raconte qu'il brûla la flotte ennemie, ou avec des miroirs ardens, ou avec une poudre inflammable composée de soufre. Il est certain que la flotte fut brûlée ; que Vitalien fit de nouveaux préparatifs ; qu'Anastase lui promit de réformer tout ce qu'il avoit fait contre la catholicité, & qu'ayant obtenu la paix à ce prix, il éluda ses promesses.

Mort de l'empereur. Ce prince, mourut trois ans après, en 518, presque nonagénaire. Les uns di-

sent qu'il fut tué d'un coup de foudre ; les autres, qu'il tomba en démence par punition divine. Son nom fut effacé des diptyques * ; & Nicolas I, dans une de ses lettres, le compare aux Nérons & aux Dioclétiens, quoiqu'il ait été plutôt aveugle que sanguinaire.

Maux que produisirent les hérésies.

Nous ne pouvons trop l'observer : l'ignorance des princes en matiere de religion leur faisoit commettre des fautes énormes & fatales, mais d'autant moins étonnantes que la division agitoit l'épiscopat. Sans cette division qui jetoit l'incertitude dans les esprits, & qui enflammant l'ardeur de la controverse, détournoit nécessairement de l'étude & de l'exercice de la morale, on auroit recueilli en paix les fruits divins du christianisme. Quelle idée sublime & consolante il donnoit de la divinité ! quelle confiance en sa justice & sa miséricorde infinies ! quel encouragement aux plus admirables vertus ! la religion n'inspiroit que mépris des vanités terrestres,

* Les diptyques étoient une espece de registres publics. Il y en avoit de profanes & de sacrés : dans les premiers, on inscrivoit les noms des consuls & des magistrats : dans les autres, ceux des personnes considérables pour qui l'on devoit prier au sacrifice.

& ardeur pour les devoirs de l'humanité ; que haine des vices, & indulgence pour la foiblesse du prochain ; que patience invincible dans le malheur, & bonté compatissante pour les malheureux ; en un mot, que tendre charité & courage héroïque. Elle devoit tout perfectionner, tout sanctifier jusques dans la vie commune & sociale. Pourquoi donc tant d'excès & d'égaremens sous prétexte de religion? c'est que l'hérésie, reproduite sous mille formes diverses, ne cessant d'alarmer la foi par ses subtilités & ses sophismes, absorba dans la dispute presque toute l'énergie des ames. La dispute engendra les haines ; des haines nâquirent les excès : plus on s'épuisa en paroles & en cabales, moins les vertus eurent de force & d'action. L'exemple des saints évêques n'étoit point suivi de la multitude. Les princes, les peuples furent saisis d'un vertige presque général : l'église fut déchirée ; l'état, plein de dissentions intestines. Et voilà une des principales causes des calamités, que l'histoire mettra continuellement sous nos yeux.

JUSTIN.

Fin du regne du grand Théodoric.

JUSTIN, successeur d'Anastase, étoit un soldat de fortune, né en Thrace dans la misere, qui ne savoit ni lire ni écrire ; mais zélé catholique, & assez habile intrigant pour supplanter ses rivaux. Il distribua en son propre nom l'argent qu'il s'étoit chargé de distribuer pour un autre. Il fit sacrer évêque un homme obscur, que des factieux avoient revêtu de la pourpre. Trois neveux d'Anastase furent totalement oubliés.

518. Justin, homme de néant, parvient à l'empire.

Des affaires de religion remplissent ce regne. Justin se déclare d'abord pour les orthodoxes, qui dominoient à Constantinople. Le peuple exige par des cris, qu'on flétrisse la mémoire des manichéens, & même qu'on exhume leurs cadavres; (l'imputation de manichéisme tomboit sur Anastase lui-même ;) qu'on établisse une fête en l'honneur du concile de Chalcédoine ; (elle se solennise encore dans l'église grecque ;) qu'on rappelle des évêques exilés ; qu'on inscrive les noms de quelques autres dans les diptyques, &c. Le patriarche ne peut

Le peuple fait la loi aux évêques.

commencer le ſacrifice qu'après avoir obéi au peuple; & quarante évêques confirment tout ce que le peuple a ordonné. Tant les affaires les plus ſérieuſes dépendoient alors de la multitude.

Juſtin, zélé catholique.

Juſtin commande à ſon tour la ſoumiſſion au concile de Chalcédoine; il exclut par une loi les hérétiques de toute charge, & même du ſervice militaire; il réconcilie l'égliſe d'Orient avec l'égliſe romaine, dont elle étoit ſéparée depuis trente-quatre ans, c'eſt-à-dire, depuis que le pape Félix avoit condamné Acace. Le pape Hormiſdas fait effacer des diptyques les noms des patriarches Euphémius & Macédonius, ardens catholiques, à qui l'on reprochoit de n'avoir pas voulu flétrir Acace leur prédéceſſeur.

Loi contre les hérétiques, Juifs, &c. qu'on exclut même du ſervice militaire.

Un nouvel édit condamne au banniſſement les manichéens; & porte que ceux qu'on découvrira dans la ſuite auront la tête tranchée. Il confirme auſſi la loi précédente contre les hérétiques en général, auxquels il aſſocie les païens, les Juifs, les Samaritains; oubliant que leur ſecours pouvoit devenir néceſſaire.

Mot remarquable d'un Sarraſin.

Un Sarraſin chrétien, dit, en ce tems là, à un prince de ſa nation, qui perſécutoit le chriſtianiſme : *Penſe que nous étions chrétiens avant que d'être tes ſu-*

jets. Je ne connois personne assez puissant, pour me forcer à croire ce que je ne crois point, ni à déguiser ce que je crois ; & s'il en faut venir aux coups, mon épée est aussi longue qu'une autre. Cette audacieuse menace fait sentir à quoi s'exposoient les princes, par des violences que Constantin lui-même avoit sagement évitées.

Quoique Justin eût excepté de son édit les Goths, qu'il craignoit sans doute, Théodoric fut indigné de ce qu'on refusoit aux ariens la tolérance qu'il accordoit aux catholiques. Il représenta fortement par lettres à l'empereur, que les princes n'ont aucun droit sur les esprits; que leur puissance est bornée à la police extérieure ; qu'ils ne peuvent punir que les perturbateurs de l'ordre public. Justin répondit que, sans gêner les consciences, il pouvoit employer à son service ceux qu'il jugeoit à propos; que l'ordre public exigeoit l'uniformité du culte ; que par conséquent ceux qui ne s'accordoient point avec lui dans la croyance, il avoit droit de leur fermer les églises. 524. Théodoric se plaint de l'intolérance.

Théodoric mande à Ravenne le pape Jean. Il lui ordonne d'aller à Constantinople, & de déclarer à Justin que, s'il ne remet pas les ariens en possession Il envoie le pape Jean menacer Justin.

de leurs églises, & qu'il leur refuse une entiere liberté de religion, les catholiques seront traités en Italie selon le droit de représailles. Quelque dure que soit la commission pour le pape, il obéit en apparence. Mais arrivé à Constantinople, où il fut accueilli avec les plus grands honneurs; (c'étoit le premier pontife romain qu'on y avoit vu,) il s'y occupa beaucoup des prérogatives de son siége; & loin de faire restituer aux ariens leurs églises, il les consacra lui-même pour les catholiques. Théodoric, à son retour, le punit par la prison. Il y mourut, & on l'honore comme martyr. Selon Fleury *, il s'étoit acquitté fidellement de sa commission : » car, » dit-il, ayant représenté à l'empereur » Justin le péril auquel étoit exposée l'I» talie, il obtint ce qu'il demandoit; » c'est-à-dire, que les ariens demeure» roient en liberté ». Ce récit paroît peu exact *.

Le pape remplit mal sa commission, & en est puni.

Pendant la négociation de Constantinople, Théodoric, âgé de soixante-huit ans, offensé des murmures des catholiques; soupçonnant des projets con-

Théodoric devient ombrageux contre les catholiques.

* *Hist. Ecclésiast. l.* 32.

* Voyez *l'Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie*.

traires à sa couronne, devint ombrageux, & se laissa surprendre par la calomnie. Le patrice Albin fut accusé d'intelligences criminelles avec l'empereur. Boëce, philosophe chrétien, illustre par ses dignités & par sa conduite, ne doutant point de l'innocence du patrice, dit tout haut : *Si Albin est coupable, je le suis moi-même avec le sénat.* Les ennemis du philosophe eurent soin d'interpréter ces paroles, comme une preuve de conjuration. Trois témoins subornés déposerent contre lui. Enfermé dans un château, il y composa la *Consolation de la philosophie*, ouvrage pieux où Théodoric est quelquefois maltraité, & qui pouvoit rendre suspecte la fidélité de l'auteur. La conduite du pape ambassadeur augmenta la défiance du roi. Boëce & son beau-pere Symmaque, tous deux consulaires furent mis à mort.

Boëce & Symmaque sont mis à mort.

Il est affreux de voir les dernieres années du regne de Théodoric troublées par de cruels soupçons, & ternies par des exécutions peut-être injustes. Effet déplorable des dissentions religieuses ! Les catholiques partageoient avec les ariens tous les avantages d'un bon gouvernement. Ils se livrent néanmoins à l'inquiétude ; ils donnent des sujets de défiance ; & un roi si sage tombe dans

Tristes effets des haines de religion.

les pieges des délateurs ! & un roi si modéré finit par faire punir deux hommes illustres qu'il honoroit de son estime & de ses bienfaits.

526.
Mort de Théodoric.

On ne peut guere douter que Théodoric ne les crût coupables. Cependant un repentir profond lui serra le cœur; & il tomba dans une noire mélancolie, dont il mourut âgé de soixante & quatorze ans. Athalaric, son petit-fils, né de sa fille Amalasonte, lui succéda. C'étoit un enfant; mais Amalasonte pouvoit gouverner en grand roi; princesse éclairée, savante, vertueuse, capable de toutes les affaires, aussi digne d'amour que de respect. Tant qu'elle tint les rênes de l'état, on crut voir encore Théodoric sur le trône. Elle prit un soin particulier de l'éducation de son fils. *Ce qui distingue*, disoit-elle, *les nations policées des barbares, c'est l'estime des lettres & de ceux qui les cultivent & les enseignent.* Si les gens de lettres ne méritent pas tous cette estime, la honte des uns doit relever la gloire des autres.

Sa fille Amalasonte.

Cabadès veut faire adopter par Justin son fils Chosroès.

Pour ne point mêler des choses disparates, nous avons différé le récit d'un petit nombre de faits intéressans, que présente le regne de Justin. Zathius, roi des Lazes, dans l'ancienne Colchide, étoit venu se faire couronner à Constan-

tinople, quoique le roi de Perse prétendît avoir sur lui des droits de souveraineté. Cabadès fut sur le point de recommencer la guerre à ce sujet. Il changea de résolution; il voulut faire adopter par l'empereur Chosroès, son troisieme fils, auquel il destinoit la couronne. Cette étrange proposition inspira de justes inquiétudes. On craignit qu'un Perse ne devînt héritier de l'empire. On répondit que l'usage ne permettoit d'adopter les étrangers que par les armes, cérémonie qui ne donnoit aucun droit à la succession. Chosroès étoit en marche pour Constantinople, quand cette réponse imprévue irrita les Perses. La guerre commença; les ennemis s'emparerent de l'Ibérie, à l'orient de la Lazique, dont le roi s'étoit mis sous la protection de Justin. Celui-ci mourut sur ces entrefaites en 527.

Le refus de l'empereur cause une guerre.

Justin meurt.

Il venoit de déclarer auguste Justinien, son neveu, qui dès le commencement de ce regne, avoit assassiné Vitalien, après lui avoir juré une amitié fraternelle; & qui, en favorisant la faction bleue, lui avoit inspiré l'audace de braver les lois, de commettre en plein jour les plus grands crimes, & de se faire un jeu de l'assassinat. Ces premieres actions de Justinien n'annonçoient rien

Justinien, son neveu, déclaré auguste.

moins qu'un sage législateur. Cependant il est célebre surtout par ses lois ; & les éloges de jurisconsultes enthousiastes l'auroient, pour ainsi dire, déifié, si dans ses lois mêmes & dans tout son gouvernement, on ne voyoit des marques fréquentes de foiblesse, d'imprudence, d'injustice & de tyrannie. La grandeur romaine va paroître sortir de ses ruines : deux généraux la releveront par leurs victoires ; mais ce sont les derniers efforts d'un mourant, qui retombera bientôt sans vie, épuisé par ses efforts, comme par un long dépérissement.



JUSTINIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'à la conquête de l'Afrique sur les Vandales.

JUSTINIEN, d'une origine vraisemblablement aussi basse que celle de son oncle, avoit sur lui l'avantage de l'éducation. Agé de quarante ans, lorsqu'il parvint à l'empire, instruit des matieres de jurisprudence, aimant l'étude & le travail, ayant le goût de la réforme ; mais avec beaucoup de préjugés, beaucoup de penchant au despotisme, beaucoup de foiblesse dans le caractere ; plein de vanité, & connoissant peu la véritable gloire ; plus jaloux de dominer sur les esprits que de faire le bonheur des hommes : c'étoit un de ces princes en qui le bien & le mal sont singuliérement mélangés ; & qui sans être grands par eux-mêmes, peuvent le paroître par les grandes choses qu'exécutent leurs ministres ou leurs généraux. Le succès des entreprises ne couvrira pas toujours la petitesse d'esprit de Justi-

527.

Bonnes & mauvaises qualités de Justinien.

nien, ni les fautes de son gouvernement.

Son mariage honteux avec Théodora

Un prince supérieur épousera-t-il jamais une fille de théâtre, souillée de vices, & joignant la hauteur à l'infamie? C'est ce que fit Justinien pour Théodora, *la très-respectable épouse que Dieu lui a donnée*, dit-il dans une de ses lois.

Dissipation de finance.

Justin avoit laissé trois cents vingt mille livres pesant d'or, qui se perdirent bientôt par les dissipations de son successeur.

Zele violent de Justinien.

Il se piquoit de théologie, & ce fut un nouveau malheur pour l'état. On ne peut lui savoir gré du zele qu'il exerça d'abord contre les hérétiques, puisqu'il finit par tomber dans l'hérésie & par persécuter les orthodoxes. La jalousie de l'opinion l'animoit plus que l'amour de la vérité. Aux lois de ses prédécesseurs, il avoit ajouté la peine de mort pour ceux qui ne seroient pas soumis aux dogmes. Païens, Juifs, hérétiques,

Maux qui en résultent.

fuyoient de toutes parts, en le maudissant; d'autres plus furieux se donnoient la mort; des montanistes en Phrygie mirent le feu à leurs églises, & s'y brûlerent; les Samaritains se révolterent au nombre de cinquante mille, pillant, massacrant tout, jusqu'à ce qu'ils furent massacrés. La dépopulation des provinces, la haine pour l'empereur &

& pour le christianisme, étoient la suite de ses vexations.

En confisquant à son profit les biens de ceux qui refusoient de se faire baptiser avec leurs familles, Justinien donnoit lieu de croire qu'il avoit eu son intérêt autant à cœur, que la propagation de la foi chrétienne. L'intérêt y avoit part.

Les Goths seuls (car on se souvenoit de Théodoric) furent exceptés de la rigueur de ces lois. L'empereur rebâtit même une église aux ariens; mais la premiere fois qu'ils s'y assemblerent, une troupe de fanatiques les y attaqua, & les égorgea pour la plupart. La conduite du prince n'étoit que trop favorable au fanatisme. Goths massacrés dans une église.

Sa sévérité poursuivoit en même tems les crimes contre les mœurs, d'une maniere moins propre à réformer les mœurs qu'à multiplier les scandales. Deux évêques, des prêtres, des sénateurs, convaincus de monstrueuses débauches, furent mutilés dans la place publique. Cet exemple n'ayant rien produit, l'empereur, long-tems après, en 554, menaça les coupables par une loi publiée dans le carême, des peines les plus rigoureuses; s'ils ne faisoient pénitence à Paques. Comment compter sur une pareille pénitence? Il punit le blasphême Lois séveres pour réformer les mœurs

aussi séverement que le crime contre nature ; il défendit les jeux de hasard, comme une occasion de blasphême. Il bannit ceux qui faisoient trafic de prostitution, & établit la peine de mort pour ceux qu'on découvriroit dans la suite.

Inutilité de ces lois

Un législateur prudent auroit d'abord examiné si toutes ces lois pouvoient s'exécuter ; si elles pouvoient réformer les mœurs d'une nation corrompue ; si elles appliquoient aux désordres le remede convenable ; & il auroit craint de faire du mal en cherchant à faire du bien. Effectivement les désordres allerent toujours croissant ; ce qui ne manque jamais d'arriver, quand les lois irritent les passions, sans leur oppofer une barriere suffisante. Ne suffisoit-il pas de voir une comédienne sur le trône, pour que les vices publics insultassent au prince réformateur ?

Guerre de Perse.

Cependant la guerre de Perse inquiétoit Justinien, quoique les Romains eussent remporté quelques avantages sur l'ennemi. Il envoya un ambassadeur chargé de présens & de propositions de paix. Cabadès lui répondit par une lettre arrogante, où il se qualifioit *roi des rois, fils du Soleil, souverain de l'Orient* ; ne donnant à l'empereur que le titre de

fils de la Lune, & de *souverain de l'Occident.* Bélisaire, né en Dardanie, déjà connu par ses talens & par son courage, battit les Perses près de Dara, en 530. Mais l'année suivante, il perdit la bataille de Callinique, la veille de Pâques. Le jeûne avoit affoibli les troupes. Il ne vouloit point combattre; il pouvoit repousser l'ennemi sans rien hasarder. L'ardeur téméraire des soldats, qui accusoient de lâcheté sa prudence, & qui s'emportoient jusqu'à la sédition, le força d'en venir aux mains. Les Perses eurent la gloire de vaincre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur, & le plus grand général de l'empire. Bélisaire fut rappelé. Trop vertueux pour être un bas courtisan, il devoit éprouver plus d'une fois que de grands services & des triomphes sont des titres de disgrace, quand l'intrigue domine à la cour.

Bélisaire battu à Callinique par la faute de ses soldats.

Il est rappelé.

Les armes romaines furent heureuses en Arménie, & ailleurs. Cabadès mourut, extrêmement affligé de ses pertes. Chosroès, son successeur, étoit bien capable de les réparer; prince décrié par la haine des Grecs, mais que les Orientaux élevent au-dessus même de Cyrus. Il fit bientôt connoître ses sentimens héroïques. Justinien ayant renoué les négociations, il déclara que, pour mettre

531.

Chosroès succède à Cabadès.

Condition qu'il im-

pose à Justinien. bas les armes, il vouloit qu'on lui payât onze mille livres d'or ; qu'on lui remît des forteresses, & que le commandant des troupes de Mésopotamie résidât à Constantinople, non dans cette province. L'empereur promit tout, envoya ensuite un contre-ordre, & fut obligé en 533 de conclure un traité humiliant.

532. Révolte de la faction verte. Il avoit toujours l'imprudence d'animer les factions du cirque, en prenant parti pour les bleus, contre les verts que l'impératrice Théodora favorisoit. Constantinople étoit partagée entre ces deux factions, auxquelles s'étoient réunies les autres. Leurs sanglantes querelles allumoient par-tout la discorde, jusques dans l'intérieur des familles, même entre les maris & les femmes : elles produisirent enfin une des plus terribles révoltes qu'on ait vues. Un jour, dans les jeux du cirque, les verts irrités contre l'empereur l'accablent d'injures. Le supplice des auteurs de ce tumulte allume la rage du peuple. Les séditieux demandent qu'on leur livre des ministres détestés, en particulier Tribonien qui vendoit la justice, & qui fut depuis l'organe de la législation. L'empereur cède & tremble. Justinien éloigne ces ministres, sans que sa foiblesse désarme une multitude effrénée. Déjà il se préparoit à la fuite. Théodora plus

courageuse le retient. *Il n'est pas nécessaire de vivre*, lui dit-elle ; *il l'est de ne pas survivre à son honneur. Un souverain traînant une vie honteuse en exil ne vaut pas un homme mort. Le trône est un glorieux tombeau.* Cette femme si décriée avoit du moins une certaine élévation dans l'ame.

Le bruit s'étant répandu que l'empereur avoit pris la fuite avec sa femme, le peuple court à la maison d'Hypace, neveu d'Anastase ; l'enleve malgré lui, le proclame auguste. Justinien se montre tout-à-coup, escorté de ses gardes, le livre des évangiles à la main ; & prenant un ton dévot, il dit qu'il est le seul coupable ; que ses péchés lui ont attiré ce malheur ; qu'il pardonne les offenses ; & que personne ne sera puni, si l'on rentre dans le devoir. Le mépris alors irrite davantage la haine. Il se dérobe aux violences en rentrant dans son palais.

Il s'humilie d'une façon singuliere.

Tout étoit désespéré, si Bélisaire, suivi des principaux officiers avec leurs soldats, n'eût attaqué brusquement les séditieux. Le massacre fut horrible ; trente mille hommes y périrent. Les flammes mirent le comble aux horreurs de cette journée : l'église de Sainte-Sophie & plusieurs autres, des palais entiers, la salle du sénat, le dépôt des

Bélisaire accable les séditieux.

Massacre horrible.

archives, &c. devinrent un tas de ruines & de cendres. Hypace & Pompée son frere, furent étranglés en prison ; & l'empereur fit publier sa victoire dans tout l'empire. Déplorable sujet de vanité !

CHAPITRE II.

Conquêtes de l'Afrique, par Bélisaire.

Les Vandales corrompus en Afrique.

SOus un prince sérieusement occupé des folies du cirque, & qui n'échappe au danger d'en être la victime, que par le massacre de ses sujets ; on voit éclore & s'exécuter de très-grandes entreprises, parce que le hasard met autour de lui quelques grands hommes. Telle fut la conquête de l'Afrique par Bélisaire. Les Vandales, depuis Genséric, avoient totalement dégénéré. Ce n'étoit plus ce peuple intrépide, infatigable, sobre, chaste, sorti du Nord pour écraser tout ce qui se rencontroit devant lui : c'étoit une nation amollie, dans un climat aussi fertile que brûlant, où les attraits de la débauche se multiplioient au sein du luxe & des richesses.

Fautes qu'avoit faites Gen-

Deux fautes de Genséric les avoit exposés à une révolution, dès que les

mœurs feroient corrompues. Il avoit dé- mantelé toutes les places fortes, excepté Carthage ; de peur qu'en cas de guerre, les Romains ne s'établiffent dans quelques-unes. Il avoit réglé que la couronne pafferoit toujours au plus âgé de fa race, fans égard à la primogéniture des branches; ce qui pouvoit occafionner des troubles & des crimes affreux. Son vafte royaume, comprenant la Corfe & la Sardaigne, avec toutes les contrées depuis le détroit de Cadix jufqu'à la Cyrénaïque, ne fut après lui qu'un théâtre de diffolutions & de difcordes. férie, fuivies de difcordes.

Hunéric, qui lui fuccéda, fit maffacrer fes propres freres & fes neveux, pour affurer la couronne à fon fils. Hildéric, fucceffeur d'Hunéric, fut détrôné par Gélimer, arriere petit-fils du conquérant. Juftinien, lié avec Hildéric, écrivit en fa faveur à Gélimer, qui méprifa & les avis & les menaces de l'empereur. Alors on fe hâta de conclure la paix avec les Perfes; on réfolut de porter la guerre en Afrique, & Bélifaire fut chargé de l'expédition. Gélimer ufurpateur.

Cet illuftre général, n'ayant que dix milles hommes de pied & fix mille chevaux, s'embarque au mois de Juin; il aborde en Afrique le troifieme mois après le départ. L'exacte difcipline qu'il 533. Conquête de l'Afrique par Bélifaire.

maintient dans ſon armée, le fait regarder moins comme un ennemi que comme un libérateur. Il approche de Carthage, ſans trouver preſque de réſiſtance. Il rencontre enfin Gélimer, le bat, le met en fuite ; il arrive le lendemain aux portes de la ville, où les rues étoient illuminées pour le recevoir ; il ne veut point y entrer d'abord, de peur que les ténèbres ne favoriſent la licence du ſoldat. Le jour ſuivant, il fait ſon entrée comme dans une place romaine, ſans tumulte, ſans la moindre violence, ſans que le commerce ſoit ſeulement interrompu. Carthage appartenoit aux Vandales depuis quatre vingt-quinze ans.

Ambaſſade de Gélimer en Eſpagne.

Gélimer avoit envoyé en Eſpagne demander du ſecours à Theudis, roi des Viſigoths. Ses ambaſſadeurs, ignorant tout ce qui s'étoit paſſé, aſſuroient qu'il alloit écraſer une poignée de brigands romains. *Retournez à Carthage*, leur dit Theudis mieux inſtruit, *& informez vous de l'état de vos affaires.* Ainſi renvoyés, ils arrivent dans le port, où ils ne s'attendoient point à rencontrer les ennemis. On les conduit à Béliſaire : ils en ſont quittes pour la peur, & lui revelent leur ſecret.

Tous ſes efforts inutiles.

Cependant le roi Vandale raſſembloit des troupes, en même tems que ſes

émiſſaires travailloient à corrompre les Huns de l'armée romaine. Mécontens d'une diſcipline rigoureuſe, & craignant d'être retenus en Afrique, les Huns promirent de ſe révolter à la premiere occaſion. Le général découvrit le complot, gagna ces barbares à force de careſſes & de vin, leur fit avouer leur perfidie & promettre de la réparer. Il défit à Tricamare une armée de cent mille hommes, dix fois plus nombreuſe que la ſienne. Gélimer ſe réfugia ſur une montagne inacceſſible, à l'extrémité de la Numidie. Réduit à une vie ſauvage, (car le pays ne produiſoit que de l'orge & du ſeigle, & les Maures ne ſavoient ni moudre ni cuire les grains,) il ſe rendit après trois mois de ſouffrances. Béliſaire le reçut à Carthage, & le fit garder en attendant les ordres de Juſtinien.

Il eſt forcé de ſe rendre.

Si la prudence avoit préſidé aux conſeils de l'empereur, il auroit ſenti la néceſſité de laiſſer en Afrique, pour affermir ſa conquête, le grand homme qui, dans l'eſpace de trois mois, venoit de détruire la domination des Vandales. Mais l'envie ne s'endormoit point à Conſtantinople. Des officiers même du héros ſervoient la méchanceté des courtiſans. On l'accuſoit de projets de rebellion. Il

534. Béliſaire imprudemment ſoupçonné.

ne l'ignoroit pas ; & Justinien lui ayant laissé le choix de demeurer ou de revenir, il partit incessamment pour dissiper la calomnie.

On lui décerne le triomphe. On lui décerna le triomphe ; honneur sans exemple jusqu'alors dans l'empire d'Orient. Après lui marcha Gélimer à la tête des prisonniers. Le malheureux prince répéta souvent ces paroles si convenables à sa fortune : *Vanité des vanités, tout est vanité*. Justinien lui donna des terres en Galatie, où il passa le reste de ses jours. Ce prince fit mettre sur le revers de ses monnoies l'effigie du conquérant de l'Afrique, avec ces mots : *Bélisaire la gloire des humains*. Nulle récompense ne pouvoit paroître plus glorieuse : mais il falloit donc se fier à celui qui la méritoit.

L'Afrique est mal gouvernée. Les Maures se souleverent dès que Bélisaire fut embarqué. Les autres généraux ne rétablirent le calme qu'après quatorze années de guerre. L'Afrique, horriblement dépeuplée, resta soumise à l'empire, jusqu'à l'invasion des Sarasins, c'est-à-dire, environ cent ans ; & le nom même des Vandales y fut pour jamais anéanti. Justinien la divisa en sept provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la Carthaginoise, la Byzacène, la Tripolitaine & la Sardaigne,

parce que cette île avoit fait partie du royaume des Vandales. Il y traita les ariens, comme il traitoit par-tout les hérétiques : il parut d'abord ménager les peuples : mais ses officiers de finance les eurent bientôt ruinés.

Chofroès lui envoya une ambassade pour le féliciter, ou plutôt pour le braver, en lui demandant sa part du butin : « car, disoit-il, les Romains n'auroient » pas vaincu les Vandales, sans la paix » faite avec les Perses. » De peur d'une rupture, on lui fit de magnifiques présens. Chofroès brave l'empereur.

Toutes les richesses que Genféric avoit enlevées de Rome, étoient une grande ressource pour l'empereur, s'il avoit su les employer pour le bien public. Mais le faste seul de Théodora absorboit des trésors immenses. Allant prendre les bains en Bithynie, elle traîna une suite de quatre mille hommes. Elle exerçoit un empire si absolu, que jalouse du crédit & choquée de la hauteur de Priscus, secrétaire de Justinien, après avoir tenté inutilement de le perdre par des calomnies, elle osa le faire enlever, & le força de recevoir la prêtrise dans la retraite où on le transplanta, sans que l'empereur parût savoir ce qu'il étoit devenu. Elle prodiguoit l'argent aux égli- Faste, profusion & audace de Théodora. Fausse piété.

ſes, aux monaſteres, tandis qu'elle outrageoit la religion par ſes crimes. La piété de ſon époux n'étoit guere plus éclairée. Obſervons ici en général un point important, dont les preuves ſe trouvent, pour ainſi dire, à chaque pas. La vraie piété, qui éclaire & ennoblit l'ame, ne peut produire que des effets auſſi avantageux que ſublimes. Au contraire, la ſuperſtition, miſe à ſa place, avilit, tourmente ou déprave l'homme : elle accable de ſon joug, & quelquefois traîne au tombeau des victimes aveugles, mais innocentes ; elle endurcit les pervers, par la perſuaſion que les œuvres extérieures ſuppléent aux vertus ; ou du moins elle attache le plus grand mérite à ce qui n'eſt rien en comparaiſon des devoirs.



CHAPITRE III.

Premiere expédition de Bélisaire en Italie.

C'EST un phénomène rare, que de voir de grandes entreprises exécutées sou un gouvernement foible. Mais les conjonctures se trouvoient si favorables, que la conquéte de l'Afrique amena celle de l'Italie. La reine Amalasonte (elle avoit pris ce titre dans sa régence,) après avoir gouverné avec une sagesse admirable le royaume de son fils Atalaric, vit ce jeune prince entraîné au vice par ses courtisans. Ils vouloient la dépouiller elle-même d'un pouvoir, dont elle faisoit trop bon usage, pour ne pas s'attirer leur haine. Elle fit périr les principaux chefs de la cabale, après avoir eu parole de Justinien, qu'elle trouveroit en cas de besoin un asyle à Constantinople.

Amalasonte exposée en Italie aux cabales.

Amalasonte avoit un ennemi plus dangereux dans la personne de Théodat, neveu de son pere Théodoric, préfet de Toscane, dont elle avoit réprimé & puni les concussions. Ce furieux promit secretement à l'empereur de lui li-

Théodat, qu'elle a fait roi, la fait mourir.

vrer la Toscane, pour une somme d'argent, & pour une place de sénateur de Constantinople. Atalaric meurt épuisé par ses débauches. Amalasonte, se flattant que les bienfaits lui attacheront Théodat, seul reste de la maison royale, lui procure la couronne, & se réserve l'autorité. Il s'étoit engagé avec serment à faire ce qu'elle voudroit. Bientôt il la fit enfermer dans une forteresse, où on l'étrangla. Cassiodore, qui continua ses services auprès de ce prince, parle de lui avec admiration. Le platonisme que Théodat affectoit, & quelques apparences de justice, charmerent peut-être le vieux ministre, naturellement déclamateur. Est-il étonnant qu'un écrivain, d'ailleurs respectable, prenne quelquefois à la cour le ton de la flatterie?

Cassiodore loue ce prince.

---

535. Entreprise de Justinien sur l'Italie.

Justinien saisit avidemment le prétexte que lui fournissoit la mort d'Amalasonte, pour exécuter ses desseins sur l'Italie. Bélisaire s'empare de la Sicile, tandis que Mondon, autre général distingué, envahit la Dalmatie & s'empare de Salone. Le timide Théodat offre de céder son royaume, pour un revenu de douze cents livres pesant d'or, en fonds de terre. Il envoie même le pape Agapet II solliciter la paix à Constantinople. Mais

Mondon ayant été tué dans un combat inégal, Théodat manque à sa parole, & se précipite à sa perte.

Bélisaire force Naples après un siege meurtrier de vingt jours. Les Goths, indignés de ce que leur roi ne marche point contre l'ennemi, proclament Vitigès, officier d'une valeur éprouvée. Théodat prend la fuite, on le poursuit, on l'égorge. Vitigès ayant reçu le serment de fidélité du pape Silvère, du sénat & du peuple romain, va rassembler ses troupes à Ravenne. Bientôt on voit Bélisaire aux portes de Rome. Le pape exhorte les Romains à ne pas courir les risques d'une résistance téméraire. Ils se soumettent avant d'être attaqués; & Rome, détachée de l'empire depuis soixante ans, rentre d'elle-même sous la domination des empereurs.

536. Les Goths mettent Vitigès à la place de Théodat.

Bélisaire, maître de Rome.

Avec une armée de cinq mille hommes, Bélisaire entreprend de soutenir un siege, dans cette ville immense, contre les Ostrogoths, qui l'attaquent au nombre de plus de cent mille. Il comptoit sur la valeur & la discipline de ses troupes. De petites armées furent toujours les instrumens de ses victoires. D'ailleurs les ennemis ne connoissoient que la guerre de campagne; & ils employoient sans doute pour les sieges,

537. Il soutient un siege fameux.

des ingénieurs italiens peu dévoués à leur ſervice. Ce ſiege, un des plus mémorables de l'hiſtoire, dura un an & neuf jours. Procope en donne une deſcription intéreſſante, dont les détails ont quelque choſe de merveilleux. Vitigès s'étant emparé de Porto, à l'embouchure du Tibre, où il n'y avoit point de garniſon, les aſſiégés ſe trouverent dans une extrême diſette. Mais les aſſiégeans ne furent point à l'abri des maladies contagieuſes. Béliſaire avoit reçu quelques renforts. On convint d'une trève de trois mois : on la viola de part & d'autre. Enfin Vitigès leva le ſiege, craignant qu'une trahiſon ne lui fit perdre Ravenne.

Trait ſingulier de dévotion.

Voici une particularité, qui tient aux mœurs & aux opinions du ſiecle. Les murailles de Rome étoient ouvertes, du côté de l'égliſe de Saint-Pierre. Béliſaire voulant réparer la brèche, les Romains s'y oppoſerent ; parce que, diſoient-ils, ſaint Pierre avoit promis de la défendre. Les Oſtrogoths, très-religieux malgré leur arianiſme, n'attaquerent point ce côté-là. Le miracle parut ſi certain, qu'on ſe fit long-tems un ſcrupule de rétablir la muraille.

Deſpotiſme théo-

Tandis que les généraux étoient occupés de vaſtes conquêtes, les matieres

de religion exerçoient toujours la vanité plutôt que le zele de l'empereur. Il composoit des livres de théologie ; il décidoit en docteur de l'église , & le despotisme donnoit du poids à ses jugemens. *Soyez de mon avis*, dit-il un jour au pape Agapet, qui étoit allé à Constantinople , *ou je vous releguerai, aux extrémités de l'empire.* La plupart des évêques se soumettoient d'autant plus volontiers à ses sentimens ; qu'il étendoit leur autorité sur les peuples. logique de Justinien.

C'est lui qui le premier leur donna un tribunal , comme l'observe M. le Beau, mais sans force coactive. Il voulut que , dans les affaires civiles, les clercs & les moines fussent d'abord cités devant l'évêque ; & qu'en matiere de crime , en pût s'adresser ou à l'évêque ou au juge séculier ; que la sentence d'un juge séculier contre un clerc ne pût s'exécuter sans la permission de l'évêque ; en cas de refus , on devoit s'adresser au prince. Les évêques & les religieuses furent affranchis des tribunaux laïques , pour quelque cause que ce fût. Il paroît bien que cet empereur ne méritoit pas d'être le législateur de l'univers, quoiqu'il l'ait été en grande partie. Il donne un tribunal aux évêques.

La superbe église de Sainte-Sophie seroit un monument glorieux à sa mé- Eglise superbe de

Sainte-Sophie. moire, si elle n'avoit épuisé le trésor public. Quand il en fit la dédicace, joignant aux louanges de Dieu son propre éloge, il dit : *Salomon, je t'ai vaincu.* La voûte étoit récouverte de longues tables de marbre, sans charpente, pour éviter les incendies : (cette église avoit été consumée dans la sédition de 532.) Le sanctuaire étoit incrusté d'argent : on fait monter le poids du métal à quarante mille livres. Six piliers d'or massif soutenoient l'autel, tout brillant de pierreries. Tant de richesses devoient être un jour la proie des Turcs, & cette superbe basilique devenir une mosquée ! Le nombre des clercs de Sainte-Sophie, fixé par Justinien à quatre cents quatre-vingt-cinq, outre quarante diaconesses, augmenta dans la suite jusqu'au nombre de huit cents. Quelles dépenses pour leur entretien ! Parmi beaucoup de moyens honteux que le besoin d'argent suggéroit, (car les constructions mettoient le comble aux maux publics,) on en prit un tout propre à conduire à l'ignorance sans procurer une véritable ressource : on retrancha les pensions des professeurs.

---

539. Bélisaire assiége Ravenne. Comme les détails de guerre ne doivent point nous arrêter, suivons rapidement Bélisaire au terme de son expédition d'Italie. Il assiégeoit enfin Ra-

venne, où Vitigès étoit renfermé avec ses dernieres ressources. Les François offrent à ce prince une armée de cinq cents mille hommes, s'il veut leur céder une partie de ses états. Il les avoit trouvés perfides peu de tems auparavant, lorsque Théodebert, un de leurs rois, s'étoit montré en Italie. Il aima mieux traiter avec les Romains. L'empereur consentit que Vitigès gardât tout le pays au-delà du Pô. Mais Bélisaire, déjà maître de ce pays, & à la veille de tout réduire sous l'obéissance, refusa de signer le traité.

Sur ces entrefaites, le feu prend aux magasins de Ravenne. Les Goths, craignant de mourir de faim, envoient proposer secretement à Bélisaire de le reconnoître pour roi. C'étoit le fruit de l'admiration qu'il leur avoit inspirée. « Je suis sujet de l'empereur, répondit il, » & je ne puis accepter une telle offre » sans son aveu. » Vitigès, informé de la démarche des Goths, lui fait proposer à son tour de lui céder la couronne. Alors ce grand général saisit l'occasion de finir la guerre. Il promet sureté entiere aux ennemis, pour leurs personnes & pour leurs biens, sans s'expliquer sur le reste. On le reçoit dans Ravenne; on ne doute pas qu'il n'accepte la royauté.

Il refuse la royauté.

Il s'assure de la personne de Vitigès.

Ses vues ſecretes ſe découvrirent enfin. Il acquitta ſa parole, en traitant les Goths comme des Romains ; mais par une politique difficile à juſtifier, il s'aſſura de la perſonne du roi, & il l'emmena à Conſtantinople. La jalouſie de l'empereur, excitée par la méchanceté des courtiſans, le rappeloit lui-même, ſous prétexte de l'oppoſer à Choſroës, qui préparoit de nouvelles hoſtilités. Vitigès devint patrice.

Grandeur d'ame du général Romain.

Rien n'eût été plus facile à Béliſaire, que de s'approprier la couronne d'Italie. Ildebal, que les Oſtrogoths revêtirent de la pourpre, (car ils conſervoient Pavie & Vérone,) le fit encore ſolliciter de la prendre : il la refuſa de nouveau, incapable de trahir pour un royaume un prince ombrageux, dont il pouvoit craindre l'ingratitude. Tout en lui étoit héroïque, la grandeur d'ame, les vertus, encore plus que les qualités militaires. Une nation eût été heureuſe de l'avoir pour maître, puiſque les ennemis même, tant de fois vaincus par ſes armes, déſiroient de vivre ſous ſes lois. Les laboureurs étoient en ſureté dans les campagnes, quand il faiſoit trembler les monarqhes. *Une armée*, diſoit-il, *doit protéger les campagnes, non les ravager*. Dans un ſiecle de cor-

Sa bonté & ſes vertus.

ruption & de bassesse, il sembloit faire revivre les héros de l'ancienne Rome.

Mais de vils intrigans étoient plus forts que lui à la cour ; & mieux il servoit l'état, plus ils s'acharnoient à sa perte. Ils triompheront un jour de ce grand homme. Tel est souvent le malheur des princes, qu'obsédés de trompeurs avides & jaloux, qu'ils croient attachés à leur personne & qui n'aiment que la fortune, le mérite disparoît bientôt à leur yeux, & la vertu même leur devient suspecte. Mais les services de Bélisaire ne parloient-ils pas pour lui ? Sa fidélité n'avoit-elle pas soutenu assez d'épreuves éclatantes ? Et si Justinien avoit eu l'ame grande & l'esprit juste, auroit-il pu ne pas discerner les maneges de l'intrigue d'avec les nobles démarches du zèle héroïque ? Il employera presque toujours Bélisaire dans le besoin ; il le trouvera toujours digne de sa confiance : toujours il le récompensera par des disgraces. Intrigues contre lui.



CHAPITRE IV.

Guerre de Perse. — Totila rétablit le royaume des Goths en Italie.

Foiblesse de l'empire. UNE infinité de villes & de forteresses que Justinien fit réparer ou construire, & qui épuisoient les finances, sans augmenter les forces réelles de l'empire, ne pouvoient suppléer au défaut de discipline, de courage & de sentimens patriotiques. Quand les armées n'eurent plus à leur tête des généraux excellens, tout se sentit de la caducité. Après le départ de Bélisaire, les Goths, comme nous le verrons ailleurs, se rendirent formidables, tandis que Chosroès répandoit la terreur dans l'Orient.

540. Chosroès pénetre en Syrie & prend Antioche. Ce prince guerrier ne pouvoit voir sans inquiétude les conquêtes de l'empereur. Quelque ardeur qu'eût Justinien à lui inspirer la paix, il reprit les armes, pénétra en Syrie, s'empara d'Hiéraple & de Bérée, aujourd'hui Alep, villes fortes où il ne trouva point de résistance. Il assiégea Antioche, la rivale de Rome & de Constantinople; il y entra par escalade, l'abandonna au pillage, & la réduisit en cendres. Les habitans l'a-

voient insulté du haut des remparts.

Des envoyés de Justinien, chargés de nouvelles propositions, lui représentent d'abord l'injustice de cette guerre, entreprise contre la foi des traités. Il répond que Justinien les a violés le premier; il le prouve par des lettres écrites aux barbares pour les exciter contre les Perses. Il exige enfin de l'argent comptant & des sommes annuelles. *Quoi, les Romains seroient tributaires des Perses!* disent les ambassadeurs. *Non*, réplique Chosroès; *vous nous payerez une pension, comme vous faites aux Huns & aux Sarrasins, pour défendre vos frontieres.* On convint de lui donner cinq mille livres pesant d'or, & de plus cinq cent chaque année. Les Romains sont mis au tribut.

Le traité, à peine conclu, fut violé de part & d'autre. Justinien envoya Bélisaire contre les Perses. Chosroès, avant que d'être attaqué, se rendit aux vœux des Lazes, qui opprimés par l'avarice d'un commandant romain, l'invitoient à les délivrer de la tyrannie, & à les recevoir pour ses sujets. La forte ville de Pétra ne put résister; les Romains perdirent la Lazique. Quelques tems après, le roi de Perse voulant envahir la Palestine, Bélisaire, presque sans troupes, lui persuade par un stratagème Bélisaire arrête les Perses.

qu'il a une puissante armée, l'intimide & l'oblige de repasser l'Euphrate. Mais ce général est rappelé pour la guerre d'Italie; & Martin, son successeur, avec trente mille hommes, est mis en fuite par quatre mille Perses. Ainsi, où ne commandoit pas Bélisaire, on n'éprouvoit que disgraces & humiliations.

Il est rappelé; les Perses sont vainqueurs.

L'Italie foulée par les Romains.

Déjà l'Italie étoit sur le point d'être enlevée à l'empire. Les généraux pensoient plus à la piller qu'à la défendre. Un logothète, ou surintendant des finances, que Justinien y avoit envoyé comme gouverneur, révoltoit les peuples & les soldats, par toutes les vexations d'un financier sans ame & sans probité. Le roi des Ostrogoths, Ildibald, n'ayant d'abord que mille hommes à sa suite, forma bientôt une armée nombreuse, & s'empara de tout le pays au-delà du Pô. Il commit quelques injustices: on l'assassina. Son successeur Evaric fut assassiné de même, parce qu'il parut indigne du trône.

Totila relève les espérances des Goths.

Totila, neveu d'Ildibald, jeune prince comparable à Théodoric, proclamé en 541, releva les espérances de la nation. Il battit les Romains deux fois. Il traita ses prisonniers avec tant d'humanité, qu'ils devinrent des sujets fidelles. Il répandit l'alarme jusques dans Rome & dans

dans Ravenne. La Lucanie, l'Apulie, la Calabre, Naples même, furent bientôt en sa puissance. Les troupes d'Italie ne recevoient plus de paye, ne vivoient que de brigandages, comptoient pour rien les ordres de leurs généraux. Celles de Totila observoient une exacte discipline.

Son zele pour la justice.

Ce héros, plein de douceur envers les vaincus, ne voulut jamais faire grace à un de ses meilleurs soldats, convaincu d'avoir violé la fille d'un Romain. *Le malheur de mes sujets*, dit-il, *me pénetre jusqu'au fond du cœur*; *mais je leur serois moi-même le plus grand mal*, *en laissant les crimes impunis*. Voilà ce que les empereurs auroient du sentir & pratiquer.

544. Justinien envoie Bélisaire en Italie, presque sans troupes.

Dans ces tristes conjonctures, les généraux écrivant que l'Italie étoit perdue, si l'on ne se hâtoit de la secourir, Justinien y envoya Bélisaire, mais avec si peu de troupes, que le vaillant général fut obligé de se tenir à Ravenne. Il écrivit à l'empereur : » Je suis venu dans ce » pays sans hommes, sans armes & » presque sans argent. Les troupes que » j'y ai trouvées, souvent vaincues par » l'ennemi, le craignent, & sont ac- » coutumées à mépriser les ordres de » leurs chefs : elles refusent de m'obéir. » On leur doit plusieurs années de paye;

» ce qui nous empêche d'employer ſur » elles toute notre autorité. Si vous n'a» vez voulu qu'envoyer Béliſaire en Ita» lie, Béliſaire eſt au milieu de l'Italie. » Si votre deſſein eſt qu'il ſubjugue vos » ennemis, envoyez-lui les ſecours ab» ſolument néceſſaires ».

Siege de Rome. Cependant Rome eſt aſſiégée par Totila. Les Goths prennent une flotte qui amenoit des proviſions de Sicile. La famine met les aſſiégés au déſeſpoir. Deux commandans avides, loin de chercher les moyens de ſoulager leur miſere, en profitent cruellement pour vendre à un prix exceſſif le blé qu'ils cachoient dans des ſouterrains. Un boiſſeau ſe vend juſqu'à ſept pieces d'or, environ cent livres de notre monnoie. En vain Béliſaire, qui avoit reçu quelques ſecours, s'efforce de faire entrer un convoi dans Rome. Ses ordres ſont mal exécutés; le convoi tombe entre les mains de l'ennemi, & Rome ſe voit ſans reſſources.

546. Totila prend Rome, & épargne les Romains. Des Iſaures, ſortis de la ville, procurent au roi goth la facilité de s'emparer d'une porte. Il entre; la garniſon prend la fuite; il défend de tuer aucun Romain. Vingt-ſix ſoldats & ſoixante autres perſonnes ſeulement avoient déjà perdu la vie : tout le reſte fut ſauvé. Totila manda les ſénateurs, & leur re-

procha d'avoir trahi une nation, dont ils n'avoient reçu que des bienfaits. Il leur mit devant les yeux le sage gouvernement de Théodoric & d'Amalasonte, comparé aux dernieres vexations. *Vous avez été*, leur dit-il, *bien payés de votre perfide ingratitude : un nouveau maître vous a écrasés d'impôts, malgré les horreurs de la guerre, & ses financiers vous ont plus fait de mal que vos ennemis.* Ces raisons étoient sans réplique. Mais les Romains voudront encore changer de maître, & auront encore lieu de s'en repentir. Tel est l'aveuglement des peuples.

Justes reproches qu'il leur fait.

Ne pouvant conserver Rome, parce qu'il avoit besoin de ses troupes pour d'autres expéditions, Totila vouloit la détruire. Bélisaire lui représenta par lettre qu'il terniroit l'éclat de sa renommée, en ruinant la plus superbe ville du monde. *On s'immortalise, on sert la société, en fondant des villes*, lui marquoit le général : *en les détruisant, on se déclare l'ennemi des hommes, on se déshonore à jamais.* Le roi le remercia de ses avis, lui promit d'y avoir égard, & sortit de Rome, après en avoir dispersé les habitans. Bientôt Bélisaire s'en remit en possession. Les Goths l'y attaquerent. Quoique les murailles fussent très-mal répa-

Il renonce au projet de la détruire.

Bélisaire y rentre, & s'y défend.

rées, il eut la gloire de défendre la ville contre Totila, & de le repousser, malgré de vigoureuses attaques. Ce prince battit d'autres généraux, & prit d'autres places, en particulier Pérouse, qui soutint un siege de sept mois.

548. Bélisaire avoit quitté l'Italie, après y avoir été cinq ans abandonné à lui-même, témoin des succès de l'ennemi, hors d'état de soutenir son ancienne réputation. Justinien ruinoit l'empire en bâtimens inutiles, & croyoit faire beaucoup en accordant une poignée de soldats au général. De mauvais officiers, des troupes sans paye, sans munitions, étoient les seuls instrumens avec lesquels il falloit vaincre un jeune roi intrépide, prudent, actif, adoré, & dont les forces croissoient à proportion de ses victoires. Si Bélisaire n'avoit pas obtenu la permission de retourner à Constantinople, il risquoit d'être bientôt écrasé par Totila. Il remporta d'Italie de grandes richesses, fruit des contributions exigées dans le pays. Sa mémoire ne peut se laver de cette tache, qu'en supposant, ce qui est peu vraisemblable, que dans l'extrême besoin où le laissoit Justinien, il s'étoit cru obligé d'amasser de toute main pour le service du prince.

Manquant de secours, il retourne à Constantinople.

Richesses qu'on lui reproche d'avoir amassées.

Justinien Depuis douze ans, les Goths avoient

cédé aux François leurs possessions dans la Gaule : elles s'étendoient depuis les Alpes jusqu'au Rhône, & depuis la Méditerranée jusqu'au royaume des Bourguignons. Justinien, prétendant que ces provinces appartenoient à l'empire, & voulant s'attacher une nation déjà très-puissante, confirma authentiquement la cession faite aux François. Totila, non moins empressé à les mettre dans son parti, demanda en mariage la fille de Théodebert, roi d'Austrasie. Ce prince répondit : *Que sa fille devoit avoir un roi pour époux, & que Totila n'étoit point roi d'Italie, puisqu'il n'avoit pu conserver Rome.* & Totila cherchent à s'attacher les François.

Théodebert s'empara des Alpes ; il établit ses conquêtes dans la Ligurie, & jusques dans la Vénétie. Choqué néanmoins de ce que l'empereur prenoit le titre de *vainqueur des François & des Allemands*, il convint avec le roi goth d'un partage. Il vouloit porter lui-même la guerre dans l'empire d'Orient ; mais une mort prématurée rompit le cours de ses entreprises. Théodebert en Italie.

Enfin Totila, sensible au reproche que lui avoit fait Théodebert, reprend Rome, la rétablit, la repeuple. De-là il passe en Sicile, & en revient chargé de riches dépouilles. En même tems la 549. Rome encore prise par les Goths.

Thrace étoit menacée par les Lombards, établis dans la Pannonie & le Norique; par les Gépides, établis à Sirmium & dans la Dacie; par les Hérules, établis dans la Mésie; & sur-tout par les Esclavons, qui devenoient redoutables depuis les commencemens de ce regne. C'étoit un peuple nombreux & féroce, sorti de la Sarmatie septentrionale, répandu ensuite vers les Palus-Méotides & la Vistule; & qui, s'avançant sur les traces des Vandales, s'étoit fixé entre la Vistule & le Niester. Les Antes, distingués parmi eux, que l'on a confondus avec les Bulgares ou avec les Abares, s'étoient établis vers le Danube.

Les Esclavons sur-tout sont redoutables.

Ces Esclavons, grands, robustes, infatigables, habitant des cabanes isolées, méprisant l'agriculture, uniquement occupés de la guerre, infiniment jaloux de la liberté, généreusement hospitaliers malgré leur caractere farouche, firent une incursion terrible en Thrace & en Illyrie. Quoique alors en petit nombre, ils inspirerent tant de terreur par leurs ravages & leurs cruautés, que Justinien envoya Germain, son neveu, pour les combattre. La réputation du général les repoussa. Germain, qui devoit remplacer Bélisaire en Italie, & dont les vertus avoient résisté à la cor-

ruption de la cour, mourut subitement. Les Esclavons repasserent le Danube, battirent plusieurs généraux, s'avancerent à une journée de Constantinople, furent contraints de se retirer; mais n'en devinrent que plus furieux.

551. Justinien achete une treve avec Chosroès.

Pour comble de maux, la guerre avec les Perses, suspendues par une treve de quatre ans, se ralluma dans la Lazique. Les Romains d'abord vainqueurs, perdirent leur avantage. Justinien acheta une nouvelle treve, & Chosroès lui imposa les conditions. Au lieu de payemens annuels, il donna toute la somme qu'on exigeoit pour cinq ans, afin de ne pas payer une espece de tribut; raffinement puérile de vanité, digne du génie étroit de ce prince. Deux moines le dédommagerent, en apportant à Constantinople des œufs de vers-à-soie, avec le secret d'en profiter. Le prix de la soie étoit énorme; & les Perses s'enrichissoient de ce commerce.

Vers-à-soie apportés de Perse.

Plaintes contre l'empereur.

Du reste, on ne se méprit point sur la conduite de l'empereur: on regarda comme un tribut déshonorant les sommes qu'il donnoit aux ennemis du nom romain. On se plaignit hautement que pour onze ans & demi, il avoit payé à Chosroès quatre mille six cents livres d'or, équivalent d'un tribut de quatre

cents livres. On disoit en un mot, qu'il achetoit lâchement la paix, sans que la guerre discontinuât.

Il rejete les offres de Totila.

Autant il se montroit petit devant les Perses, autant se montroit-il intraitable envers les Goths. Totila demanda plusieurs fois la paix, & ne fut point écouté. Ce héros offroit au nom de son peuple de payer tribut, de renoncer à toute prétention sur la Sicile & la Dalmatie, de servir l'empereur dans toutes ses guerres. Il représentoit qu'une partie de l'Italie appartenoit aux François, les Goths se contentoient des restes d'un pays entierement dévasté. Vraisemblablement il eût fait repentir Justinien de ses refus orgueilleux, si Narsès n'avoit été mis à la tête d'une bonne armée pour le combattre.

CHAPITRE V.

Narsès enlève l'Italie aux Goths. — Affaire des Trois-chapitres.

NARSÉS, grand-chambellan & favori de l'empereur, étoit un eunuque, fort habile, sans doute, dans les maneges de cour, puisqu'il étoit parvenu de l'esclavage au comble de la fortune; mais supérieur à sa fortune par son mérite & ses talens. Le choix d'un tel général semble ne pouvoir s'attribuer qu'à la faveur. Il ne connoissoit point la guerre; & treize ans auparavant, ayant conduit un secours en Italie, il avoit traversé les opérations de Bélisaire, par une mésintelligence inexcusable. Narsès envoyé en Italie.

Ce choix fut cependant une source de victoires. Narsès affecta de la répugnance, afin d'obtenir tout ce qu'il vouloit. On lui ouvrit le trésor; il leva une des plus fortes armées que l'empire eût mise sur pied depuis long-tems. Son extérieur de piété, joint à une sagacité extraordinaire, à beaucoup de courage & de prudence, à une générosité inépuisable, contribua au succès de ses entreprises. Les soldats le croyoient inspiré, & se Moyens qu'il a de réussir.

croyoient invincibles sous ses drapeaux.

552. Il défait Totila, qui meurt de ses blessures.

Les François, maîtres de Trévise, de Vicence & de Padoue, lui ayant refusé le passage, il prend la route de Ravenne, il passe près de Rimini, sans perdre de tems à l'assiéger, & marche vers Rome. Totila s'avance contre lui. La bataille se donne dans la plaine de Lentagio, (dans le duché d'Urbin;) les Goths sont mis en fuite, & laissent six mille hommes sur la place. Leur roi, après des efforts inutiles, percé d'un coup de lance, va expirer à Capra. Un corps de Lombards servit très-utilement Narsès. On ne se doutoit pas que cette nation régneroit bientôt en Italie. Le vainqueur se rendit maître de Rome, & assiégea Cumes, la plus forte place d'Italie.

553. Siege de Cumes.

Théia successeur de Totila, est tué dans une bataille.

Les Goths avoient élu roi Théia, brave capitaine, qui sans avoir l'humanité de Totila, étoit digne de le remplacer dans la guerre. Résolu de sauver Cumes, il parvient jusqu'au Vésuve. On livre une seconde bataille. Les deux armées font de prodiges de valeur. Théia, exposé à tous les traits, avoit plusieurs fois changé de bouclier. Il vouloit en changer encore, le sien étant surchargé de douze javelots; il est percé au moment qu'il se découvre la poitrine. Les

Goths continuent de se battre avec le même acharnement. Epuisés enfin, ils offrent de mettre bas les armes, pourvu qu'on leur permette de sortir de l'Italie avec leurs effets; qu'on les laisse vivre sous leurs lois, & qu'on les traite en alliés de l'empire. Narsès y consent pour ne pas les réduire au désespoir.

Toute l'Italie conquise.

Cumes, défendue par Aligerne, frere de Totila, résistoit à un ennemi si redoutable. Une mine, pratiquée dans l'antre de la Sybille, renversa des tours & une porte, sans que les Romains pussent pénétrer. Narsès alla subjuguer la Toscane. Lucques se soumit après un long siege. Enfin Aligerne remit volontairement les clefs de Cumes; aimant mieux obéir aux Romains qu'aux François & aux Allemands, dont une armée, sous prétexte de le secourir, menaçoit l'Italie entiere. Bucelin & Leutharis qui les commandoient furent vaincus. Sept mille Goths réunis dans Compsa, aujourd'hui Conza, ayant été forcés de se rendre, en 554, la conquête de l'Italie fut terminée. Narsès la gouverna treize ans.

Les Italiens haïssoient les Ostrogoths par religion, & au goût

Ainsi tomba la monarchie fondée par Théodoric, & relevée par Totila, deux princes comparables aux plus grands hommes. La nation gothique, pour laquelle Procope affecte tant de mépris,

ieu des'en
épentir.

mérite les éloges & les regrets de quiconque ne se livre point aveuglément aux préjugés. L'arianisme faisoit paroître odieux ces Ostrogoths, justes & humains, qui traitoient les catholiques comme leurs freres. Les Italiens, heureux sous leur domination, s'imaginerent que des catholiques ne devoient point obéir à des ariens. Infidelles à un gouvernement équitable, ils perdirent leur bonheur en changeant de maîtres.

Affaire des *Trois chapitres.*

Justinien, au milieu des grandes affaires de l'empire, dogmatisoit toujours, & vouloit que ses opinions fussent des regles de foi. Depuis plusieurs années, il avoit publié un édit contre les *Trois-chapitres.* On appelle ainsi des ouvrages théologiques de trois auteurs, dont le premier, Théodore de Mopsueste, étoit mort dans la communion de l'église, & les deux autres, Théodoret & Ibas, avoient été admis au concile de Chalcédoine. L'empereur les anathématisa. Il fallut souscrire son édit, sous peine de disgrace. Le pape Vigile, qu'il invita de se rendre à Constantinople, refusa d'abord & consentit enfin de signer. Des évêques d'Occident excommunierent le pape. Il se rétracta; il fut mis en prison, s'évada, excommunia les adversaires des Trois-chapitres. Un concile assemblé à

Justinien les condamne, & excite de grands troubles.

Concile de

Constantinople, & tout composé d'évêques Orientaux, condamna ce que l'empereur avoit condamné. Quiconque refusa de souscrire étoit puni. Quoique l'Orient fut soulevé contre la décision du concile, Vigile la reçut enfin; mais une multitude d'évêques la rejeterent pendant plus de cent cinquante ans, surtout ceux d'Istrie & de Vénétie, qui formerent le schisme d'Aquilée. Avec le tems, l'acceptation de l'église universelle a mis le concile de Constantinople au nombre des écuméniques. Le même esprit de controverse, si pernicieux par son influence dans les affaires d'état, & dans l'ordre de la société, agitera toujours l'Orient jusqu'à la fin de l'empire. L'Occident, sous la domination des barbares, n'étoit agité que par la guerre. On peut mettre en question, si leur ignorance ne valoit pas mieux que les restes de science dont les Orientaux s'énorgueillissoient.

Constantinople, qui juge comme l'empereur.

CHAPITRE VI.

Fin du regne de Justinien.

Tout alloit mal, parce que le gouvernement étoit mauvais.

UNE longue peste, d'horribles tremblemens de terre, des guerres continuelles, les barbares toujours armés & entreprenans, les peuples toujours vexés & malheureux : tel est le tableau que présente l'empire de Justinien, malgré le succès de ses généraux. Il croyoit se mettre à l'abri des incursions, en payant les ennemis de son empire : l'argent qu'il leur prodiguoit lâchement, ne faisoit qu'exciter leur avarice & leur audace. Les troupes montoient avant lui à six cents quarante-cinq mille hommes; il les avoit réduites à cent cinquante mille, dispersés de toutes parts. Cette réduction, qu'on loueroit en d'autres circonstances, doit paroître un mal, dès que les troupes ne suffisoient point contre tant d'ennemis. Encore manquoient-elles de subsistance, les sommes destinées à leur entretien étant la proie des receveurs, & l'aliment de leur luxe. On abandonnoit le service, lorsqu'il devenoit le plus nécessaire. L'empereur se flattoit de désarmer par son zele inexo-

rable la vengeance divine, à laquelle il attribuoit tant de malheurs. Il faisoit punir de mort les blasphémateurs & les païens. Mais la religion y gagnoit peu, & le mécontentement augmentoit toujours.

Deux peuples inconnus jusqu'alors, les Abares & les Turcs, s'étoient avancés de la Tartarie, jusqu'aux frontieres de l'empire. Ils envoyerent des ambassadeurs pour offrir leur alliance, c'est-à-dire, pour exiger des pensions. Justinien ne manqua pas de leur apprendre, comme on avoit fait si souvent, qu'ils pouvoient gagner davantage en attaquant les Romains. L'année suivante (559), une armée de Huns inonda la Thrace. Elle franchit la longue muraille, ruinée en partie par les tremblemens de terre, & nullement gardée; elle fit des courses même aux portes de Constantinople. Tout trembloit jusques sous les yeux de l'empereur. Incursions des Abares, des Turcs & des Huns.

Bésaire, qu'on ne distinguoit plus à la cour depuis dix ans, paroît alors l'unique ressource de la patrie. On le charge de repousser les barbares. Il les défait, presque sans troupes. L'envie se réveille; il est rappelé aussi-tôt. Les Huns reviennent sur leurs pas. L'empereur, selon la coutume, les paye pour s'en délivrer. Mais il anime contre eux Bélisaire encore employé & rappelé. Les Huns

se détruisent eux-mêmes. d'autres Huns, pensionnés depuis long-tems, qui, craignant de perdre leurs pensions, font une guerre sanglante aux derniers venus. Ces barbares se détruisent les uns les autres avec tant de fureur, que leur nom même disparoit comme leur puissance.

562. Paix avec les Perses, à des conditions honteuses. L'essentiel étoit de conclure une paix solide avec les Perses, ennemis beaucoup plus formidables, soit par les forces de leur empire, soit par les qualités supérieures de leur souverain. Après sept années de négociations, plusieurs fois interrompues, on convint d'une paix de cinquante ans, aussi honteuse que nécessaire à l'empereur. Les principales conditions furent que l'empire payeroit aux Perses une pension de trente mille pieces d'or; que Chosroès abandonneroit entierement la Lazique; qu'il ne donneroit jamais passage aux barbares par les portes Caspiennes; & que les Romains n'approcheroient d'aucune frontiere de la Perse. La tolérance fut accordée aux chrétiens; mais à condition qu'ils ne chercheroient point à faire des prosélytes.

Particularités de ce traité. Ce traité portoit des prieres à l'Etre suprême, en faveur de ceux qui l'exécuteroient fidellement, & des imprécations en cas d'infidélité. Ainsi le même

Dieu étoit pris à témoin de part & d'autre. Les deux princes s'écrivirent mutuellement pour ratifier la paix. Parmi les titres fastueux que se donnoit le roi de Perse, celui de *géant des géans* paroît tout nouveau. Si quelque chose peut en affoiblir le ridicule, c'est que Justinien sembloit un nain devant Chosroès.

Une dame enrichit une église, pour ne pas prêter son argent à Justinien.

On raconte que l'empereur, ne sachant plus où trouver de l'argent, pria une dame fort riche de lui en prêter. Anicia, (c'est le nom de la dame) demanda du tems; & changea ses richesses en lames d'or, dont elle revêtit la voûte d'une église. Cet ouvrage fini, elle eut soin de le montrer au prince. *Voilà tous mes biens*, lui dit-elle, *faites-en ce qu'il vous plaira*. Justinien loua sa piété, & se retira fort confus. Grégoire de Tours qui rapporte ce trait, avec de grands éloges de la dame, fournit par-là une preuve d'une dévotion, alors très commune; également prodigue pour les églises & les monasteres, & indifférente pour les besoins publics.

Conspiration.

La caducité du prince n'empêcha point des factieux de conspirer contre sa vie. Les assassins furent arrêtés sur le point d'exécuter leur attentat. Un crime en amena un autre. Trois fourbes subornés

par les ennemis de Bélisaire, accuserent ce héros comme auteur de la conjuration. On le tint sept mois prisonnier, dépouillé de ses charges, toujours prêt à subir le dernier supplice. Il se justifia enfin, & regagna les bonnes graces de Justinien, dont il fut bientôt privé par la mort. Baronius adopte la fable, aujourd'hui décriée, qui le représente ayant les yeux crevés & mendiant son pain.

Disgrace & fin de Bélisaire.

Sa femme indigne de lui.

On reproche à Bélisaire un foible extrême pour sa femme Antonine, fille d'un cocher du cirque, comparable par sa naissance, par ses dissolutions, par sa méchanceté, à l'impératrice Théodora.

565.

L'empereur devient hérétique.

Il ne manquoit plus à la foiblesse du vieux empereur, que de tomber dans l'hérésie, après avoir tourmenté sans cesse les hérétiques. Sa vanité dogmatique l'y entraîna. Il devint le partisan & le promoteur de la secte des incorruptibles, qui soutenoit que le corps de Jésus-Christ, dès le moment de l'incarnation, étoit incapable d'altération & de souffrance. Il publia un édit pour établir cette chimere; il exila le patriarche Eutychius & d'autres prélats, contraires à son sentiment; il alloit violenter plus que jamais les consciences, lorsqu'il

Sa mort.

mourut dans la quatre-vingt-quatrieme année de ſon âge, & la trente-neuvieme de ſon regne.

Une foule d'écrivains l'appellent grand homme, éblouis peut-être par l'éclat des événemens qui l'ont illuſtré. Un patriarche de Conſtantinople le canoniſa au bout de ſix cents ans. Mais Evagre, hiſtorien contemporain, dit qu'*ayant rempli tout l'empire de troubles & de déſordres, il alla recevoir ſon jugement dans les enfers.* Ce n'eſt ni à cet auteur, ni à ce patriarche, qu'on doit s'en rapporter ſur ſon état dans l'autre monde. C'eſt à la ſaine raiſon à juger de l'eſtime ou du blâme qu'il mérite en celui-ci.

Jugemens qu'on a portés de lui.

CHAPITRE VII.

Obſervations ſur la vie & ſur les lois de Juſtinien.

L'HISTORIEN Procope, ſecrétaire de Béliſaire, éleve quelquefois Juſtinien juſqu'aux nues. Il le diffame, au contraire; par ſon livre des *Anecdotes.* C'eſt une ſatyre ſanglante, que d'habiles écrivains croient fauſſement attribuée à Procope. » Mais, ſelon M. le Beau, » quiconque entend la langue dans la-

Anecdotes de Procope.

» quelle il a écrit, & connoît sa maniere » fort supérieure à celle de tous les » historiens grecs, postérieurs à Constantin, ne peut le méconnoître dans » cet ouvrage ». Sans examiner ce point de critique, je ne puis mieux instruire le lecteur, qu'en citant le jugement du célebre Montesquieu, qui ne révoque point en doute l'authenticité du livre.

Pourquoi Montesquieu les croit véritables.

» J'avoue, dit-il, que deux choses » font que je suis pour l'histoire secrete, » (les Anecdotes). La premiere, c'est » qu'elle est mieux liée avec l'étonnante » foiblesse, où se trouva l'empire à la » fin de ce regne & dans les suivans. » L'autre est un monument qui existe » encore parmi nous : ce sont les lois » de cet empereur, où l'on voit, dans » le cours de quelques années, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a » fait dans les trois cents dernieres années de notre monarchie. Ces variations sont la plupart sur des choses de » petite importance, qu'on ne voit » aucune raison qui eût dû porter un » législateur à les faire ; à moins qu'on » n'explique ceci par l'histoire secrete, » & qu'on ne dise que ce prince vendoit » également ses jugemens & ses lois ».*

* *Grandeur & décadence des Romains.*

La légiflation de Juftinien, malgré les éloges de fes admirateurs, eft donc effentiellement défectueufe en plufieurs points; car des lois mobiles, variables d'un jour à l'autre, capricieufes par conféquent, fi j'ofe le dire, reglent moins qu'elles ne troublent la fociété. C'eft en fimplifiant les lois, en les rendant claires & précifes, en les réduifant aux vrais principes de l'équité, qu'on établit l'ordre & qu'on corrige les abus. Si celles de Juftinien, en général, avoient ces caracteres précieux, pourquoi feroient-elles multipliées à l'infini? pourquoi auroient-elles produit des bibliotheques de commentaires? **Si la légiflation de Juftinien eft bonne.**

Ce prince, voulant publier un corps de droit, confia l'exécution de cette entreprife à Tribonien, courtifan jurifconfulte, qui faifoit trafic de la juftice, en qui d'ailleurs on ne trouve point cette étendue de génie qu'exige un pareil ouvrage. Le *code* fut compofé rapidement, & parut en 529. Il renferme les lois impériales depuis le commencement d'Adrien. Plus de deux cents inftitutions nouvelles de l'empereur, outre les défauts qu'on remarqua dans le premier recueil, firent publier en 534 une feconde édition du code, telle que nous l'avons aujourd'hui. **Le code.**

Le digeste. Le *digeste* (ou les *pandectes*) rédigé dans l'espace de trois ans, parut en 533; ouvrage immense ou devoit être recueilli, réformé, arrangé avec méthode, tout ce qu'il y avoit d'utile dans plus de deux mille volumes des anciens jurisconsultes. L'empereur, en lui donnant force de loi, interdit tout commentaire. En cas de doute, on s'adressera au prince, qui seul a le droit de suppléer & d interpréter les lois. Il ordonne aux juges de se conformer à celles du digeste, abrogeant toutes les autres, avec défense même de les citer. Tribonien, & les autres rédacteurs, ayant eu la liberté entiere de changer, d'étendre, d'abréger les textes, soit dans le digeste, soit dans le code, on ne peut douter de l'altération de plusieurs lois ou décisions anciennes, rapportées sous le nom des anciens princes ou des anciens jurisconsultes.

Les instituts. Les *instituts*, publiés un peu avant le digeste, avoient aussi force de loi : ils renferment les premiers élémens de la jurisprudence. On les estime beaucoup plus que les deux autres ouvrages.

Les novelles. Vinrent ensuite les novelles de Justinien, quelquefois directement opposées à son code. Il sembla souvent ne faire des lois que pour les changer bientôt.

En Orient, ce grand corps de droit ne subsista que jusqu'au neuvieme siecle: l'empereur Basile y substitua les *Basiliques*. En Occident, il fut d'abord anéanti par les lois Lombardes, & demeura ignoré jusques au douzieme siecle, qu'on découvrit à Amalfi un exemplaire du Digeste. Ainsi le vrai triomphe de la législation de Justinien a été sur les peuples modernes, qui malheureusement l'ont connue trop tôt & trop tard; trop tard, en ce qu'elle auroit dissipé beaucoup d'erreurs, nées de la barbarie & de l'ignorance; trop tôt, parce que, faute de lumieres, on y a pris indifféremment le bon & le mauvais. Cet empereur fournit lui-même une preuve bien forte contre ses lois, puisque le désordre régna par-tout sous son regne. Il faut avouer néanmoins qu'au milieu des troubles & des périls, les lois devenoient trop impuissantes. Ce corps de lois tomba par-tout.

Ne seroit-il pas tems que la jurisprudence, devenue si nécessaire & si pénible faute de bonne législation, ne se perdît plus dans un chaos de ténebres & d'incertitudes? qu'elle bannît de ses écoles la métaphysique pointilleuse & le vain étalage d'érudition, qu'une mauvaise routine y a malheureusement introduits? qu'au lieu de s'appesantir sur des minu- Jurisprudence à rectifier.

ties surannées du droit antique, elle éclaircît davantage & tâchât de perfectionner le droit moderne? que sa théorie enfin se rapportât toujours à la pratique, comme son usage doit nécessairement s'y rapporter? Si d'autres études ne produisent guere que des ronces, on peut s'en consoler lorsque ces études intéressent peu l'état civil. Mais il s'agit ici de former les juges ou les défenseurs des citoyens.

Loi bizarre concernant les maris.

Je finis par quelques observations de Montesquieu, parce qu'elles apprènnent à raisonner sur des matieres si essentielles. » Justinien ordonna qu'un mari pourroit être répudié, sans que la femme » perdît sa dot, si pendant deux ans, » il n'avoit pu consommer le mariage. » Il changea sa loi, & donna trois ans. » Mais dans un cas pareil, deux ans en » valent trois, & trois n'en valent pas » plus que deux ». * Voilà un exemple sensible des bisarreries de cette législation.

Loi pour le divorce, en cas qu'on veuille entrer dans un monastere.

» La loi de Justinien, qui mit parmi » les causes du divorce le consentement » du mari & de la femme d'entrer dans » le monastere, s'éloignoit entierement » du principe des lois civiles. Il est naturel

* Esprit des Lois, *liv.* 26, *c.* 16.

» que

» que des causes de divorce tirent leur » origine de certains empêchemens, » qu'on ne devoit pas prévoir avant le » mariage ; mais ce désir de garder la » chasteté pouvoit être prévu, puisqu'il » est en nous. Cette loi favorise l'in- » constance dans un état qui de sa na- » ture est perpétuel ; elle choque le » principe fondamental du divorce, qui » ne souffre la dissolution d'un mariage, » que dans l'espérance d'un autre ; enfin, » à suivre même les idées religieuses, » elle ne fait que donner des victimes » à Dieu, sans sacrifice ». * Les idées religieuses, quoi qu'en dise l'auteur, peuvent présenter un sacrifice réel. Le raisonnement n'en est pas moins juste pour ce qui regarde le principe des lois civiles sur le divorce.

« Les empereurs romains manifes- » toient, comme nos princes, leurs » volontés par des décrets & des édits ; » mais, ce que nos princes ne font pas, » ils permirent que les juges ou les par- » ticuliers, dans leurs différends, les » interrogeassent par lettres ; & leurs ré- » ponses étoient appelées des rescrits.... » On sent que c'est une mauvaise sorte » de législation. Ceux qui demandent

Les rescrits ne devoient pas faire loi.

* *Ibid. liv.* 26, *c.* 9.

» ainsi des lois sont de mauvais guides » pour le législateur : les faits sont tou- » jours mal exposés.... Macrin avoit » résolu d'abolir tous ces rescrits ; il ne » pouvoit souffrir qu'on regardât comme » des lois les réponses de Commode, » de Caracalla, & de tous ces autres » princes pleins d'impéritie. Justinien » pensa autrement, & il en remplit sa » compilation. » * Souvent les rescrits contenoient d'excellens principes, dignes de servir de lois ; mais combien n'importoit-il pas d'en faire un choix judicieux ?

Loi pour enrichir l'église.

Une loi qui auroit pu exercer la critique de Montesquieu porte : « Que la » condition d'avoir des enfans, apposée » à un legs ou à quelque autre donation, » est censée accomplie par l'entrée dans » la cléricature ou dans un monastere. » Les anciens législateurs avoient mieux senti la nécessité de favoriser le mariage ; & le bien réel de l'église ne demandoit point une nouveauté si étrange.

Abolition du consulat.

Justinien abolit en 541 le consulat, devenu depuis long-tems un titre sans fonctions ; il l'abolit, dis-je, en ne nommant plus à cette dignité. Sept fois l'année, les consuls marchoient en cé-

* *Ibid. liv. 29, c. 17.*

rémonie, jetant de l'argent au peuple. Ces dépenses de vanité montoient à deux mille livres d'or; dépenses dont l'épargne etoit souvent chargée en partie, peu de consuls pouvant la supporter. Quelques empereurs ne laisserent pourtant pas de prendre encore ce titre.

Quand on voit un vaste empire attaqué de toutes parts, payant des pensions à ses ennemis mêmes, épuisé d'argent & encore dévoré de luxe, manquant de défenseurs & se livrant aux dissentions; il est évident que sa ruine approche, & que ses derniers succès sont de nouveaux symptômes de décadence. Ses victoires, ses conquêtes ne peuvent que l'affoiblir; un ou deux grands hommes, à qui on les doit, vont disparoître: alors ce qu'ils ont acquis à l'état, deviendra un poids de plus pour l'accabler. L'empire toujours plus foible



SUCCESSEURS

DE JUSTINIEN, jusqu'aux conquêtes des Sarasins.

AVANT de terminer cette partie de l'histoire, parcourons rapidement quelques faits qui acheveront de peindre la décadence de l'empire, & qui répandront du jour sur l'histoire moderne.

Justin II mauvais empereur

JUSTIN II, neveu & successeur de Justinien, imbécille voluptueux, précipite la ruine de l'état par un orgueil insensé & par des imprudences absurdes. Narsès gouvernoit depuis treize ans l'Italie, avec assez de vigueur pour contenir les barbares ; mais peut-être avec trop de dureté pour faire aimer son gouvernement. Les Italiens, toujours disposés aux murmures, se plaignoient d'être asservis à un eunuque, & regrettoient la domination des Goths, dont ils avoient désiré de s'affranchir. L'impératrice Sophie haïssoit Narsès. Elle donne du poids aux calomnies des envieux.

Narsès outragé & rappelé d'Italie,

Non contente de le perdre dans l'esprit du prince, elle l'insulte, lui envoie une quenouille & un fuseau, & lui mande de venir filer avec ses femmes. Le vieux

général, répond, transporté de colere : *Je lui file une fusée qu'elle ne devidera jamais*; & il appelle en Italie les Lombards. Paul, diacre, historien de cette nation, rapporte ainsi le fait. M. le Beau préfere son autorité aux objections de plusieurs critiques, qui le rejettent sur de simples conjectures. Narsès mourut bientôt de repentir. Longin, son successeur, le premier exarque de Ravenne, étoit incapable de résister au torrent qui venoit fondre sur l'empire.

Les Lombards, un de ces peuples germaniques dont la Scandinavie a été vraisemblablement le berceau, avoient obtenu de Justinien la Pannonie & le Norique. Leur roi Alboin méditoit la conquête de l'Italie. Voulant d'abord se délivrer des Gépides, voisins redoutables, il fit alliance avec le khan ou prince des Arabes. Il battit & tua Cunimond, roi des Gépides, dont il épousa la fille. Ensuite il pénétra par les Alpes Juliennes, s'empara aisément de la Vénétie, qui s'étendoit jusques à l'Adda, & poussa rapidement ses conquêtes de tous côtés. Il en forma trois grands duchés, celui de Frioul, celui de Spolete, & celui de Bénévent. Pavie, soumise après un siege de trois ans, devint la capitale de son royaume.

568. Conquête d'Alboin, roi des Lombards.

Ce qui reste aux empereurs en Italie.

Jamais les Lombards ne se rendirent maîtres de Rome, parce qu'on les en éloigna toujours à force d'argent. L'empire ne conserva que Ravenne, les places maritimes de la Campanie, le *Brutium*, l'ancienne Calabre (où étoient Brindes, Tarente, Otrante) & la Sicile. Les

Exarques.

exarques, tels que les satrapes de Perse, gouvernerent ce pays avec le droit de souverain; mais amovibles au gré des empereurs, & obligés de leur payer une somme annuelle. On peut déjà prévoir que l'exarcat, ne pouvant se soutenir qu'avec le secours de Constantinople, tombera en des mains étrangeres.

Mort tragique d'Alboin.

Alboin, par sa justice & sa clémence, se rendoit également cher & respectable. Les vaincus aimoient sa domination, ce qui fait le plus bel éloge d'un conquérant; mais une mort tragique lui enleva les fruits de sa valeur & de sa sagesse. Du crâne de Cunimond, ce roi des Gépides tué de sa propre main, il avoit fait une coupe, selon la coutume des barbares du nord, pour boire dans les festins solennels. Un jour, échauffé par le vin, il présente cette coupe à la reine Rosmonde, fille de Cunimond, l'invitant à *boire avec son pere*. Saisie d'horreur & de rage, elle médite une cruelle vengeance. Elle pro-

pose à Péridée, brave officier, d'en être l'instrument, & d'assassiner le roi. Ne pouvant d'abord l'y résoudre, elle emploie le plus étrange artifice. L'officier avoit un commerce de galanterie avec une des femmes de la reine. Rosmonde prend une nuit la place de cette femme ; & se faisant connoître après qu'il eut satisfait ses desirs : *Choisis*, lui dit-elle, *entre tuer Alboin, où mourir victime de sa colere.* Péridée craignit le supplice, & assassina le roi en présence de Rosmonde.

Clef, successeur d'Alboin, se rendit odieux par son avarice & sa cruauté. Il fut égorgé par un de ses domestiques, après un regne de dix-huit mois. Les seigneurs Lombards s'affranchirent alors de l'autorité royale. Trente-six ducs gouvernerent en tyrans, chacun leurs sujets, pendant l'espace de dix années. Ils élurent ensuite Autharic, fils de Clef, qui augmenta les conquêtes de sa nation. Si les ducs ne s'étoient pas donné un roi, l'anarchie eût bientôt entraîné la ruine des Lombards.

Clef assassiné.

Les trente-six ducs.

En même tems que l'empereur Justin perdoit l'Italie, sa folle présomption provoquoit les armes de Perses, malgré la paix de cinquante ans, que Justinien avoit jugée si nécessaire. Il envoya des

Justin se brouille avec les Perses.

ambaſſadeurs au khan des Turcs, réſidant au mont Altaï près de la ſource de l'Irtis, pour conclure avec lui une alliance. Il jura de défendre les Perſarméniens & les Ibériens, révoltés contre Choſroès, parce qu'il les preſſoit de renoncer au chriſtianiſme. Choſroès lui ayant fait demander les penſions qu'on lui devoit, il répondit arrogamment qu'il ne les payeroit point; que ſi le roi de Perſe vouloit être ſon ami, l'amitié ne permettoit pas d'exiger des ſommes; qu'il comptoit rabattre ſon orgueil, & délivrer la Perſe d'un tyran perſécuteur des chrétiens.

Il eſt malheureux, & tombe en démence.

La guerre ſe rallume donc en 573. Les troupes romaines aſſigent Niſibe. Les habitans ne daignent pas fermer les portes, & ce ſiege eſt bientôt levé. Choſroès s'empare de Dara, le boulevard de l'empire dans la Méſopotamie; & la Syrie eſt ravagée par un de ſes généraux. Juſtin, accablé de tant de malheurs, tombe en démence. Tibère qu'il avoit créé céſar, homme de fortune, mais digne du trône, prend de ſages meſures pour arrêter les progrès des Perſes. Le fier Choſroès eſt vaincu à Mélitine, dans la petite Arménie, en 576. Il voit ſon royaume ravagé. Il meurt. Son ſucceſſeur Hormiſdas continua la

Fin de Choſroès.

guerre, qui se prolongea sous plusieurs regnes, jusqu'au tems où les Sarasins commencerent leurs conquêtes. Ainsi l'empire chancelant recevoit de nouvelles secousses de toutes parts.

Mort de Justin.

Justin mourut en 578, Il avoit abrogé par la Novelle 140 les lois de Justinien contre les répudiations faites d'un commun consentement; il avoit permis aux époux de se quitter comme auparavant, quand ils ne se conviendroient pas, & de contracter un second mariage. « Le » mariage, dit-il, se contractant par le » consentement mutuel, doit aussi se » rompre lorsque les volontés sont chan» gées. » Il ajoute qu'il avoit accordé cette loi aux instances d'un grand nombre de personnes, pour prévenir des empoisonnemens, & mettre fin à des haines irréconciliables. Tant les mœurs étoient corrompues! tant les principes de la religion sur la sainteté & l'indissolubilité du mariage avoient peine à triompher des vices & des coutumes!

Loi sur le divorce.

57&. Regne de TIBÈRE.

Après la mort de Justin, TIBÈRE, dont le sage gouvernement faisoit déjà respecter le nom romain, se trouva en possession de toute l'autorité. Bienfaisant, juste, laborieux, il s'occupoit uniquement du bonheur de ses sujets. Trop foible cependant contre les barbares,

ou plutôt cédant à la nécessité des conjonctures, il fût contraint d'abandonner aux Abares Sirmium, ville importante, la seule que l'on conservât en Pannonie. Leur khan voulut même être payé sur l'heure, de trente années de pensions qu'on lui devoit, à quatre-vingt mille pieces d'or par an. Il fallut le satisfaire pour avoir la paix. Une victoire que le général Maurice remporta sur les Perses, qui l'avoient battu auparavant, ne compensoient pas cet affront. Tibere nomma Maurice son successeur, & mourut après un regne trop court. Il faisoit consister, dit Théophilacte, son trésor & sa gloire dans l'abondance & la prospérité de ses sujets ; il haïssoit le faste de la royauté, & désiroit d'être appelé le pere de ses peuples, plutôt que leur maître.

Regne de MAURICE.

Quoique MAURICE méritât la réputation de grand capitaine, & qu'il eût des vertus de bon prince, son regne (commencé en 582) ne rétablit point les affaires. Les Lombards se soutinrent, sous leurs rois Autharic & Agilulf; les Abares firent augmenter leurs pensions. Après une longue suite d'hostilités, le khan vainqueur offrit de rendre les prisonniers pour une piece d'or par tête, ensuite pour beaucoup moins. Maurice

refusa. Les prisonniers, au nombre de douze mille, furent massacrés ; ce qui n'empêcha point de faire la paix avec les Abares, & d'ajouter vingt mille pièces d'or au tribut qu'on leur payoit. Les uns accusent ici l'empereur d'une avarice honteuse ; les autres disent qu'il ne refusa la rançon que par vengeance, ayant sujet d'être mécontens de ces prisonniers. Quoi qu'il en soit, les murmures éclaterent, & la haine devint générale.

Douze mille Romains massacrés, parce qu'il a refusé leur rançon.

Deux ans après, le séditieux Phocas, Cappadocien de naissance obscure, se rendit à Constantinople, à la tête d'une armée de rebelles. Proclamé empereur, il fit trancher la tête aux cinq fils du malheureux Maurice, qui témoin de l'exécution, s'écrioit à chaque coup : *Vous êtes juste, Seigneur, & vos jugemens sont équitables.* Le supplice du pere termina cette scene atroce, dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple, parmi tant d'autres atrocités.

PHOCAS le détrône très-cruellement.

Quoique PHOCAS fût un monstre sans aucune espece de mérite, le pape saint Grégoire lui écrivit en termes honorables, dictés sans doute par la cérémonie, ou par l'intérêt du saint siege. Ce fameux pontife, dont le zèle & la charité faisoient honneur au pontificat, étoit brouil-

603.
Saint Grégoire obtient ce qu'il demande.

lé avec Maurice, à l'occafion du titre de patriarche écuménique, qu'affectoient les évêques de Conftantinople. Juftinien leur avoit donné ce titre. Jean le Jeûneur, vénérable par fes auftérités & par fes aumônes, voulut le foutenir, malgré les vives oppofitions du pape. Celui-ci obtint de Phocas une déclaration favorable aux droits de l'églife romaine, mais à laquelle les Grecs n'eurent point d'égard.

Son autorité.

Grégoire prenoit l'humble qualité de *Serviteur des ferviteurs de Dieu.* C'étoit en lui l'expreffion d'une modeftie fincere, qui augmentoit le refpect pour fa dignité & fa perfonne. Il avoit à Rome tant de crédit, qu'il eût pu s'y rendre indépendant, s'il eût été moins vertueux. C'eft apparemment la raifon pourquoi Phocas le menageoit : ce fut auffi une des caufes du progrès de la puiffance pontificale.

Sabinien veut faire brûler fes ouvrages.

Il eft fingulier que Sabinien, fucceffeur de faint Grégoire, effuyant les murmures du peuple, parce qu'il n'imitoit point fa charité, ait entrepris de faire brûler fes ouvrages. Une affemblée nombreufe y confentoit, lorfque le diacre Pierre, qui avoit été l'ami de l'auteur, jura qu'il avoit vu fouvent une colombe fe repofer fur l'épaule de Grégoire, &

s'approcher de son oreille : d'où l'on devoit conclure que le saint pontife écrivoit par inspiration. Son témoignage sauva ces écrits, & augmenta prodigieusement leur autorité : les critiques modernes conviennent cependant que les *Dialogues* de saint Grégoire sont trop remplis de merveilleux. Il suivoit le goût de son siecle, comme l'observe Fleury ; & son intention étoit pure : c'étoit *de confirmer la foi des foibles sur l'immortalité de l'ame.*

Tous les genres de malheurs accablerent l'empire sous le regne d'un tyran. Le roi de Perse, Chosroès II, que Maurice avoit soutenu contre un rebelle, devint l'ennemi implacable de Phocas. Les Perses forcerent toutes les barrieres. Ils s'emparerent d'Edesse même, qui prétendoit avoir une promesse authentique de Jesus Christ, de n'être jamais prise. Ils ravagereet toute l'Asie, depuis le Tigre jusqu'au Bosphore. Chalcédoine les vit à ses portes, & Chalcédoine n'étoit séparée de Constantinople que par le détroit.

Les Perses prennent la ville d'Edesse, & s'avancent jusqu'à Chalcédoine.

Les cruautés du tyran, plus encore que les désastres publics, faisoient éclore sans cesse des conspirations. Une dévotion barbare augmentoit l'horreur de ses barbaries : il ordonna que tous les

Conspiration contre le tyran Phocas.

Juifs fussent baptisés malgré eux. Enfin Priscus, son gendre, qu'il soupçonnoit, invite au nom du sénat l'exarque d'Afrique, Héraclius, à venir au secours de la patrie.

HÉRACLIUS le fait exécuter & lui succède.

Héraclius envoie son fils avec une flotte. Le port de Constantinople est forcé. On saisit Phocas; on le traîne, les mains liées derriere le dos, devant le vainqueur. Celui-ci s'écriant avec indignation : *Malheureux, voilà donc comme tu as gouverné l'empire!* Il répondit, *gouverne-le mieux*. A ces mots le jeune Héraclius se jette sur lui, le foule aux pieds, le fait mutiler cruellement. On lui tranche la tête à la vue de tout le peuple. Il avoit regné près de huit ans, & il eut pour successeur ce même HÉRACLIUS, le fils de l'exarque.

611. Progrès des barbares de tous côtés.

Avec de la valeur & des talens militaires, l'empereur s'endormit d'abord dans l'inaction, soit que l'état déplorable de l'empire ne lui permît pas encore de former des entreprises; soit que le goût des plaisirs, joint à la séduction des grandeurs, étouffât en lui l'amour de la gloire. Les Visigoths enleverent aux Romains le peu qui leur restoit en Espagne. Les Lombards firent craindre pour Ravenne, où l'injustice des exarques devenoit de jour en jour plus odieuse. Les

Perses prirent Jérusalem & dévasterent l'Egypte. Les Abares, ayant réparé leurs pertes par plusieurs années de repos, se remirent en mouvement, & firent de nouveau acheter la paix.

On se rappelle que Constantin avoit établi, avec peu de prudence, des distributions de pain à Constantinople. Théodose les avoit considérablement augmentées. Elles ne pouvoient plus se faire faute d'argent, quoiqu'Héraclius eût exigé un droit pour chaque pain. La ville éclatant en murmures, il voulut se retirer en Afrique. On l'empêcha de partir.

Distributions du pain suspendues à Constantinople.

Enfin les insultes de Chosroès II, & les triomphes des Perses, réveillerent son courage. Il tourna toutes ses vues, il porta toutes ses forces de ce côté-là; il se mit à la tête des armées, & pendant six campagnes consécutives, il eut les plus grands succès. Le pillage du palais de Dastagerd, où Chosroès avoit transféré sa résidence, parce que les astrologues lui faisoient craindre Ctésiphon, sa capitale, procura des sommes prodigieuses. Selon un auteur oriental, exagérateur à la maniere des orientaux, le trésor du roi de Perse recevoit tous les ans plus de cinq milliards de notre monnoie. Les pierreries seules remplissoient mille coffres, &c.

621. Héraclius, vainqueur des Perses.

Trésor dont il s'empare.

Il fait la paix avec Siroès.

Chosroès, vaincu par les Romains, fut détrôné par son fils Siroès. Cet usurpateur, après avoir eu la barbarie de le faire mourir de faim, conclut la paix avec Héraclius en 628. Les deux états conserverent leurs anciennes limites ; les prisonniers furent rendus de part & d'autre ; & l'empereur remporta en triomphe la fameuse croix, que les Perses avoient enlevée de Jérusalem.

Il trouble l'état en favorisant le monothélisme.

A peine a-t-il fini cette guerre, qu'on le voit retomber tout-à-coup dans sa premiere inertie. Ce n'est plus un héros ; c'est un prince efféminé, indolent, un petit esprit occupé de subtiles controverses, tandis qu'il va perdre la plus grande partie de ses états. Le monothélisme rouvrit les plaies, que tant d'hérésies avoient faites au monde chrétien. C'étoit toujours la démence des Grecs, indociles aux dogmes, de sophistiquer sur des mysteres incompréhensibles ; de les rendre plus obscurs en les voulant éclaircir, & de réveiller perpétuellement les disputes les plus dangereuses. L'arianisme avoit rejeté la divinité du Verbe, pour soutenir l'unité de Dieu ; le nestorianisme avoit donné deux personnes à Jesus-Christ, pour maintenir la duplicité de nature ; l'eutychianisme pour défendre l'unité de personne, avoit

confondu les deux natures en une ſeule : enfin, le monothéliſme ſuppoſa une volonté unique, ne pouvant concevoir deux volontés dans une ſeule perſonne. Cette héréſie, qu'on croyoit propre à concilier les partis, trouva beaucoup de ſectateurs. Héraclius, uni aux patriarches d'Alexandrie & de Conſtantinople, publia en ſa faveur le fameux édit nommé *Ecthèſe*, que le pape Jean IV proſcrivit en 639. Le pape Honorius, trompé par les apparences, avoit négligé la nouvelle opinion comme indifférente à la foi ; il l'avoit renvoyée aux grammairiens, déclarant que l'on devoit *rejeter ces mots nouveaux qui ſcandaliſoient les égliſes* : mais on vit bientôt qu'elle touchoit à la ſubſtance même du dogme, & que loin de concilier les eſprits, elle devoit les diviſer & les aigrir davantage. **L'Ecthèſe.**

Tandis que l'*ecthèſe* excitoit des troubles funeſtes, le chriſtianiſme & l'empire étoient menacés d'une terrible & prochaine révolution. Mahomet, né à la Mecque, en Arabie, d'une famille illuſtre, qui avoit dominé dans ce pays ; accoutumé aux armes dès ſa jeuneſſe, en eſcortant les caravanes, ce qui étoit une fonction de guerre encore plus que de commerce ; élevé au ſein de l'ignorance, mais brûlant de rétablir **Mahomet & ſa religion.**

le culte primitif des Arabes, que les ſuperſtitions de l'idolâtrie avoient corrompu; Mahomet, après de fréquentes retraites dans une caverne, où il ſe livroit à la contemplation & à la piété, s'érigea d'abord en réformateur du culte, & paſſa enſuite aux grands projets d'ambition, que l'on verra changer la face de l'univers. Auſſi habile impoſteur qu'audacieux enthouſiaſte, après avoir préparé adroitement les eſprits, il commença en 614, âgé de plus de quarante ans, à ſe donner pour prophète. « Dieu » l'envoyoit, diſoit-il, rétablir dans ſa » pureté la religion d'Abraham & d'Iſ» maël ». *Abraham*, ſelon ſa doctrine, *n'étoit ni juif, ni chrétien; il étoit vrai croyant, & non de ceux qui aſſocient au vrai Dieu de fauſſes divinités.* Les dogmes fondamentaux de Mahomet ſe réduiſoient à cette profeſſion de foi: *Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, & Mahomet eſt ſon envoyé.* Sa religion, où l'on croit trouver un mêlange de chriſtianiſme & de judaïſme; également ennemie des chretiens, des juifs & des idolâtres; reſpectable par le dogme de l'unité de dieu, & par le précepte de l'aumône; aſſervie d'ailleurs à beaucoup de pratiques ſuperſtitieuſes, devint très-propre à inſpirer cet invincible enthou-

siame, qui se joue des périls & de la mort. *

Deux dogmes du mahométisme tendent à ce but : l'un, que le paradis est la récompense du croyant, victime de la guerre; l'autre, que les décrets de dieu reglent tellement la durée de la vie humaine, qu'il est inutile de prendre des précautions pour la conserver. Deux dogmes favorables à l'enthousiasme.

Le nouveau prophète rencontra des contradicteurs dans sa patrie. Comme on lui demandoit des miracles en preuve de sa mission, il répondoit que l'évidence des anciennes vérités qu'il annonçoit, n'avoit pas besoin d'être soutenue par des prodiges. On refusa de le croire; on le persécuta. Obligé de s'enfuir de la Mecque, il trouva un asyle à Médine, où la persécution même donna plus de poids à ses paroles. Son fanatisme se communiqua rapidement. Ses talens & ses exploits réunirent enfin sous son obéissance toutes les tribus arabes, jusqu'alors divisées & indépendantes; il devint leur roi & leur pontife. Fuite & succès de Mahomet.

* J'ai corrigé cet article d'après un mémoire de M. de Brequigny, imprimé dans le recueil de l'académie des Belles-Lettres, & qui me paroît fort supérieur à tout ce que l'on avoit écrit auparavant sur la personne & la religion de Mahomet.

Hégire des Musulmans. L'*hégire* ou la fuite de Mahomet tombe en 622, époque fameuse des mahométans. Leurs années sont lunaires, de trois cents cinquante-quatre jours, huit heures, quarante-huit minutes. On les réduit par approximation au calcul des nôtres. Si l'on en retranche une sur trente-trois des leurs, la différence alors n'est que de six jours, retranchés de trop.

Commencemens de guerre entre les Arabes & les Romains. Avec son *alcoran* *, prêché le sabre à la main, Mahomet jeta les fondemens d'un vaste empire. Il envoyoit inviter les princes & les peuples à recevoir l'*islamisme* ; c'est ainsi qu'il appeloit sa religion. Ses lettres étoient scellées d'un sceau, où l'on lisoit : *Mahomet l'apôtre de dieu.* Chosroès reçut avec mépris un de ces ambassadeurs. A cette nouvelle, il dit d'un ton prophétique : *Dieu mettra en pieces ton royaume.* Les succès d'Héraclius contre les Perses préparoient à l'accomplissement de sa prophétie. Le gouverneur de Bostra, sarasin ou arabe (ces deux mots sont synonymes,) attaché au service de l'empereur, ayant fait assassiner son envoyé, il attaqua les Ro-

* *Al-koran*, signifie en arabe *livre par excellence.* Ce livre contient les préceptes & les fictions de Mahomet.

mains. Caled, le plus fameux de ses guerriers, qu'il appeloit l'*Epée de Dieu*, défit une armée nombreuse avec une poignée de soldats. Ce fut le commencement d'une guerre de plus de huit cents ans, si funeste & si honteuse au nom chrétien.

Mahomet mourut en 632, dans sa soixante-troisieme année, recommandant trois choses à ses amis; de s'adonner à la priere, de chasser tous les idolâtres de l'Arabie, & de communiquer aux prosélytes tous les privileges des Musulmans. Ces trois points furent révérés comme des ordres divins. Les moindres versets de l'alcoran lui avoient été apportés du ciel par l'ange Gabriel: il le disoit, il le persuada malgré les absurdités de ce livre. Les théologiens de la secte ont beaucoup disputé entre eux, pour savoir si c'est un ouvrage *créé* ou *incréé*. L'auteur eut certainement le plus grand succès: il forma des héros qui, animés de son esprit, enthousiastes ardens, exécutèrent rapidement des entreprises prodigieuses.

632. Mort de Mahomet.

Son alcoran.

Il avoit désigné son gendre Ali, comme digne de la succession. Abubeker, beau-pere de Mahomet, fut néanmoins préféré. De-là le schisme violent & les haines irréconciliables entre les Turcs

Abubeker lui succède.

Occasion de schisme

en l'autre monde : dans le tems où les incrédules commencent à croire, où les impies ne doutent plus, & où les menteurs disent la vérité.

Omar, son successeur & son émule, acheva bientôt de soumettre la Syrie. Il se fit plus d'honneur en pardonnant à un scélérat, que Constantin, fils d'Héraclius, avoit envoyé pour l'assassiner. Il subjugua en une campagne la Mésopotamie entiere, tandis qu'Amrou un de ses généraux, subjuguoit l'Egypte. A sa mort en 644, presque toute la Perse appartenoit déjà aux Sarasins. La conquête fut finie l'année suivante par son successeur Othman; & le puissant empire des Perses, si redoutable aux Romains depuis le tems de Crassus, tomba avec son dernier roi, Isdeger III, sous les coups d'une nation méprisée avant Mahomet. Elle y ajouta le poison du luxe, qui tôt ou tard devoit la corrompre. Elle ajouta cependant l'Afrique à tant de conquêtes. Nous la verrons pénétrer en Espagne, en Gaule, en Italie; nous la verrons subjuguée ensuite elle-même par les Tartares. L'univers n'est qu'un théâtre de sanglantes révolutions.

Omar. Conquête de la Perse. Othman.

Mille traits frappans font sentir la supériorité des Musulmans sur ces derniers Romains, qu'ils écraserent dans toutes

Traits du fanatisme terrible des Sarasins.

leurs campagnes. J'en citerai quelques-uns. Les Sarasins fuyoient dans une rencontre, après avoir vu leur général fait prisonnier. *Avez-vous donc oublié*, s'écria un capitaine, *que tourner le dos à l'ennemi, c'est offenser dieu & son prophète. Qu'importe que Dérar soit prisonnier? Dieu est vivant, & vous voit.* Ils revinrent à la charge, & défirent les Romains.

Un des généraux d'Omar lui ayant écrit que les Musulmans apprenoient en Syrie à boire du vin : *Ces prévaricateurs*, répondit le calif, *méritent d'être privés de tous les biens de la vie : au lieu de satisfaire leurs appétits sensuels, ils devroient observer les commandemens de dieu, croire en lui, le servir & lui rendre graces.* Il ordonnoit que les coupables recevroient quatre-vingt coups de bâton sur la plante des pieds. On exécuta la sentence, & plusieurs vinrent s'accuser eux-mêmes pour recevoir ce châtiment.

Avant la bataille d'Yarmouht, qui précéda la prise de Jérusalem, un des chefs anima les troupes par cette harangue : *Musulmans, songez que le paradis est devant vous, le diable & l'enfer derriere.* Dans une bataille terrible, les Sarasins auroient succombé, sans le courage

rage des femmes, qui les forçoient à retourner au combat. La sœur de Dérar fut renversée d'une blessure. Une autre femme tua celui qui l'avoit blessée, & lui demanda ensuite comment elle se trouvoit. *Fort bien*, répondit l'héroïne, *car je vais mourir.* Cependant elle ne mourut point, & dès le lendemain elle pensa les blessés, comme si elle n'avoit point eu de mal.

Caled, en attendant un renfort de troupes, entra en négociation avec Manuel, général d'Héraclius. Il le trouva assis dans sa tente sur une estrade. Audessous étoient des sieges pour les Sarasins. Mais ils s'assirent à terre; & comme on leur en demandoit la raison, Caled répondit : *Dieu a donné la terre aux musulmans pour leur servir de siege, & ce siege est plus riche que les superbes tapis des chrétiens.* Manuel témoigna qu'il commençoit à estimer les Arabes, quoiqu'on les lui eût dépeints comme des ignorans & des stupides. *Nous l'étions*, dit Caled, *avant que dieu nous eût envoyé Mahomet son prophete pour nous apprendre à discerner la vérité & l'erreur.*

Dans une conférence avec Amrou, Constantin lui demandant, quel droit il prétendoit avoir sur la Syrie? *le droit*

que donne le créateur, répondit-il ; *la terre appartient à dieu, il en dispose comme il lui plaît pour ses serviteurs ; & le succès des armes manifeste sa volonté.*

Mahomet avoit condamné un Musulman qui chicanoit un Juif. Le Musulman osa en appeler à Omar. Celui-ci, quand on lui eut exposé le fait, tira son sabre, abattit la tête du chicaneur, en disant : *Voilà ce que mérite la révolte contre une sentence du prophète.*

Lorsqu'Omar vint prendre Jérusalem, il portoit sur son chameau sa provision, avec un outre rempli d'eau & un plat de bois. Ayant apperçu des Sarasins habillés de soie, (c'étoient des habits gagnés au pillage,) il ordonna de les traîner dans la boue le visage contre terre, & de mettre en pieces leurs habits.

Après la prise d'Alexandrie, Amrou vouloit sauver une partie de la bibliotheque. Omar, dont il demanda la permission, lui écrivit : *Si les livres dont tu me parles ne contiennent que ce qui est contenu dans le livre de Dieu, ils sont inutiles ; s'ils ne s'accordent pas avec lui, ils sont mauvais. Fais-les donc brûler.*

L'empire Que l'on pense au luxe & aux plaisirs

de la cour de Conſtantinople ; aux fac tions du cirque toujours ſéditieuſes, toujours protégées l'une ou l'autre par les princes; aux querelles théologiques, qui agitoient tous les eſprits ; à la foibleſſe des troupes, à l'épuiſement des finances, à la baſſeſſe & à l'épuiſement des mœurs, on ne ſera plus étonné de voir l'empire déchiré par les Muſulmans. Quels hommes, comparés à leurs ennemis ! C'eſt le fanatiſme armé contre la bigoterie.

romain ne pouvoit leur réſiſter.

Fin du Tome quatrieme.

TABLE CHRONOLOGIQUE

De quelques faits principaux de l'Histoire ancienne.

CETTE table ne contiendra qu'un très-petit nombre d'objets. Elle m'a paru nécessaire pour fixer les rapports de tems entre diverses parties de l'Histoire. Je renvoie aux *Tablettes chronologiques* de l'abbé Langlet, ceux qui voudront rechercher les dates particulieres, & les petits détails de chronologie. Comme mon but est tout différent du sien, la marche doit être aussi fort différente.

D'après le texte hébreu des livres saints, la foule des chronologistes fixe l'époque du déluge à l'an 2348 avant Jésus-Christ. Mais plusieurs savans admettent une suite d'observations astronomiques faites à Babylone, qui remonte à 2234 ans avant notre ère, & une observation faite à la Chine 2155 ans avant la même ère. Il est évident

que les Chaldéens & les Chinois ne pouvoient être aſtronomes ſi peu de tems après le déluge. D'autres monumens de l'hiſtoire profane, moins conteſtés encore, ne ſont gueres plus faciles à concilier avec le texte hébreu. Auſſi les meilleurs critiques préferent-ils le ſamaritain, qui leur donne environ 600 ans de plus, ou la verſion des Septante, qui leur en donne davantage. Leurs ſyſtêmes néanmoins reſtent ſujets à des difficultés preſque inſolubles. Contentons-nous de ſavoir qu'à la date même de ces obſervations aſtronomiques, l'hiſtoire profane eſt un tiſſu de fables, ou une ſimple liſte de *rois*. La prodigieuſe antiquité que certains peuples s'attribuent, eſt donc une ſuppoſition ſans fondement.

Je ſuivrai d'ordinaire pour les dates la chronologie de Langlet; mais en avertiſſant que par rapport aux tems les plus reculés, on ne peut attendre une parfaite exactitude.

Jusqu'au regne d'AUGUSTE.

Avant J.C. 1965. MÉNÉS, premier roi d'EGYPTE. Les inondations du Nil rendoient l'Egypte inhabitable, si les travaux de l'art n'y avoient forcé la nature. Les Indiens & d'autres peuples existoient donc vraisemblablement avant les Egyptiens, ceux-ci figurent les premiers dans l'histoire, parce que nous sommes très-mal instruits de l'antiquité. FOHI, premier empereur de la CHINE, remonte si haut, dans la chronologie chinoise, que les auteurs anglois de l'Histoire universelle l'ont pris pour Noé.

2640. BÉLUS, fondateur du royaume de BABYLONE. On attribue à un autre Bélus l'établissement de l'empire d'Assyrie en 2229. NINUS succede à ce Bélus, & SÉMIRAMIS à Ninus. Babylone, selon les uns, fut bâtie par cette princesse, ou seulement embellie, selon les autres. Les fables défigurent encore ici les vérités historiques.

2300. YAO, empereur de la CHINE; époque de la premiere observation astrono-

mique des Chinois. M. de Mairan soutient cette antiquité, comme beaucoup d'autres savans. M. Freret place le regne d'YAO environ l'an 2145 avant J. C. Avant J.C.

MÉRIS, roi d'EGYPTE. Le fameux lac, creusé pour recevoir les eaux du Nil, rend ce regne mémorable, puisque c'est un monument certain de puissance & d'industrie. On ignore quand les pyramides ont commencé. Quelques auteurs prétendent qu'elles existoient même avant le déluge. 2040.

OURANUS, pere de SATURNE & des autres TITANS. Cette race régna dans la Grèce sur des peuples encore sauvages. JUPITER, fils de Saturne, fut roi de Thessalie. INACHUS, son cousin-germain, fut roi d'ARGOS. On conjecture que les Titans venoient d'Egypte. Les Grecs en ont fait leurs dieux, sur le modele des divinités égyptiennes. 2009.

SÉSOSTRIS, le plus célebre roi d'Egypte par ses conquêtes, par ses lois & par ses ouvrages. (Le P. Tournemine place le commencement de son regne en 1659.) Joseph étoit alors 1722.

Avant J.C. en Egypte. On ne voit cependant rien dans la Genèse, qui désigne un monarque dont les auteurs profanes parlent tant. Si les Chinois étoient une colonie égyptienne ; selon le systême de M. de Guignes, (dont l'idée se trouve aussi dans les Lettres de M. de Mairan au P. Parrenin,) c'est à Sésostris, qu'il faut attribuer l'établissement de la colonie.

1582. CÉCROPS en Grèce. C'est le fondateur d'ATHÉNES, appelée d'abord Cécropie. Il étoit Egyptien. La Grèce doit tout aux étrangers qui s'y établirent. CADMUS, phénicien, y arriva en 1519, fonda Thèbes dans la Béotie, & enseigna l'écriture.

1432. MINOS, roi & législateur en Crète, dont les lois servirent de modele à Lycurgue. Les marbres d'Arundel placent ici la découverte du fer, occasionnée par un embrâsement du mont Ida. Cette découverte mérite de faire époque, ainsi que la législation. Mais elle étoit ancienne ailleurs, quoique l'on ait su travailler les autres métaux avant de savoir travailler le fer. Peu de tems après, CÉRÉS & TRIPTOLÉME apporterenr en Grèce l'agriculture.

THÉSÉE, roi d'Athènes. Cette ville devint alors considérable, par la réunion de douze bourgs de l'Attique, sous un même gouvernement. Avant J.C. 1260.

Prise de TROIE. Les mœurs barbares de ces tems héroïques, peintes par Homere, qui vivoit environ trois siecles après, forment un tableau très-intéressant. 1209.

Les HÉRACLIDES, ou descendans d'HERCULE, rentrent dans le Péloponnèse, d'où ils avoient été contraints de s'enfuir. Ils y répandent la terreur. C'est l'époque de l'établissement de plusieurs colonies grecques, sur-tout dans l'Asie-mineure. 1129.

ARCHONTES perpétuels à Athènes, après la mort de CODRUS. Les Athéniens furent toujours prêts à changer de gouvernement. 1095.

HÉSIODE. Ce poëte & HOMÉRE surtout, un peu moins ancien, annoncent les progrès étonnans du génie parmi les Grecs. SALOMON avoit presque été leur contemporain, puisqu'il mourut en 980. 944.

Avant J.C. 888. CARTHAGE, fondée ou augmentée par DIDON, sœur de Pygmalion, roi de Tyr. L'industrie des Phéniciens, le plus célebre des anciens peuples par la navigation & le commerce, devint commune aux Carthaginois, & éleva en peu de tems leur puissance.

885. LYCURGUE, ou légiflation de LACÉDÉMONE. C'est l'époque de plusieurs siecles de prodiges en fait de vertus républicaines.

776. OLYMPIADES. Les jeux Olympiques avoient été établis depuis long tems, & renouvelés en 884. Cependant les Olympiades, espace de quatre années, qui fixent la chronologie grecque, ne commencent qu'en 776.

753. ROME fondée. Ce n'est d'abord qu'un asyle de brigands, mais d'où sortiront les oppresseurs des empires les plus célebres.

747. Ere de NABONASSAR. Là, commencent les observations incontestables des Chaldéens. On dispute sur celles que Callisthène envoya, selon Por-

phyre, à Aristote, & qui remontoient à 1907. Avant J.C.

SOLON, ou législation d'ATHÈNES. Le législateur étoit philosophe. Ses lois eussent été meilleures, si les Athéniens avoient été moins difficiles à gouverner. De son vivant, PISISTRATE se rendit maître de la ville. Il en fut chassé, & ensuite y régna tranquillement. Les lettres, les sciences & les arts, qu'il favorisoit, fleurirent déjà sous son regne, & servirent à sa domination. 594.

Regne de CYRUS. On sait que ce conquérant s'empara de Babylone, & fonda un empire immense. Les particularités de son histoire n'en sont pas moins incertaines. L'Histoire sainte le célebre, parce qu'il rendit la liberté aux Juifs, captifs depuis 70 ans. 560.

PYTHAGORE se fait connoître. Il est probable qu'il avoit puisé le fond de sa philosophie à l'école des Brachmanes. Les Indiens semblent avoir été les précepteurs des nations, quoique peu connus dans l'Histoire ancienne. 532.

Avant J.C. —— Vers le même tems CONFUCIUS, le plus respectable des philosophes, enseignoit la sagesse aux Chinois. Nul monarque ne mérite autant que lui de faire époque. ZOROASTRE réformoit aussi la religion des Perses.

509. BRUTUS. Rome délivrée de la tyrannie de TARQUIN, auroit passé sous le joug de l'aristocratie, beaucoup plus pesant, si les TRIBUNS du peuple n'avoient été établis quelque tems après, (en 493). Athènes secoua le joug des PISISTRATIDES, une année avant l'expulsion de Tarquin.

490. Bataille de MARATHON. Les Athéniens, commandés par MILTIADE, y triomphent des forces de l'Asie. Leur histoire devient alors un tissu de faits héroïques. Dix ans après, XERXÉS fut défait à SALAMINE. C'est alors qu'ARISTIDE & THÉMISTOCLE se signaloient.

ANAXAGORE commençoit à enseigner; HÉRODOTE écrivoit ; SOPHOCLE se formoit ; EURIPIDE naissoit. La philosophie, les belles-lettres, les beaux arts, paroissent suivre les progrès de l'héroïsme.

PÉRICLÉS gouverne ATHÉNES. Malheureusement il la corrompt, autant qu'il l'embellit par les tavaux de PHIDIAS; & ce peuple brillant, mais frivole, va être écrasé par les Spartiates dans la GUERRE DU PÉLOPONNÉSE, qui commence en 431. La rivalité des deux républiques, auparavant unies par l'intérêt commun de la Grèce, fut également fatale à toutes les deux. Avant J.C. 443.

Les DÉCEMVIRS, établis à Rome en 451 pour faire des lois, avoient été en chercher dans la Grèce. C'est de-là que les Romains ont tiré toutes leurs lumieres, comme les Grecs avoient tiré de l'Egypte leurs premieres connoissances.

LYSANDRE prend ATHÉNES, & y établit les trente tyrans. Tel fut le fruit de la politique ambitieuse de Périclés & de la guerre du Péloponnése. ALCIBIADE, qui avoit fait entreprendre le malheureux siége de SYRACUSE, étoit exilé. En 403, Athènes fut délivrée par THRASIBULE. 404.

Supplice de SOCRATE, en 400. Son

Avant J. C. crime fut d'être ſage, religieux ſans ſuperſtition, & zélé pour le bien pubic. Philoſophe modeſte, il mépriſoit la vaine ſcience, & tournoit la philoſophie au profit des mœurs. Sa mort mérite de faire époque dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, plus intéreſſante que l'hiſtoire militaire.

390. ROME priſe par les GAULOIS, & délivrée par CAMILLE. Si les Gaulois avoient eu la diſcipline des Romains, ils auroient anéanti cette puiſſance, qui ſubjugua bientôt après l'Italie.

371. ÉPAMINONDAS défait les Lacédémoniens à LEUCTRES. Thèbes, ſa patrie, eut quelque tems la ſupériorité dans la Grèce. Sparte & Athènes s'étoient perdues par leurs diſſentions mutuelles. PÉLOPIDAS ſeconda glorieuſement Épaminondas. Après ces grands hommes, Thèbes retomba dans l'obſcurité.

338. PHILIPPE, roi de Macédoine, vainqueur des Thébains & des Athéniens à CHÉRONÉE. Cette victoire couronna ſa politique ambitieuſe, & le rendit l'arbitre de la Grèce, malgré les invectives de DÉMOSTHÈNE. La

philosophie étoit assez en honneur, pour que Philippe se fit gloire de choisir ARISTOTE pour précepteur de son fils Alexandre. Avant J.C.

ALEXANDRE monte sur le trône de Macédoine. Il passa en Asie l'année suivante, & le grand empire des Perses fut détruit en 331 par la bataille d'ARBELLES. Ce conquérant mourut en 324. Ses états devinrent la proie de ses capitaines. Les royaumes de SYRIE & d'EGYPTE furent séparés de la Macédoine. Quelques peuples secouerent le joug & formerent d'autres royaumes en Asie. 335.

SÉLEUCUS, un des capitaines d'Alexandre, se rend maître de Babylone. Il fonde le grand royaume de Syrie, dont Antioche devient la capitale. PTOLÉMÉE régnoit en Egypte, où les sciences & les arts de la Grèce fleurirent bientôt. Les Egyptiens ne furent que les disciples de ceux dont ils avoient été autrefois les précepteurs. 312.

PREMIERE GUERRE PUNIQUE. Les Romains, toujours en guerre avec leurs voisins. Les ayant domptés 264.

Avant J.C. par la constance, la discipline & la politique; s'étant agrandis peu à peu; ayant chassé d'Italie PYRRHUS, roi d'Epire, & devenant plus ambitieux à proportion de leurs succès; font la guerre aux Carthaginois pour s'emparer de la Sicile. Ils se rendent tout-à-coup formidables même sur mer. Ils passent en Afrique. Malgré la défaite de RÉGULUS, & plusieurs autres désastres, ils imposerent les conditions de paix, en 241.

202. ANNIBAL vaincu par SCIPION. La seconde guerre Punique, commencée en 218, avoit réduit les Romains à l'extrêmité, surtout par la défaite de CANNES en 216. Fabius & Marcellus les releverent. Mais la victoire de Scipion à Zama ouvrit à leur ambition une carriere immense. Tout le monde connu est menacé de l'esclavage.

196. Paix avec PHILIPPE, roi de Macédoine. Les Romains victorieux rendent la liberté à la Grèce : fausse modération, qui ne tend qu'à l'assujettir.

190. ANTIOCHUS, roi de Syrie, vaincu par Scipion l'Asiatique. Rome, en lui

accordant la paix, se fait céder tout le pays en-deçà du mont Taurus. La voilà dominante en Asie : elle en prendra les mœurs efféminées, avec les richesses. Avant J.C.

PAUL-ÉMILE défait PERSÉE, roi de Macédoine. Ce royaume devient province romaine. Rome y étoit à peine connue du tems d'Alexandre. 168.

CARTHAGE & CORINTHE détruites. Rome avoit besoin d'une rivale. La ruïne de Carthage lui sera funeste : les passions n'auront plus de frein. Avec Corinthe, fut anéantie la liberté de la Grèce, dont la ligue des Achéens étoit un reste précieux. NUMANCE détruite aussi en Espagne douze ans après. 146.

PLAUTE & TÉRENCE avoient déjà paru. Le dernier fut lié avec Scipion Emilien, qui détruisit Carthage. Le goût & l'urbanité se formoient parmi ces destructeurs des nations.

TIBÉRIUS GRACCHUS est tué par complot des sénateurs. Son frere, CAÏUS GRACCHUS, le fut de même huit ans après. C'étoient les défen- 133.

Avant J.C. ſeurs du peuple dans le tribunat, mais avec plus de zele que de prudence. Les grands, corrompus par les richeſſes, vont devenir les oppreſſeurs de la patrie. Juſqu'au meurtre de Tibérius Gracchus, les ſéditions n'avoient point fait couler de ſang : circonſtance très-remarquable.

121. LA GAULE NARBONNOISE réduite en province. Dès que les Romains pénétrent dans un pays, on doit prévoir qu'ils le ſubjugueront un jour.

102. Victoire de MARIUS ſur les CIMBRES. Ce peuple venoit des bords de la mer Baltique, de ce pays d'où ſortiront tant de barbares conquérans. Rome dut ſon ſalut à la diſcipline encore en vigueur, mais que les vices ne pouvoient qu'énerver de jour en jour. Marius s'étoit fait nommer conſul pendant la guerre de JUGURTHA, dont les crimes avoient été ſouvent impunis : parce que ſon or lui achetoit l'indulgence des ſénateurs.

88. Guerre civile de SYLLA & MARIUS. Voilà où devoit conduire l'ambition effrénée; des maſſacres, des proſcrip-

tions affreuses. La vertu est presque bannie : la république sera déchirée & détruite par ses propres citoyens. En 82, Sylla est nommé dictateur perpétuel ; & les Romains se donnent un maître : il abdiqua. Avant J.C.

Défaite de SPARTACUS par CRASSUS. Ce chef d'esclaves révoltés avoit remporté plusieurs victoires sur les Romains. Tel étoit déjà l'avillissement de ce peuple ; mais il lui restoit de grands généraux. 71.

MITHRIDATE défait par POMPÉE. Ce fameux roi de Pont avoit signalé, dans une longue guerre, la haine qu'inspiroit le joug des Romains. Pompée ne fit qu'achever l'ouvrage de LUCULLUS. Il s'empara aisément de la Cappadoce, de la Phénicie & du royaume de Syrie. 66.

La même année, CONJURATION de CATILINA découverte par CICÉRON. La république n'avoit rien tant à craindre que les crimes de ses citoyens.

TRIUMVIRAT DE POMPÉE, CÉSAR & CRASSUS, qui par- 60.

Avant J.C. tagent entre eux le pouvoir ſuprême. Chacun ne penſoit qu'à ſa propre fortune : on lui ſacrifioit les droits de l'état.

53. CRASSUS, vaincu & tué par les PARTHES. Enfin l'Aſie trouve des vengeurs. Ces Parthes étoient un peuple aſſez belliqueux pour ébranler l'empire romain.

49. CÉSAR fait la guerre à POMPÉE. Il venoit de conquérir la Gaule. Il ne vouloit perſonne au-deſſus de lui; & Pompée ne vouloit point d'égal. La rivalité de ces deux hommes entraîne la ruine de l'état. Vainqueur à PHARSALE en 48, Céſar acheve d'abattre le parti républicain. On lui donna la dictature perpétuelle en 45. Il eſt aſſaſſiné l'année ſuivante. Mais il étoit digne de régner, & Rome ne pouvoit plus ſe paſſer de maître.

43. TRIUMVIRAT d'ANTOINE, LÉPIDUS & OCTAVIUS. Ce dernier, petit-neveu & fils adoptif de Céſar, ſuppléoit à la valeur par une profonde politique. Les triumvirs, ſouillés de proſcriptions, pourſuivent les partiſans de la liberté. Elle

périt avec BRUTUS & CASSIUS, à la bataille de PHILIPPES, en 42. Avant J.C.

Bataille d'ACTIUM. Antoine & Octavius étoient devenus ennemis. Le premier perd la bataille, entraîné par la fuite de Cléopâtre, reine d'Egypte, sa maîtresse. Octavius regne sous le nom d'AUGUSTE, avec le titre d'empereur. La république n'est plus qu'un fantôme. 31.

EMPEREURS ROMAINS.

Jusqu'à l'établissement des barbares dans l'empire.

L'ÈRE vulgaire chrétienne commence à l'an de Rome 753, quoique les plus savans chronologistes fassent naître Jesus-Christ quelques années plus tôt. Leur opinion est douteuse ; celle des autres l'est davantage. Peu importe. Nous suivrons désormais l'ère chrétienne.

AUGUSTE. Son règne date de la bataille d'Actium, l'an 31 avant Jesus-Christ ; & finit l'an 14 de notre ère. Cet habile usurpateur fit oublier ses barbaries & ses crimes, par un gou- An de J.C.

An de J.C. vernement modéré & pacifique. Les gens de lettres, qu'il favorisa, l'ont immortalisé; mais leurs éloges sont suspects de flatterie.

14. TIBÉRE; tyran habile, fourbe & cruel. Les GERMAINS, vainqueurs de Varus sous le dernier regne, sont réprimés par GERMANICUS. Ce peuple indomptable ne cessera d'inquiéter l'empire. La mort violente de Germanicus fut regardée comme un des crimes de Tibère, dont les derniers excès, dans sa retraite de Caprée, mirent le comble à la tyrannie; le préfet du prétoire le fit étouffer.

37. CAÏUS CALIGULA, pire que Tibère, assassiné.

41. CLAUDE; célebre par son imbécillité, & par les débauches de sa femme MESSALINE; empoisonné par Agrippine, qu'il avoit épousée en quatriemes noces. La Mauritanie & la Grande-Bretagne furent mises, sous ce regne au nombre des provinces romaines.

54. NÉRON; monstre de vices & de tyrannie; meurtrier de sa mere, de son

gouverneur, de son précepteur, &c. condamné à mort par le sénat, après une révolte. An de J.C.

GALBA, OTHON, VITELLIUS; proclamés par différens corps de troupes, parce que l'empire dépend des soldats : ils sont tués ou se tuent. 58, 69.

VESPASIEN; proclamé par les légions d'Orient : il détrôna Vitellius, & se montra digne de l'empire. Son fils Titus prit Jérusalem, l'an 70 : les Juifs s'étoient attiré, par leurs révoltes, une vengeance, à laquelle ils mirent le comble par leurs affreuses dissentions. 69.

TITUS; les délices de Rome par sa bonté. Éruption du Vésuve, qui ensevelit Herculane & Pompéïes.

DOMITIEN; tyran féroce; assassiné. Sous ce regne, AGRICOLA soumit la Grande-Bretagne. 81.

NERVA; bon prince, dont la meilleure action fut d'adopter Trajan. 96.

TRAJAN; juste, vertueux, mais qui n'auroit pas dû reculer les bornes de 98.

An de J.C. l'empire par des conquêtes. Il passa le golfe Persique & pénétra jusqu'à l'Océan ; mais tout ce qu'il avoit enlevé aux Parthes fut d'abord perdu.

117. ADRIEN ; habile empereur, non sans reproche. Les Juifs furent exterminés & dispersés, pour prix de leurs séditions. L'empire fut tranquille & heureux, parce que le prince sacrifia les conquêtes aux soins du gouvernement.

138. ANTONIN ; vrai philosophe sur le trône. Son regne de vingt-deux ans ne fournit presque rien à l'histoire : c'est peut-être une des meilleures preuves de sa sagesse.

161. MARC-AURÉLE ; parfait modele des princes, s'il n'avoit été quelquefois trop indulgent. Vainqueur des barbares en Pannonie, il n'eut pas la force d'empêcher les excès de son fils.

180. COMMODE ; odieux & détestable, quoique fils de Marc-Aurèle ; assassiné.

193. PERTINAX ; un des plus grands hommes qui soit parvenu à l'empire. Les soldats le tuent d'abord, parce qu'il ne

ne les flatte point : ils vendent l'empire à DIDIUS, que le sénat fait exécuter deux mois après, Septime-Sévère, son rival étant maître de Rome. An de J.C.

SÉVÈRE, cruel, mais avec de grandes qualités ; vainqueur des Parthes & des Bretons, sans que ces victoires fussent utiles. 194.

CARACALLA ; meurtrier de son frere GÉTA, tyran de ses sujets ; massacré par l'ordre de Macrin, préfet du prétoire. 210.

MACRIN ; tué par les soldats, ainsi qu'HÉLIOGABALE, son successeur, un des princes les plus insensés & les plus odieux. 217, 218.

ALEXANDRE ; prince sage & courageux ; assassiné par des soldats mécontens de son économie. Il fit la guerre à Artaxerxès qui avoit détruit l'empire des PARTHES, & relevé sur ses ruines celui des PERSES. 222.

MAXIMIN ; de race gothique. Le sénat reconnoît d'autres empereurs : les soldats tuent Maximin & les autres. 235.

An de J.C. 238. GORDIEN ; vainqueur des Perses ; assassiné par PHILIPPE (245), qui lui succède, & que les soldats tuent bientôt.

249. DECE. Les soldats le firent empereur. Il fut tué par les Goths, qui avoient passé le Danube.

252. GALLUS ; assassiné en combattant EMILIEN, que les soldats assassinerent de même.

254. VALERIEN. Les incursions des barbares deviennent plus terribles. Trébizonde, Chalcédoine, & d'autres villes, tombent entre les mains des Scythes ou Goths. Valérien meurt prisonnier de Sapor, roi de Perse.

260. GALLIEN ; mauvais prince & sans ame. L'empire est déchiré plus que jamais. On voit des usurpateurs en Pannonie, en Egypte, dans la Gaule : on en compte jusqu'à trente. Aussi la Grece est elle ravagée par les Goths, ainsi que l'Asie. Gallien est assassiné avec son frere, près de Milan.

268. CLAUDE II. Il défait les Goths dans une grande bataille, vers le Danube.

Son regne fut malheureusement trop court.

An de J.C.

AURELIEN; soldat de fortune; célebre par sa victoire sur ZENOBIE, veuve d'Odénat, roi de Palmyre, laquelle affectoit l'empire d'Orient. Il avoit chassé d'Italie les barbares, qui la ravageoient. Des conspirateurs l'assassinerent, malgré ses grandes actions. 270.

TACITE; élu par le sénat & digne du trône; assassiné cependant. 275.

PROBUS; originaire de Pannonie, élu par les troupes. Ses expéditions dans la Gaule, en Illyrie contre les Gètes, en Asie contre les Perses, en Egypte, en Thrace, relevoient la gloire du nom romain. Les soldats, qu'il faisoit sagement travailler pendant la paix, le tuerent. 276.

CARUS; CARIN & NUMERIEN: regnes d'un moment. 282.

DIOCLETIEN, Dalmate, affranchi d'un sénateur; mais ayant des qualités de grand prince. Pour faire face aux barbares qui attaquoient l'empire de 284.

An de J. C. tous côtés, il s'associe MAXIMIEN; & les deux augustes nomment chacun un césar. Ils abdiquent l'un & l'autre en 304. Les césars, CONSTANCE-CHLORE & GALERIUS, leur succedent. Dioclétien, heureux dans sa retraite, ne voulut jamais reprendre l'empire. Maximien ne l'imita point.

306. CONSTANTIN; fils de Constance-Chlore, qui avoit gouverné la Gaule avec sagesse. Il vainquit l'usurpateur MAXENCE en 312. Il dépouilla & fit périr l'empereur LICINIUS. Il transféra le siege de l'empire à BYZANCE, qu'il nomma CONSTANTINOPLE. Il favorisa & embrassa le christianisme; mais les chrétiens commencerent alors à se diviser avec éclat. Le schisme des Donatistes, les querelles de l'arianisme, causerent des maux infinis, auxquels Constantin ne sut pas trouver le remede. Premier concile général tenu à Nicée en 325. La divinité de Jesus-Christ y fut reconnue; les ariens qui la combattoient se multiplierent tous les jours.

337. CONSTANTIN II, CONSTANCE ou CONSTANTIUS & CONS-

TANT, fils de Conſtantin, partagent l'empire. Conſtantius regne ſeul en 350. En favoriſant les ariens, il rendit les diſputes de religion plus dangereuſes. Les Germains fondoient ſur la Gaule. JULIEN, créé céſar, les repouſſe & gouverne ce pays avec ſageſſe. Les ſoldats le proclament auguſte. Conſtantius meurt en venant lui faire la guerre.

JULIEN. Sa haine contre le chriſtianiſme a obſcurci la gloire de ſes talens & de ſes vertus: une philoſophie outrée l'égara. Il mourut en héros dans une malheureuſe expédition contre les Perſes. 361.

JOVIEN. Il releva le chriſtianiſme avec prudence. 363.

VALENTINIEN I, élu par les ſoldats, s'aſſocia ſon frere VALENS. Celui ci fut le perſécuteur des catholiques. GRATIEN ſuccéda en 367 à Valentinien, ſon pere. Les Goths s'établiſſent dans la Thrace; & menacent bientôt Conſtantinople. Valens, défait par ces barbares, meurt en 378. 364.

THÉODOSE. Gratien, l'ayant fait 379.

An de J.C. auguste, lui donna l'Orient à gouverner. Son zele pour la religion éclata bientôt. Les barbares sont réprimés sous ce regne. Après la mort de VALENTINIEN II, empereur d'Occident, assassiné en 393, Théodose réunit tout l'empire.

395. ARCADIUS en Orient, & HONORIUS en Occident. Sous ces deux fils de Théodose, princes foibles & sans génie, tout tombe en décadence. Les disputes de religion font oublier la patrie, & les barbares en profitent. Mêmes malheurs sous THÉODOSE II, VALENTINIEN III, &c.

Etablissement des barbares dans l'empire.

Les VANDALES, les ALAINS & les SUÉVES, après avoir dévasté la Gaule, s'emparent de l'Espagne en 409.

Rome est prise l'année suivante, par ALARIC, roi des GOTHS, grand homme, qui auroit pu regner en Italie, s'il avoit voulu.

Les BOURGUIGNONS s'établissent

dans la Gaule en 413; les FRANCS quelques années après.

ATTILA, roi des HUNS, ravage l'Orient & l'Occident, tandis que GENSÉRIC, roi des Vandales, jouit de la conquête de l'Afrique.

Les SAXONS & les ANGLOIS subjuguent la Grande-Bretagne, vers le milieu du cinquieme siecle.

ODOACRE, roi des HÉRULES, détruit l'empire d'Occident en 476, sous le regne d'AUGUSTULE.

THÉODORIC, roi des OSTROGOTHS, détrône Odoacre, & regne glorieusement en Italie.

Les VISIGOTHS possédoient l'Espagne & une partie de la Gaule, où ils s'étoient établis peu de tems après Alaric.

En 458, CLOVIS pose & affermit les fondemens de la monarchie françoise.

Les généraux de Justinien reprirent l'Italie & l'Afrique; mais déjà, sous

Justin II, son successeur, ALBOIN, roi des LOMBARDS, fit la conquête de l'Italie en 568.

Les conquêtes des ARABES, subjugués par MAHOMET, démembrerent encore l'empire romain, avec une rapidité incroyable, depuis sa mort en 632.

Fin de la Table chronologique.

ÉVALUATION

DES MONNOIES GRECQUES.

M. Goguet, dont j'emprunte cette évaluation, a porté l'exactitude jusqu'à des fractions de deniers, que je supprime.

Le talent attique,	4256 liv.	4. f.	8. d.
La mine,	70	18	8
La drachme,		14	2
L'obole *,		2	4

* Dans la double édition *in*-4°. & *in*-12. de M. Goguet, l'obole est évaluée 2 livres. C'est une faute énorme d'impression, qu'il est nécessaire de corriger. L'obole étoit la sixieme partie de la drachme.

ÉVALUATION

DES MONNOIES ROMAINES.

M. le chevalier de Jaucourt, dans l'*Encyclopédie*, art. SESTERCE, fait des observations sur cet objet, dont voici le résultat.

Le sesterce (*sestertius*) étoit le quart du denier, & vaudroit aujourd'hui un peu moins de 4 sous.

On comptoit quelquefois par grand sesterce (*sestertium*), qui en valoit mille petits, environ 187 livres.

Le denier romain valoit quatre sesterces, ou dix as.

Ainsi il y avoit deux as & demi dans le sesterce; & l'as valoit moins de deux sous de notre monnoie, & moins que l'obole, selon l'évaluation de M. Goguet.

TABLE DES MATIERES CONTENUES

DANS CE QUATRIEME VOLUME.

SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

ONZIEME ÉPOQUE.

CONSTANTIN.

LE SIÉGE DE L'EMPIRE TRANSFÉRÉ A CONSTANTINOPLE, ET LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENCEMENT *du règne de Conſtantin. — Sa converſion. — Défaite de Maxence.*

DOUTES ſur la naiſſance de Conſtantin, &c

sur Hélene sa mere. Idée générale de son siecle. Discordes entre les princes romains. Maximien reprend le titre d'empereur. Il veut déposer son fils Maxence, qui le chasse. Il trahit Constantin, son gendre, qui le force à se tuer. Mort de Galérius. Tyrannie de Maxence. Constantin se prépare à la guerre contre lui. Il embrasse le christianisme. Apparition de la croix. Motifs que Zosime attribue à Constantin. Avantages du christianisme. Abus qu'en feront les hommes.

CHAPITRE II.

Constantin, maître de Rome. — Ses premières lois. 13

Constantin, vainqueur de Maxence, est maître de Rome. Il joint la fermeté à la douceur. Il ne persécute point les païens, comme des auteurs l'ont supposé. Il accepte le titre de souverain pontife. Il accorde seulement aux chrétiens l'exercice de leur religion, avec plusieurs graces. Exemption des clercs, limitée. Bonnes lois civiles, en faveur de la liberté & de l'équité naturelle, & contre les vexations des financiers. Cruauté de Constantin, après une expédition contre les Francs.



CHAPITRE III.

Maximin défait par Licinius. — Licinius détrôné par Constantin, 18

Maximin veut régner seul. Il périt dans son entreprise. Brouillerie & guerre entre Constantin & Licinius. Le premier fait césars ses trois fils, par ambition. Il publie de nouvelles lois de religion. Célibat favorisé. Donations à l'église, permises. Les aruspices gênés. Constantin veut dépouiller son collégue. La religion sert de prétexte. Il bat Licinius. Il le fait mourir, lui ayant promis la vie. Rivalité de religion.

CHAPITRE IV.

Affaires de religion, 23.

Constantin inquiéte les idolâtres, & exhorte néanmoins à la tolérance. Malgré ses lois, les abus sont très-communs. Disputes théologiques très-dangereuses. Le christianisme ne respiroit que la charité. Les premiers chrétiens avoient été aussi paisibles que vertueux. Mais les passions avoient altéré l'ancienne vertu. Esprit de sophisme & de rigorisme; double principe de sectes. Les sectes chrétiennes devoient être plus turbulentes que celles des philosophes. Constantin n'eut pas la prudence d'en prévenir les effets. Schisme des donatistes. Circoncellions.

Héréfie d'Arius. Conftantin le traite de vaine difpute, & invective contre les ariens. Ceux-ci s'emportent contre lui. Concile de Nicée. Défenſe ſous peine de mort de garder les livres d'Arius, quoique ſeulement exilé. Diſpute ſur la pâque.

CHAPITRE V.

Fondation de Conſtantinople. — Fin du régne de Conſtantin, 32

Constantin fait mourir, ſans examen, ſon fils & ſa femme. Il quitte Rome étant déteſté. Il ſe fixe à Byzance, & lui donne ſon nom. Priviléges funeſtes accordés à cette ville. Vanité de ſon fondateur. Impôts odieux. Rome dépeuplée & appauvrie. Conſtantinople ruina l'empire. Le ſénat de cette ville, ſans autorité dans le gouvernement. Deux empires, ainſi que deux capitales. Quatre préfectures & leurs diocèſes. Ducs & comtes. Bénéfices. Maîtres de la milice. Patrices. Le nouveau gouvernement, trop compliqué, étoit ſujet à mille abus. Troupes des frontières, miſes en garniſon dans les villes. Titres multipliés à l'infini. Petiteſſe d'eſprit qui en réſulte. Faſte de Conſtantin. Les Goths vaincus, & admis aux dignités. Fer imprudemment fourni aux Perſes. Sopater, philoſophe, injuſtement mis à mort. Ariens protégés. Conſtantin meurt en Aſie. Jugement ſur ce prince. Euſébe, ſon panégyriſte, eſt fort ſuſpect. Les ſatires des païens le ſont auſſi. On ſuppoſe qu'il établit les évêques juges ſans appel.

CONSTANTIUS ou CONSTANCE, ET SES DEUX FRERES.

CHAPITRE PREMIER.

JUSQU'AU tems où Julien fut créé César, 43

MASSACRE des neveux & des frères de Constantin. Partage entre ses trois fils, Constantin, Constantius & Constant. Lois contre les délations. Constantin & Constant se font la guerre. Mort du premier. Le second est assassiné. Troubles continuels au sujet de l'arianisme. Double concile de Sardique. Le mot *consubstantiel* & la cause de saint Athanase, réunis. Sapor II, roi de Perse, est la terreur des Romains. Pourquoi il persécute les chrétiens. Constantius en guerre avec l'usurpateur Magnence. Vétranion, ligué avec Magnence, se laisse tromper. Bataille de Murse, gagnée sur Magnence. Lâcheté de Constantius, & fourberie d'un évêque arien. Fureur & mort de Magnence. Constantius se livre aux eunuques & tyrannise ses sujets. L'eunuque Paul, célebre par ses injustices. Gallus, devenu césar, tyrannise aussi l'Orient. Constantius veut le perdre & y réussit. Les songes deviennent des crimes. Fausses louanges données à Constantius & à Gallus. Le sophiste Thémistius. Politique de cour, pour perdre deux grands généraux l'un par l'autre. Les provinces, en proie aux barbares. Constantius occupé d'affaires théologiques.

CHAPITRE II.

Depuis l'élévation de Julien, jusqu'à sa révolte, 56.

L'EMPEREUR fait césar Julien. Comment ce dernier avoit passé sa jeunesse. Les platoniciens le séduisent. Il déguisoit son penchant à l'idolâtrie. Constantius ne lui donne point d'autorité. Il l'envoie dans la Gaule. Conduite de Julien dans cette province. Il se fait aimer & respecter. Il chasse les barbares. Constantius va à Rome pour la première fois. Il s'y montre tolérant, quoique persécuteur. Sapor forme des entreprises redoutables; & la cour veut perdre Ursicin, qui pouvoit lui résister. On assemble des conciles, tandis que la Mésopotamie est envahie par les Perses. Julien, au contraire, travaille au bonheur de la Gaule.

CHAPITRE III.

Fin du règne de Constantius, 63.

L'EMPEREUR ordonne à Julien d'envoyer ses troupes en Orient. Il obéit; mais les Gaulois le forcent d'accepter le diadême. Il se conduit avec prudence. Constantius refuse tout accommodement. Julien marche contre lui. Ses succès. Mort de Constantius. Il fit peu de bien & beaucoup de mal. Il trouble l'empire par la théologie. Sentimens & plaintes des ariens. Concile de Rimini & de Constantinople, où ils paroissent triompher. Zèle

outré de quelques ſaints évêques. Pourquoi l'on étoit moins ſoumis qu'autrefois aux princes. Audace de Léonce de Tripoli. Le mal venoit de l'empereur. Excès dans Alexandrie.

JULIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de Julien. — Ses efforts pour détruire le chriſtianiſme, 72

JULIEN reconnu avec joie. Il punit les délateurs. Il réforme le palais. Il s'occupe du bien public. Flatterie repouſſée. Maxime de gouvernement. Modeſtie outrée de Julien à l'égard des conſuls. Il honore exceſſivement le philoſophe Maxime. Son palais eſt rempli de ſophiſtes. Il ſe propoſe d'abolir le chriſtianiſme. Mais ſans perſécution ouverte. Penſée de Libanius ſur ce ſujet. Julien pratique avec zèle la religion païenne. Il y introduit la morale. Il donne des régles de vertu aux prêtres. Il tourne les chrétiens en ridicule. Il entretient les diviſions entre eux. Il oppoſe la modération aux outrages. Il interdit aux chrétiens l'enſeignement des lettres & des ſciences, & même la fréquentation des écoles. Il emploie mille moyens de les dégoûter ou avilir. Le zèle indiſcret de quelques-uns occaſionne des violences. Superſtition de Julien. Imputations ſuſpectes de quelques auteurs.

CHAPITRE II.

Guerre de Perse. — Fin du règne de Julien, 83

Guerre entreprise contre les Perses. Calamités publiques. Monopoles sur le blé. Julien outragé à Antioche. Il se venge par le misopogon. Il pardonne à des assassins, & donne l'exemple aux troupes. Il arrive au bord du Tigre, & profite de l'histoire. Il passe le fleuve avec beaucoup de danger. Il renonce au siège de Ctésiphon. Sapor l'attaque dans sa retraite. Combat où il est blessé. Sa mort courageuse. Ammien, plus croyable que personne, sur l'histoire de ce prince. Ouvrages de Julien. Par où les platoniciens le séduisirent. Eloges qu'il fait des philosophes. Hardiesse de Libanius à son égard. Projet de rebâtir le temple de Jérusalem.

JOVIEN.

94

Jovien élu empereur. Il fait une paix honteuse avec Sapor. Premier démembrement de l'empire. Retraite des Romains. L'empereur, quoique chrétien, insulté à Antioche. Il protége le christianisme sans violence. Il meurt en Asie. Ce règne très-utile au christianisme.

VALENTINIEN I, en Occident, Et VALENS, en Orient.

94

L'ARMÉE proclame Valentinien. On veut qu'il se donne un collégue. Sa réponse ferme. Il s'associe son frère Valens. Accusation de magie. Incursions des barbares, de tous côtés. Partage de l'empire. Réglement de Valentinien pour rétablir les finances. Les clercs soumis aux impositions. Présens des villes changés en tributs. Tolérance de Valentinien. Il renvoie les faux philosophes. Il honore & contient le clergé. Il annulle les donations faites aux clercs & aux moines par des femmes. L'Eglise tranquille en Occident. Défenseurs, établis dans les villes. Tyrannie de Valens. Procope veut le détrôner, & périt. Guerre avec les Allemands. Les Romains, barbares & perfides. Valentinien trop févère. Prétextat, sage préfet de Rome. Le siège de Rome excitoit déjà l'ambition. Ursin le dispute à Damase; schisme scandaleux. Origine & établissement des Goths. La Scandinavie. Qualités de ce peuple; ses rapports avec l'empire. Valens leur fait la guerre avec succès. Perfidie des Romains, à l'égard des Allemands & des Saxons. Autre affaire de Germanie. Cruauté de Valentinien. Deux rois assassinés en trahison par les Romains. Mort de Valentinien I.

VALENS, en Orient ; GRATIEN, en Occident.

113

GRATIEN succéde à Valentinien. Il fait mourir le comte Théodose, un grand homme. Maximin puni justement. Valens n'est plus qu'un tyran. Conspiration de Théodore cruellement punie. Supplice de Maxime, & d'autres philosophes. Les Huns vont causer une révolution. Ils étoient connus à la Chine depuis un grand nombre de siécles. Mœurs de ce peuple féroce. Les uns fondent sur l'Europe. Ils chassent les Alains, ensuite les Goths. Les Visigoths demandent le passage du Danube. Valens les reçoit. Les Ostrogoths passent malgré lui. Ces barbares maltraités pillent la Thrace. Valens marche contre eux avec de mauvaises troupes. Il néglige le secours de Gratien, & perd la bataille d'Andrinople. Circonstances incertaines de sa mort. Les Goths échouent dans les siéges par ignorance ; mais ils portent le ravage depuis la Grece, jusqu'à la Pannonie. Principes des barbares.



GRATIEN & VALENTINIEN II, en Occident; & THÉODOSE, en Orient.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'élévation de Théodose, jusqu'à la mort de Gratien, 123

Gratien s'associe Théodose, & lui céde l'empire d'Orient. Qualités de Théodose. Reproches que lui fait Zosime. Les barbares admis dans les troupes. Zèle de Théodose en faveur de la religion. Il proscrit l'arianisme. Il ordonne de suspendre les procédures criminelles en carême. Il veut que l'on fasse grace aux criminels à la fête de Pâques. Peine du talion pour les faux accusateurs. Concussions réprimées dans les provinces. Lois trop rigoureuses & inefficaces, contre les hérétiques. Gratien révolte les païens par sa conduite. Il donne sa faveur aux barbares. Maxime, proclamé empereur, marche contre lui. Gratien abandonné & assassiné. Mérite & crédit de saint Ambroise. Comment il étoit devenu évêque.

*

CHAPITRE II.

Depuis l'accommodement de Valentinien II avec Maxime, jusqu'au massacre de Thessalonique, 130

Valentinien II s'accomode avec Maxime. Loi de Théodose sur les mariages entre cousins-germains. Mort de Prétextat. Symmaque, son successeur, fait une remontrance à Valentinien. Réponse despotique. Requête de Symmaque en faveur de l'idolâtrie. Saint Ambroise la fait rejeter. Valentinien favorable à l'arianisme. Saint Ambroise lui refuse une église pour les ariens. Zèle affecté de Maxime. Priscillianistes condamnés à mort, à l'instigation de deux évêques. Saint Martin s'y oppose inutilement. Effet de la persécution. Maxime veut dépouiller Valentinien. Il est vaincu par Théodose, & tué. Les chrétiens étoient contre lui, à cause d'une synagogue rebâtie. Violences des chrétiens que saint Ambroise empêche de punir. Ces violences sont enfin défendues par une loi. Théodose gouverne pour le jeune Valentinien. Il veut détruire l'idolâtrie. Les temples fermés ou abattus. Violences à Alexandrie & ailleurs. Sacrifices particuliers rigoureusement défendus. Inquisiteurs pour la recherche des hérétiques. Machinéens poursuivis. Inconvéniens de ces lois pénales. Trop peu de sagesse dans la législation.

CHAPITRE III.

FIN du règne de Théodose, 142

MASSACRE de Theſſalonique, ordonné par Théodoſe. Saint Ambroiſe le ſoumet à la pénitence. Théodoſe avoit pardonné auparavant aux ſéditieux d'Antioche. Les moines, devenus dangereux en Orient. Théodoſe les réprime trop foiblement. Arbogaſte fait périr Valentinien II. Eugene, nouvel empereur. Théodoſe diſſimule. Il défait Eugene, & le condamne à mort. Il meurt l'année ſuivante. Tout annonçoit de fatales révolutions. Auteurs profanes. Auteurs eccléſiaſtiques. L'intérêt de l'argent, fixé à douze pour cent. Invention des vitres. Horloges à roues, moulins à vent & à eau.

DERNIERE ÉPOQUE.

LES BARBARES ÉTABLIS DANS L'EMPIRE.

ARCADIUS, *en Orient*; *HONORIUS*, *en Occident*.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'aux premières expéditions d'Alaric en Italie, 150

ARCADIUS en Orient, Honorius en Occident, princes foibles & incapables. Rufin & Stilicon, leurs ministres. Tout est vénal, & les emplois sans nombre. Rufin, jaloux de Stilicon, ainsi que de l'eunuque Eutrope. Il invite les barbares à une invasion. Sa négociation avec Alaric. Stilicon, abandonné par les troupes d'Orient. Gaïnas le venge par le meurtre de Rufin. Alaric tombe sur la Grece. Stilicon le repousse; & Eutrope fait déclarer Stilicon ennemi de l'empire. Insolence de cet eunuque. Il amuse Arcadius pour le maîtriser. Loi tyrannique en faveur des ministres. Révolte en Afrique contre Honorius. Eutrope élevé au consulat. Tribigilde & Gaïnas ligués contre Eutrope. L'eunuque insulte l'impératrice. Arcadius consent à le faire arrêter. Procédure extravagante pour le perdre. Gaïnas se

se révolte, & fait la loi à Arcadius. Il se révolte encore, parce que saint Chrysostome a refusé une église aux Goths. Fin de Gaïnas. Sinésius, évêque philosophe.

CHAPITRE II.

Alaric en Italie. — La Gaule ravagée, & l'Espagne conquise par les Vandales, &c. 161

Alaric, roi des Visigoths, menace Rome. Stilicon le trompe deux fois, & ne peut le vaincre. Honorius transfere sa cour à Ravenne. Desseins ambitieux de Stilicon. Invasion de Radagaise en Italie. Les païens s'en réjouissent ; mais Stilicon défait les Goths. La Gaule inondée de barbares. Vandales. Suéves. Alains. Ces peuples ne trouvent point de résistance ; & sont suivis des Allemands & des Bourguignons. Un soldat, nommé Constantin, est proclamé empereur. Alaric repasse en Italie. Olympius conjure la ruine de Stilicon. Stilicon arrêté & exécuté. Conduite odieuse d'Olympius. Massacre & révolte. Olympius, zélé pour l'église. Lois en faveur de la jurisdiction épiscopale, & contre les païens & les herétiques. Il fallut révoquer celle qui excluoit des charges les païens. Alaric, à qui l'on a manqué de parole, revient en Italie. Il réduit Rome à l'extrémité, & impose des conditions de paix. Trait particulier de ce grand homme. La Grande-Bretagne abandonnée. Les Armoriques secouent le joug. L'Espagne conquise par les barbares.

Ces conquérans s'humanisent. Ils laissent aux Romains quelques provinces.

CHAPITRE III.

Alaric à Rome , &c. — Fin du règne d'Arcadius , 173

On viole le traité conclu avec Alaric. Olympius supplanté par Jovius. Ridicule raison pour ne point s'accommoder avec les Goths. Alaric fait Attale empereur , & le dépose. Il prend Rome , après avoir essuyé encore une perfidie. Son humanité. Malheurs de la ville. Saint Augustin & d'autres attribuent ces calamités à la vengeance divine. Mais il importe d'en chercher les causes naturelles. Romains à Carthage. Mort d'Alaric. Comment les Goths l'enterrerent. Plusieurs ambitieux prennent la pourpre dans la Gaule, & périssent. Ataulfe épouse Placide. Honorius lui céde un pays en Espagne. Jugement d'un comte contre les donatistes. Les clercs exempts des tribunaux séculiers. Ignorance parmi les chrétiens. En Orient, exil de saint Jean Chrysostome. Le saint invective contre l'impératrice Eudoxie. Mort d'Arcadius. Sentences en latin & en grec.

THÉODOSE II, en Orient; HONORIUS, en Occident. 183

ANTHÉMIUS, ſage miniſtre de Théodoſe le jeune. Ennemis du dehors, réprimés. Loi ſur les biens confiſqués aux hérétiques. Pulchérie gouverne. Théodoſe profite peu de ſon éducation. L'excommunication d'un moine le fait trembler. Il ſe livre aveuglément aux eunuques. Lois en faveur du chriſtianiſme. Sédition d'Alexandrie. Saint Cyrille attaque les juifs & les chaſſe. Cinq cents moines lui prêtent main-forte. La fameuſe Hypatie, miſe en pièces par les chrétiens. Ce crime reſte impuni. Mariage de Théodoſe avec Athénaïs. Le zèle imprudent d'Abdas excite une perſécution & une guerre en Perſe. Etabliſſement des Viſigoths dans la Gaule. Ceſſion faite à Vallia. Etabliſſement des Francs. Conſtantius épouſe Placide, parvient à l'empire, & meurt. Mort d'Honorius. Ce qu'il faut penſer des lois d'Arcadius & d'Honorius. Spectacles des gladiateurs, abolis. Richeſſes concentrées à Rome. Les provinces accablées.

⌘

THÉODOSE II, en Orient; & VALENTINIEN III, en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

VALENTINIEN associé à l'empire. — Lois de Théodose II. — Genséric redoutable en Afrique, 195

THÉODOSE le Jeune s'associe Valentinien III. Ce dernier se reconnoît soumis aux lois. Deux lois de Théodose, l'une mauvaise, l'autre bonne. Prescription de trente ans. Rivalité d'Aétius & de Boniface. Les Vandales en profitent, & s'emparent de l'Afrique. Révolte d'Aétius. Mort de Boniface. Progrès des barbares. Les Francs s'établissent dans la Gaule, sous leur roi Clodion, en 438. Nestorius trouble l'Orient par son hérésie. Concile d'Ephèse. Rigueurs inutiles contre les Nestoriens. Loi pour enrichir les églises. Code Théodosien. Remarques sur ce code. Abrogation d'une loi qui tendoit à l'agrandissement de Constantinople. Loi de Théodose en faveur du divorce. Ce prince fait tuer Paulin par jalousie. Retraite d'Eudoxie ou Athénaïs. L'eunuque Chrysaphe, maître de tout. Genséric formidable par la marine en Afrique. Armement perdu contre lui.

CHAPITRE II.

Conquetes des Huns, sous Attila. — Fin du règne de Théodose le Jeune. 205

RAVAGE des Huns ; tribut qu'on leur paye. Leur roi Attila fait des conquêtes immenses. Il profite de la superstition de ses soldats. Il est nommé général des Romains. Il les accable, & leur vend la paix. Combien il les méprise. Théodose veut le faire assassiner. Particularités d'un festin d'Attila. Ce héros traite l'empereur avec mépris. Nouveaux troubles excités par l'hérésie d'Eutychès. L'empereur & son eunuque Chrysaphe la favorisent. Concile d'Ephèse. Concile de Chalcédoine. Mort de Théodose II. Frivolité des Grecs.

VALENTINIEN III, en Occident ; MARCIEN, en Orient. 211

PULCHÉRIE épouse Marcien pour le faire empereur. Bon gouvernement de ce prince. Ses lois en faveur de la religion & du clergé. Valentinien fait une loi pour soulager les peuples. Mais il continue de les ruiner. Les Saxons & les Anglois subjuguent la Grande-Bretagne. Genséric attire Attila sur la Gaule. Demandes du roi Hun à Valentinien III. La Gaule ravagée par les Huns. Aétius les fait reculer. Sanglante bataille en Champagne.

Danger & retraite d'Attila. Il ravage bientôt l'Italie. Ce qu'il fait à Milan. Commencement de Venise. Attila épargne Rome. Sa mort. Ruine de son empire. Les Ostrogoths établis en Pannonie. Vices de Valentinien. Il tue le brave Aétius. Maxime fait assassiner l'empereur ; & lui succède. Il est lui-même assassiné. Pillage de Rome par Genséric. Avitus prend la pourpre ; & Ricimer le détrône. Mort de Marcien & de Pulchérie. Réglement du concile de Chalcédoine. Le siége de Constantinople déclaré le premier après Rome. Loi de Valentinien III, en faveur des papes, obtenue par saint Léon. Appels à Rome. Autre loi pour restreindre la jurisdiction ecclésiastique. Défense de détruire les tombeaux.

SUCCESSEURS

DE VALENTINIEN III & de MARCIEN, jusqu'à ATHANASE.

CHAPITRE PREMIER.

JUSQU'A l'établissement du royaume d'Italie par Odoacre, 224

L'HISTOIRE devient moins intéressante. Le général Aspar. Léon, empereur d'Orient. Majorien, proclamé en Occident. Ses lois, sur les impôts, pour empêcher de faire des religieuses avant quarante ans ; pour le mariage des veuves. Il réprime les Visigoths dans

le Gaule. Il passe inutilement les Pyrénées. Ricimer se défait de Majorien. Anthémius, empereur. Belle maxime de Léon, démentie par sa conduite. Il commande le baptême. Il fait un armement ruineux contre Genséric. Ses fautes se multiplient. Massacre d'Aspar & de ses fils. Révolte & mort de Ricimer. Olybrius & Glycérius. Népos. Zénon, mauvais empereur d'Orient. Progrès des Visigoths en Espagne & dans la Gaule. Augustule, dernier empereur d'Occident.

CHAPITRE II.

Odoacre détruit l'empire d'Occident. — Théodoric le détrône, 232

Conquête de l'Italie par Odoacre. Observation sur la chute de l'empire. Odoacre gouverne avec sagesse. Il demande le titre de patrice à Zénon. Zénon s'attire la haine & le mépris des Ostrogoths. Commencemens du fameux Théodoric. Adoption d'armes. Les deux Théodorics, contre l'empereur. Hénotique de Zénon, pour concilier les théologiens. Cabales & révoltes. Théodoric demande à conquérir l'Italie. Il bat trois fois Odoacre. Siége de Ravenne. Théodoric tue Odoacre ; mais il regne en grand homme.

CHAPITRE III.

Théodoric le Grand établi en Italie, 238

On ne peut croire Théodoric ignorant, comme quelques-uns le disent. Boëce, Cassiodore, & autres. Il fait le bonheur de l'Italie. Egalité entre les Goths & les Romains. Economie & abondance. Législation & justice. Le duel défendu. Tolérance pour la religion. Théodoric juge qui est le vrai pape. Symmaque se justifie, & fait déclarer par un concile le pape impeccable. Politique & alliances de Théodoric. Il secourt les Visigoths contre Clovis. Il emploie des hommes d'un rare mérite. Artémidore & Libérius. Cassiodore. ; ses lettres sous le nom de Théodoric.

ANASTASE.

245

Anastase, empereur d'Orient, brouillé avec le patriarche Euphémius. Il prend parti dans les factions du cirque. Traits de sagesse & de bonté d'Anastase. Cabadès, roi de Perse, chassé & rétabli. Guerre avec les Perses, suivie d'une paix honteuse. Les Ostrogoths s'emparent de la Pannonie. Harangue de leur général. Muraille d'Anastase, pour garantir Constantinople. La première guerre de religion va s'allumer sous ce prince. Il s'étoit brouillé avec les papes, en refusant de souscrire à la condamnation d'Acace. Grande

fédition occafionnée par le patriarche Macédonius. Légions de moines. Anaftafe eft infulté comme hérétique. Guerre ouverte. Proclus fauve Conftantinople. Mort de l'empereur. Maux que produifirent les héréfies.

JUSTIN.

Fin du règne du grand Théodoric.

255

JUSTIN, homme de néant, parvient à l'empire. Le peuple fait la loi aux évêques. Juftin, zélé catholique. Loi contre les herétiques, juifs, &c. qu'on exclut même du fervice militaire. Mot remarquable d'un farafin. Théodoric fe plaint de l'intolérance. Il envoie le pape Jean menacer Juftin. Le pape remplit mal fa commiffion, & en eft puni. Théodoric devient ombrageux contre les catholiques. Boëce & Symmaque font mis à mort. Triftes effets des haines de religion. Mort de Théodoric. Sa fille Amalafonte. Cabadès veut faire adopter par Juftin fon fils Chofroès. Le refus de l'empereur excite une guerre. Juftin meurt. Juftinien, fon neveu, déclaré augufte.

JUSTINIEN.

CHAPITRE PREMIER.

JUSQU'A la conquête de l'Afrique sur les Vandales. 263

BONNES & mauvaises qualités de Justinien. Son mariage honteux avec Théodora. Dissipation des finances. Zèle violent de Justinien. Maux qui en resultent. L'intérêt y avoit part. Goths massacrés dans une église. Lois séveres pour réformer les mœurs. Inutilité de ces lois. Guerre de Perses. Bélisaire battu à Callinique par la faute de ses soldats. Il est rappelé. Chosroès succéde à Cabadès. Condition qu'il impose à Justinien. Révolte de la faction verte. L'empereur céde & tremble. Il s'humilie d'une façon singulière. Bélisaire accable les séditieux. Massacre horrible.

CHAPITRE II.

CONQUÊTE de l'Afrique, par Bélisaire, 270

LES Vandales corrompus en Afrique. Fautes qu'avoit faites Genséric, suivies de discordes. Gélimer, usurpateur. Conquête de l'Afrique par Bélisaire. Ambassade de Gélimer en Espagne. Tous ses efforts inutiles. Il est forcé de se rendre. Bélisaire imprudemment soupçonné. On lui décerne le triomphe. L'Afrique

est mal gouvernée. Chosroès brave l'empereur. Faste, profusion & audace de Théodora. Fausse piété.

CHAPITRE III.

PREMIERE expédition de Bélisaire en Italie, 277

AMALASONTE exposée en Italie à des cabales. Théodat, qu'elle a fait roi, la fait mourir. Cassiodore loue ce prince. Entreprise de Justinien sur l'Italie. Les Goths mettent Vitigès à la place de Théodat. Bélisaire, maître de Rome. Il soutient un siége fameux. Trait singulier de dévotion. Despotisme théologique de Justinien. Il donne un tribunal aux évêques. Eglise superbe de Sainte-Sophie. Bélisaire assiége Ravenne. Il refuse la royauté. Il s'assure de la personne de Vitigès. Grandeur d'ame du général romain. Sa bonté & ses vertus. Intrigues contre lui.

CHAPITRE IV.

GUERRE de Perse. — Totila rétablit le royaume des Goths en Italie. 286

FOIBLESSE de l'empire. Chosroès pénétre en Syrie, & prend Antioche. Les Romains soumis au tribut. Bélisaire arrête les Perses. Il est rappellé ; les Perses sont vainqueurs.

L'Italie foulée par les Romains. Totila releve les espérances des Goths. Son zèle pour la justice. Justinien envoie Bélisaire en Italie, presque sans troupes. Siège de Rome. Totila prend Rome, & épargne les Romains. Justes reproches qu'il leur fait. Il renonce au projet de la détruire. Bélisaire y rentre, & s'y défend : manquant de secours, il retourne à Constantinople. Richesses qu'on lui reproche d'avoir amassées. Justinien & Totila cherchent à s'attacher les François. Théodebert en Italie. Rome encore prise par les Goths. Les Esclavons sur-tout sont redoutables. Justinien achete une trève avec Chosroès. Vers-à-soie apportés de Perse. Plaintes contre l'empereur. Il rejette les offres de Totila.

CHAPITRE V.

NARSÈS enlève l'Italie aux Goths. — Affaire des Trois-chapitres, 297

NARSÈS envoyé en Italie. Moyens qu'il avoit de réussir. Il défait Totila, qui meurt de ses blessures. Siége de Cumes. Théia, successeur de Totila, est tué dans une bataille. Toute l'Italie conquise. Les Italiens haïssoient les Ostrogoths par religion, & eurent lieu de s'en repentir. Affaire des Trois-chapitres. Justinien les condamne, & excite de grands troubles. Concile de Constantinople qui juge comme l'empereur.

CHAPITRE VI.

Fin du règne de Justinien, 302

Tout alloit mal, parce que le gouvernement étoit mauvais. Incursions des Arabes, des Turcs & des Huns. Bélisaire encore employé, & rappelé. Les Huns se détruisent eux-mêmes. Paix avec les Perses, à des conditions honteuses. Particularités de ce traité. Une dame enrichit une église, pour ne pas prêter son argent à Justinien. Conspiration. Disgrace & fin de Bélisaire. Sa femme indigne de lui. L'empereur devient hérétique. Sa mort. Jugement qu'on a porté de lui.

CHAPITRE VII.

Observations sur la vie & sur les loi de Justinien, 307

Anecdotes de Procope. Pourquoi Montesquieu les croit véritables. Si la législation de Justinien est bonne. Le code. Le digeste. Les instituts. Les novelles. Ce corps de lois tomba par-tout. Jurisprudence à rectifier. Loi bizarre concernant les maris. Loi pour le divorce, en cas qu'on veuille entrer dans un monastère. Les rescrits ne devoient pas faire loi. Loi pour enrichir l'église. Abolition du consulat. L'empire toujours plus foible.

SUCCESSEURS

DE JUSTINIEN, *jusqu'aux conquêtes des Sarasins.*

316.

JUSTIN II, mauvais empereur. Narsès outragé, & rappelé d'Italie. Conquête d'Alboin, roi des Lombards. Ce qui reste aux empereurs en Italie. Exarques. Mort tragique d'Alboin. Clef, assassiné. Les trente-six ducs. Justin se brouille avec les Perses. Il est malheureux, & tombe en démence. Fin de Chosroès. Mort de Justin. Loi sur le divorce. Regne de TIBERE. Regne de MAURICE. Douze mille Romains massacrés, parce qu'il a refusé leur rançon. PHOCAS le détrône très-cruellement. Saint Grégoire obtient ce qu'il demande. Son autorité. Sabinien veut faire brûler ses ouvrages. Les Perses prennent la ville d'Edesse, & s'avancent jusqu'à Chalcédoine. Conspiration contre le tyran Phocas. HÉRACLIUS le fait exécuter, & lui succéde. Progrès des barbares, de tous côtés. Distributions du pain suspendues à Constantinople. Héraclius, vainqueur des Perses. Trésor dont il s'empare. Il fait la paix avec Siroès. Il trouble l'état, en favorisant le monothélisme. L'*ecthèse*. Mahomet, & sa religion. Deux dogmes favorables à l'enthousiasme. Fuite & succès de Mahomet. Hégire des Musulmans. Commencement de guerre entre les Arabes & les Romains. Mort de Mahomet. Son alcoran. Abubeker lui succéde ; occasion de schisme. Caractère des Musulmans. Conquêtes & testament

d'Abubeker. Omar. Conquête de la Perse. Othman. Traits du fanatisme terrible des Sarasins. L'empire Romain ne pouvoit leur résister.

TABLE CHRONOLOGIQUE de quelques faits principaux de l'Histoire ancienne, 340

Jusqu'au règne d'AUGUSTE. 342

EMPEREURS ROMAINS.

Jusqu'à l'établissement des barbares dans l'empire, 357

Établissement des barbares dans l'empire, 366



ÉVALUATION

DES MONNOIES GRECQUES. 369

ÉVALUATION

DES MONNOIES ROMAINES. *Même page.*

Fin de la Table des Matières du quatrième Volume.







